MÉMOIRES

[illegible]

CONDAMNÉ

[illegible]

VIE DE COLLET,

ÉCRITE PAR LUI-MÊME;

[illegible]

MARENNES,

J.-S. RAISSAC, IMPRIMEUR, GRANDE RUE.

1836







anthelme Collet

Lith de Garnier à Rochefort.

MÉMOIRES

D'UN

CONDAMNÉ

OU

VIE DE COLLET,

ÉCRITE PAR LUI-MÊME;

ORNÉE DU PORTRAIT DE L'AUTEUR ET D'UN FAC-SIMILE
DE SON ÉCRITURE.

MARENNES,
J.-S RAISSAC, IMPRIMEUR, GRANDE RUE.

1836

AVIS DE L'ÉDITEUR.

Les publications d'un mince mérite, dans le siècle où nous vivons, ne sont plus recherchées : leur règne est passé. Nous ne sommes plus au bon vieux temps, où les contes des Fées amusaient les personnes d'un certain âge, tout comme les enfans. Le public, de nos jours, est

blasé par une infinité d'ouvrages qui fourmillent dans tous les coins de la France, sous les titres les plus pompeux, mais sans intérêt aucun. Le lecteur éclairé ne se laisse plus prendre au faste brillant de pareilles amorces. Pour piquer sa curiosité, il lui faut des impressions vives, des émotions profondes. Nous espérons satisfaire ses goûts par cette publication. Notre héros est la plus célèbre des notabilités de nos bagnes. C'est une illustration dans son genre, et l'unique, heureusement pour la société. Quand on s'est élevé du rang le plus obscur au point de jouer alternativement les rôles élevés d'évêque et de général, on a acquis nécessairement de la célébrité. Ce n'est pas petite affaire que d'ordonner des prêtres et de nommer des officiers, de donner des bénédictions à pleines mains et de distribuer à profusion des épaulettes et des décorations. Tel est cependant le personnage dont nous livrons la vie au public.

Nous n'avons rien négligé pour l'embellissement de l'ouvrage. Nous l'avons orné du portrait de

l'auteur, qui est de la plus grande ressemblance, et d'un *fac-simile* de sa signature, parceque nous avons cru que le lecteur serait bien aise de connaître les traits de celui dont il lirait les actions les plus bizarres. Nous n'avons eu d'autre but, dans cette publication, que de piquer la curiosité publique par les faits les plus extravagans, mais du reste juridiquement prouvés, et d'en faire ressortir des leçons de morale pour la société. Heureux si nous y avons réussi, et si nous pouvons dire avec le poëte latin :

Omne tulit punctum qui miscuit utile dulci,
Lectorem delectando pariterque monendo.

Raïssac,

Chef d'institution à Marennes,
Charente-Inférieure.

PRÉFACE.

Sur le point de terminer mon ban, je me décide à publier ma vie, dont la plus grande partie de la France ignore les périodes particulières, quoiqu'il semble impolitique de ma part d'employer un tel moyen de recommandation auprès de la société que je vais bientôt revoir.

Qu'importe, en effet, que le public soit plus ou moins instruit sur mon compte ! Quand la liberté m'ouvrira les portes du bagne pour me rendre à la vie civile, ne serai-je plus ce Collet dont le nom a retenti d'un bout de la France à l'autre ? ce Collet que les Assises du Mans ont *manifesté rouge comme l'écarlate ?* Et quoique purgé de mon jugement, serai-je moins en butte aux méfiances, aux dédains de mes compatriotes? Hélas ! j'emporterai le nom de forçat dans la tombe; mais, jusqu'au moment d'y descendre, je veux prouver mon repentir par une conduite conforme à l'honneur.

J'écris plus pour servir d'exemple que par une ostentation déplacée qui me siérait effectivement bien mal.

Mon récit sera vrai.... Je n'ai plus d'intérêt à déguiser la vérité. Je n'ai pas non plus la vaine prétention de donner plus de célébrité à mon nom.

Je serai rapide, mais sans ornement, mon éducation ne me permettant pas de jeter des fleurs sur ma narration.

Ma vie est un long tissu de faits bizarres: mon audace étonne, mes moyens sont incroyables, mes réussites confondent. Ce n'est pourtant point le fruit de l'imagination. Tous ces faits, ces hardis tours de force, les débats de la procédure les ont prouvés.

Quelques écrivains mal renseignés ont chargé ma vie d'une foule d'épisodes que je désavoue formellement ; d'autres ont tronqué les faits. Je vais tout réparer.

L'ambition a toujours été ma passion dominante. Elle ma conduit aux galères. Avec de l'éducation, j'eusse été meilleur.

Les armes furent mon premier état. Mal étrenné sur le champ de bataille, je renonçai à l'épée et me jetai dans le cloître où je me croyais appelé. J'y vécus dans une paix de conscience profonde pendant deux ans. Ce fut le meilleur temps de ma vie. Un jour j'écoutai mes passions, je devins criminel en secret, et, de ce jour, je me suis familiarisé avec le crime. J'ai tâté des grandeurs..... Tantôt simple lévite, tantôt évêque, puis général-inspecteur, j'ai souillé le sanctuaire, déshonoré l'épée, exploitant sous le camail la bourse des fidèles, ravageant les caisses de l'état sous l'habit

brodé et le cordon rouge; je me suis assis à la table des sommités ecclésiastiques; j'ai reçu l'encens des dignitaires tant de l'ordre militaire que de l'ordre civil; tous ont été mes dupes, même un cardinal, son lapidaire et son jardinier : l'or et les décorations, je les ai prodigués à pleines mains; et c'est après avoir passé par ces phases brillantes, que Collet est tombé dans un bagne, avec des fers, sur un lit de camp, entouré de criminels comme lui.

Des personnes taxent de farces des actions que je qualifie, moi de *turpitudes*. Oui, c'est à juste titre que j'expie mes nombreuses escroqueries, mes monstrueuses intrusions dans l'église.

O lecteur! quelle vie de souffrances est

la mienne : remords cuisans, tourmens de l'âme, anxiétés de l'esprit, j'ai tout souffert, tout enduré pour satisfaire mon insatiable ambition.

Troublé pendant la nuit; suspect pendant le jour, j'aurais voulu me soustraire à moi-même : il me semblait que mon front trahissait ma conscience. La vue d'un gendarme, d'un agent de police faisait refouler mon sang daus mes veines. Quels frissons n'ai-je pas ressentis chaque fois que, nouvel Abiron, je mettais ma main sacrilége à l'encensoir !

Le bras de Dieu était levé sur ma tête.... il devait me pousser dans l'opprobre d'une infâme prison ! ! !

La mesure de mes iniquités est grande sans doute ; les fastes de la justice n'ont

pas connu de larron qui m'approchât, mais du moins je ne suis qu'un célèbre escroc, et non pas un assassin. Un assassin !... j'étais trop sensible pour égorger mon semblable: je n'avais soif que d'honneurs, de richesses !.... Bien plus : je n'ai jamais attendu le passant au coin d'un bois pour le détrousser; jamais je ne me suis jeté sur sa bourse dans une rue détournée pendant les ténèbres de la nuit. En un mot, je n'ai jamais porté la main dans le gousset de qui que ce soit. Ce genre de crime eût été trop obscur, et pas du tout à la hauteur de mon caractère fier et élevé.

Je me suis procuré de l'or en abusant de la confiance des hommes, quelquefois en flattant leur ambition par de brillantes

promesses qu'il n'était pas en mon pouvoir de réaliser. Car j'ai rencontré des ambitieux; mais ils savaient se diriger convenablement, eux.

J'ai lâchement trompé les bons frères de Toulouse qui m'avaient accueilli avec tant de charité: je réclame pardon auprès d'eux. Le préfet de Montpellier ne me gardera pas, non plus, rancune des deux mois d'arrêts qu'il a subis à cause de moi : tout cela entrait alors dans l'ordre des choses.

Enfin, lecteur, voici le tableau que j'offre à votre méditation. Jeunes et vieux y trouveront des leçons salutaires; le père lira ma vie à ses enfans, et si quelqu'un était tenté de poursuivre la fortune par des moyens que réprouve la délicatesse, qu'il s'arrête en pensant à Collet, à ses fers !!!...

Anthelme Collet.

MÉMOIRES.

CHAPITRE Ier

Mon origine. — La Caille du petit Bertrand. — Les petits pâtés. — Les 68 nourrices de Madame la générale. — Mon départ pour l'Italie. — Retour en France. — Je suis admis au Prytanée de Fontainebleau.

Je suis né le 10 Avril 1785, à Belley, département de l'Ain, de parens pauvres mais honnêtes.

Mon père, J.-B. Collet, exerçait la

profession de menuisier-ébéniste et ma mère, Claudine Bertin, celle de tailleuse en robes. La fortune de mon père consistait en une petite maison, un jardin et quelques morceaux de terre. Je fus confié aux soins d'une nourrice qui me servit de seconde mère. A six ans, mes parens me placèrent chez un maître d'école.

La fatale étoile sous laquelle je suis né devait me tracer une carrière difficile à suivre, en me faisant naître dans les temps les plus agités.

En 93, mon père eut l'imprudence de s'enrôler comme capitaine dans le premier bataillon de l'Ain, et il quitta une famille qu'il aimait et dont il était chéri. Parvenu au grade de chef de bataillon, il fit plusieurs campagnes et trouva enfin la mort au siége de je ne sais plus quelle ville du Piémont.

J'avais alors neuf ans. Comme nous étions trois enfans à la charge d'une mère

sans fortune, mon grand-père voulut bien se charger de moi. Il espérait remplacer ainsi le fils qu'il avait perdu; mais la cruelle destinée en avait décidé autrement.

A douze ans, je fus complétement battu pour une sottise qui vous paraîtra bien drôle par elle-même.

J'ai toujours été passionné pour les oiseaux. Mon grand-père me chargea un jour de porter un assignat de 50 francs à M. Bonnet, marchand de bois, pour quelques fournitures que ce dernier lui avait faites. Chemin faisant, je rencontrai un petit garçon nommé Bertrand, qui portait une caille. Je lui proposai de l'acheter, mais, sur son refus de me la céder, je lui offris l'assignat destiné à M. Bonnet. Il accepta aussitôt, et me remit cette maudite caille, qui m'obligea de mentir pour la première fois de ma vie. On fit des recherches qui, comme on le pense,

furent tout-à-fait inutiles. J'en fus quitte sur le moment pour une bourrasque de mon grand-père et pour prendre mes repas au pain et à l'eau.

Trois jours après, tout fut découvert. Le petit Bertrand avait changé l'assignat et fait plusieurs emplettes qui avaient donné l'éveil. M. Bertrand, qui était la probité même, soupçonna son fils d'avoir volé, et voulut le battre ; alors le pauvre garçon déclara que c'était moi qui lui avais donné ce billet de 50 francs, pour prix de sa caille. Il voulut s'assurer du fait, prit son fils par la main et l'amena devant mon grand-père. Jugez quel coup de foudre pour moi ! Toutes les explications furent faites en ma présence ; il ne me resta que la honte d'avoir menti.

Mon grand-père, transporté de fureur, alla couper une branche de cerisier et me battit sans miséricorde. Il me renferma

ensuite dans un petit cabinet, en me défendant de demander à reparaître devant lui; il ajouta qu'il avait averti la gendarmerie pour me faire mettre en prison.

Ma position était affreuse; je me livrai au désespoir. Après avoir bien crié, bien pleuré, je me couchai sur un lit qui était dans le cabinet.

Le soir, sur les sept heures, mon grand-père monta doucement. Je l'entendis et fis semblant de dormir. Il entra, après avoir ouvert la porte avec les plus grandes précautions, s'approcha du lit et leva légèrement les manches de ma chemise, pour s'assurer si les coups que j'avais reçus paraissaient beaucoup; j'en portais effectivement les marques: il poussa un profond soupir, m'embrassa, et s'éloigna en disant tout bas: — Pauvre petit!

Cette visite me rassura un peu. A huit heures et demie ce fut lui qui m'apporta mon souper:

—Tenez, Monsieur, me dit-il rudement: voilà du pain et de l'eau; c'est tout ce que l'on donne aux menteurs.

Connaissant la faiblesse de son caractère et ses dispositions à mon égard, je lui dis :

— Tu devrais bien m'embrasser, car tu m'as fait bien du mal.

Il se retourna d'un air brusque, et me répondit :

— Moi, vous embrasser ; fi donc ! embrasser un menteur ! Et il descendit à la cuisine.

Un instant après, ma grand-mère monta. Elle voulut voir le mal que les verges m'avaient fait. Je me mis à pleurer, et elle sortit sans me dire un seul mot, et en laissant la porte entr'ouverte. Je sautai du lit, je descendis tout doucement à la faveur de la nuit, et j'entendis la conversation suivante :

— J'ai réellement fait du mal à ce

petit, et j'en suis bien fâché, disait mon grand-père.

— Vous êtes un brutal. Autant aurait valu le tuer. Dailleurs, est-ce que c'est à un enfant que l'on doit confier de pareilles commissions?

— Il fallait pourtant lui faire peur, pour l'empêcher de recommencer... Allons, va le faire descendre.

Je remontai au plus vite dans ma chambre et me fourrai dans mes draps. Ma grand-mère m'ordonna de la suivre. Je fis d'abord des difficultés, cependant je finis par obéir. J'essuyai encore quelques reproches, puis on m'embrassa, et tout fut fini.

Peu de temps après, je faisais si bien que toute ma famille me repoussait. Pour comble de malheur, le général D..., qui était notre voisin, conseilla à mon grand-père de me battre jusqu'à ce que je consentisse à travailler en menuiserie.

Je l'entendis et me promis à moi-même de lui faire payer cher son conseil. Le lendemain, on voulut suivre l'avis du général ; mais j'en esquivai les conséquences en me sauvant de la maison paternelle. Lorsque je passai devant le pâtissier du général D... , il me vint une idée que je mis de suite à exécution. Je commandai pour son compte vingt douzaines de petits pâtés.

Après cette plaisanterie, qui avait fait beaucoup de bruit, il m'était impossible de rester dans le village. Tout le monde riait du général et de l'affaire des petits pâtés. Mais ma vengeance n'était pas complète.

La femme du général était enceinte. Comme elle était très-riche , j'imaginai de lui jouer un tour qui ne lui ferait pas grand tort. Je cherchai dans les campagnes voisines des nourrices pour l'enfant que madame D... devait mettre au monde.

Je lui en trouvai un certain nombre. J'indiquai à toutes un même jour et une même heure pour se rendre chez la malade ; et, chacune d'elles, après m'avoir donné un bon dîner et un petit présent, me remerciait de la préférence que je voulais bien lui accorder. Le samedi d'après, à dix heures du matin, on comptait soixante-huit nourrices dans l'antichambre du général D...

On rit beaucoup de cette aventure. Moi seul je n'en riais pas, car le général avait mis la gendarmerie à ma poursuite, bien résolu de me punir de ma sottise. Lui-même me rencontra et voulut m'arrêter ; mais je me défendis à coups de pierres, et il fut forcé de battre en retraite. Il me pria ensuite de me tenir tranquille, et de lui expliquer la cause des tours que je lui avais causés. Je lui rappelai alors les recommandations qu'il avait faites à mon grand-père, de me donner des coups,

et je lui dis que je trouvais juste que ce fût lui qui *payât les pots cassés*. Il se mit alors à rire de tout son cœur et me pardonna en me remettant quelques pièces d'argent. Il ne s'en tint pas là : il alla trouver mon grand-père, lui défendit de me battre, même de me gronder; il fit tout ce qu'il put pour réparer ses torts.

J'avais un oncle maternel, qui était prêtre, et curé de la paroisse de Saint-Vincent, à Châlons-sur-Saône. Ce parent, ne voulant pas se conformer à la loi du serment exigé des ecclésiastiques, fut contraint de s'émigrer. Il proposa à mon grand-père de m'emmener avec lui, promettant de se charger du soin de mon éducation : sur ses promesses, mes parens consentirent à mon départ.

Nous nous dirigeons sur l'Italie. Nous traversâmes le Valais, franchîmes le Simplon et vînmes nous fixer à Domo-d'Oscella, petite ville du royaume de

Lombardie où nous demeurâmes trois ans. Mon oncle remplissait assez mal ses engagemens au sujet de mon éducation. De temps en temps il me donnait, à la vérité, quelques leçons: mais les affaires politiques l'occupaient plus exclusivement: en sorte que je grandissais dans la plus complète ignorance..

Nous quittâmes Domo-d'Oscella pour aller à Rome: nous vîmes successivement Milan, Brescia, Mantoue, Modène, Bologne et Florence. Mon oncle fut retenu dane cette dernière ville par François de Bernis, archevêque d'Albi, qui l'attacha à son service en qualité d'aumônier. Je fus confié à un maître d'écriture, M. Calandrini. Un an après, mon oncle me retira pour me donner des leçons de latin qui furent assez bien suivies la première semaine; mais mon parent ne tarda pas à se dégoûter: il m'envoya au couvent de Saint-Laurent

pour apprendre le plain-chant. Ainsi s'écoulèrent quatre années. Les fureurs révolutionnaires avaient cessé. Il fut permis aux émigrés de retourner en France. Rien ne put retenir mon oncle : nous revînmes dans notre chère patrie.

Mes parens ne durent pas être satisfaits des progrès que j'avais faits sous mon cher oncle le curé. Ils lui firent de vifs reproches ; mais le mal était fait, il fallait le réparer. J'avais un oncle du côté de mon père (Etienne Collet), qui avait fait la campagne d'Egypte avec Bonaparte, en qualité de capitaine du génie. De retour en France, il fut promu au grade de chef-de-bataillon. Je le vis chez moi, où il était venu pour régler des affaires de famille. Il prit connaissance de ma position, parut en être affecté, et promit de me faire admettre au Lycée de Fontainebleau. (J'avais alors quinze ans et demi.)

CHAPITRE II.

Arrivée au Prytanée.— M. de Saint-Germain.— Une connaissance.— Examen.— Brevet de sous-lieutenant.— Départ pour rejoindre le 101e en station à Brescia.

Bientôt j'étais sur la route de Paris, accompagné de mon oncle. Arrivé à l'école militaire, je fus confié aux soins de M. Tartand et recommandé à M. de

Saint-Germain, officier en retraite, intime de mon oncle. J'allais passer mes jours de congés dans cette maison. Au bout de deux mois, je fus fait caporal, et le cinquième on me nomma sergent.

Tout en apprenant au lycée les secrets de l'état auquel j'étais destiné, je ne fus pas sans être initié à d'autres mystères dont la connaissance prématurée influe souvent d'une manière trop funeste sur la vie d'un homme. Mes camarades n'étaient pas très-édifians sur l'article des mœurs surtout. Il leur est arrivé plus d'une fois de me donner de tristes exemples à l'insçu des surveillans, dont l'œil n'était jamais assez actif pour les surveiller, ni leur présence assez opportune pour être un frein. *Heureux le père qui peut lui-même orner l'esprit de son enfant et former son cœur!* J'étais trop faible pour résister aux mauvais exemples de mes camarades; j'embrassai

leur système, et ne tardai pas à faire une connaissance en ville. Mais la mort enleva la jeune personne avant même que nous eussions noué une intrigue.

Dix mois après mon admission à l'école, je subis mon examen et fus reçu sous-lieutenant malgré mon extrême jeunesse (seize ans et demi.) L'on me désigna, pour le 101ᵉ régiment de ligne, stationné à Brescia. J'y fus reçu par le colonel Cardenat, et placé dans la 5ᵉ compagnie du 3ᵉ bataillon.

CHAPITRE III.

Le supérieur des capucins de Saint-Joseph.— La Pierre à enfoncer le monde.— Intrigue amoureuse.— Un avis salutaire.— Conversion.— Retour au libertinage.— Blessé, je suis évacué à l'hôpital Saint-Jacques à Naples.

Si mon oncle le curé avait négligé mon instruction, il avait, du moins, jeté dans mon cœur quelques principes religieux dont je voulais faire ma règle de

conduite ; mais il est bien difficile de remplir les devoirs de chrétien dans l'état militaire sans s'exposer aux railleries et aux sarcasmes de ses camarades. Je fus un exemple de cette vérité.

Pendant mon premier séjour à Brescia, j'assistai ponctuellement aux offices du couvent des capucins de Saint-Joseph, ce qui me valut la connaissance du supérieur. Je visitai ce bon religieux autant que mes occupations militaires me le permettaient. Ces visites me valurent le surnom d'officier-capucin. Avec plus de caractère, j'eusse pu braver cette plate raillerie ; mais j'étais jeune. D'ailleurs, le sergent-major de ma compagnie, qui était un ancien militaire, sous-officier depuis douze ans, était mécontent de voir une sous-lieutenance à un *blanc-bec* comme moi. Aussi se promit-il d'en tirer vengeance, et voici comment il s'y prit.

Il m'aborde, un jour, avec respect, et me

dit: — Monsieur n'est, sans doute, pas encore au fait de son service? Je lui avouai naïvement que non. Alors, il m'assura de son dévoûment et de son désir de m'être agréable.

Pour commencer, il me prit à part et me dit de l'air le plus sérieux : — Vous ignorez, sans doute, que c'est vous qui devez aller chez le capitaine pour lui demander *la pierre à enfoncer le monde*. Le lieutenant a rempli hier cette mission, c'est votre tour aujourd'hui.

Incapable de le soupçonner de mensonge, je lui demandai l'adresse du capitaine, qu'il me donna avec beaucoup d'empressement, et je me rendis aussitôt chez M. Huart. Après les complimens d'usage, je lui exposai le message que je venais remplir auprès de lui, c'est-à-dire, que je le priai de me donner la *pierre à enfoncer le monde*. Voyant qu'il ne me répondait pas et qu'il me regardait

d'un air étonné, j'ajoutai que je venais de la part du sergent-major.

— Eh bien ! s'écria M. Huart, il vous a trompé. Mais, continua-t-il plus bas, de pareilles farces sont bonnes avec les recrues ; on ne se joue pas d'un officier. Et il sortit sans me dire un mot de plus.

Le sergent-major alla expier sa plaisanterie dans la prison de la ville, qu'il tint pendant un mois. Mais je n'en étais pas moins couvert de ridicule. On me montrait au doigt, et je ne pouvais plus dire un mot, qu'on ne me rappelât ma *boulette* chez le capitaine Huart. Je fus, comme l'on pense, singulièrement affecté de cet événement.

Dès-lors mes visites au couvent de Saint-Joseph furent moins fréquentes : je renonçai même à voir un ecclésiastique d'une paroisse voisine, et tout

cela pour éviter de nouvelles plaisanteries de la part de mes camarades. Désormais comment passer mon temps? Le hasard vint à mon aide. Je fis assez singulièrement la connaissance de l'épouse d'un de nos capitaines, qui, dans ce moment, était aux bataillons de guerre.

C'était dans une promenade. Une grosse pluie m'avait obligé d'entrer dans une petite *villa*, qu'en France nous nommerions guinguette. J'y rencontrai une dame qui s'y trouvait avec sa gouvernante pour le même motif. Elle était Française. Il ne fallut pas long-temps pour entrer en conversation. On parla d'abord de la guerre, et ce fut à ce propos que j'appris que le mari de cette dame faisait partie de mon régiment.

— En vérité, Monsieur l'officier, je ne sais pas ce que pense le ministre de tenir si long-temps mon mari loin de moi, dans un pays étranger surtout,

où il est difficile de faire des connaissances: aussi je sèche d'ennui; et, si la musique n'était pas là pour me consoler, je ne sais ce que je deviendrais.

— Madame est musicienne! Je le suis aussi un peu, et comme notre position est, à quelque chose près, la même, nous pourrions en charmer l'ennui par ce moyen, si ma proposition pouvait lui sourire.

— Très-volontiers, Monsieur. Nous parlerons de la France, de Napoléon, de nos armées.

Le soleil avait dissipé les nuages. Il était permis de retourner à la ville, où j'accompagnais madame la capitaine jusqu'à son logement, dont j'eus soin de remarquer le N°: je regagnais ma chambre. Enchanté de ma bonne fortune, impossible de dormir.... Je faisais des châteaux en Espagne...

Le lendemain, après mon dîner, je

me hâtai d'aller offrir mes hommages à ma compatriote, qui me reçut avec beaucoup d'amabilité. J'y retournai tous les trois jours. Nous étions en pleine connaissance. Mes visites devinrent plus assidues. Nous faisions de la musique. Elle savait machinalement toucher du piano, mais en revanche elle chantait à ravir. Deux mois s'écoulèrent de la même manière, sans qu'il y eût rien dans nos entretiens qui respirât le moins du monde la passion ou un sentiment tant soit peu tendre. Un soir pourtant que nous nous étions permis un peu de gaîté, elle me pria de lui chanter quelque chose de joli, de bien joli.

— Vous me mettez, Madame, dans l'embarras, lui disais-je ; je suis peu au courant des nouvelles Romances.

— Allons, allons, cela vous plaît à dire, mon gentil officier : un peu d'obéissance et de bonne volonté : on

gagne toujours à contenter les dames, et à moins d'encourir la perte de mon estime, vous ne persisterez pas dans votre...

— Pour vous prouver, Madame, combien j'attache de prix à votre bienveillance, je souscris à tout ce que vous exigez, à condition, pourtant, que vous ne serez pas sévère sur le choix du morceau que je vais chanter.

— D'accord.

Me voici composant mon air, mon visage, puis je commence par vous entonner le plus gravement du monde et sur un ton de chœur, un *Magnificat* en musique capable de réjouir les saints.

— A ravir, charmant fripon... pouf!... C'est à mourir de rire... C'est bien là l'originalité française!... C'est égal, je suis contente de votre *opéra*... Je vous tiens quitte du récitatif.

Pour me prouver, sans doute, d'une

façon plus évidente sa satisfaction, l'aimable dame flatta deux fois, d'une main blanche, mignonne et potelée, mon menton en signe de caresse. Tout autre eût chanté victoire dans son cœur, mais moi! je ne voyais en tout cela que chose naturelle. Je ne m'y arrêtai pas.

A quelques jours de là, Mme P...t voulut bien m'inviter à sa table. Nous dînâmes de fort bon appétit l'un et l'autre: mille petits propos les plus naïfs, les plus piquans, avaient égayé notre tête à tête.

Il se faisait tard.

—Savez vous, mon ami, que nous avons perdu la maîtresse de la maison? La pauvre fille! Je la vois toutes les nuits à mes pieds, à mon chevet! Je ne crains pas d'avouer ma faiblesse, j'ai toujours eu peur des revenans... Dieu! est-on malheureuse en l'absence d'un mari!

— Vous craignez les revenans ! Il n'y a rien en cela qui m'étonne : seulement, cette maladie nous est commune.

— Vous aussi vous craignez les follets ! Charmant, en vérité! En ce cas, demeurons ensemble. Les revenans auront beau jeu s'ils viennent nous attaquer.

— Votre société, Madame, est trop douce, trop aimable, pour ne pas éprouver du regret lorsqu'il s'agit de s'en séparer; mais en demeurant plus long-temps avec vous, je craindrais moi-même de vous paraître indiscret; vous ne trouverez donc pas mauvais que je prenne la liberté de vous offrir...

— Non, non, je ne permets rien... Vous en aller !... Y pensez-vous ?... Un officier français abandonner une dame au moment où... Ah ! j'ai meilleure opinion de votre galanterie.

— Cela me suffit, madame; mais je ne vois rien ici qui m'annonce

l'établissement d'un lit, et cependant...

— Là... tout près, dans ce petit cabinet... Nous attendrons ensemble les revenans.

Je demeurai confus, mais le moyen de reculer... Minuit sonne... Tout dort à la maison... Deux personnes excepté.

Le lendemain, mon gousset se trouva orné d'une superbe montre d'or, *butin remporté sur les lutins vaincus.*

J'allais voir Mme P...t plus souvent. Mes visites ne manquèrent pas d'être remarquées des commères du quartier, qui en jasèrent avec leurs maris ; ceux-ci en firent part à leurs barbiers, et bientôt la ville entière fut au courant de mon histoire.

Un jour, je suis accosté par un officier. C'était, je crois, au spectacle.

— Jeune homme, me dit-il, écoutez-moi, et surtout remarquez bien ce que je vais vous dire ;

« Vos assiduités auprès de Mme P...t sont connues. Prenez garde que cela n'aille aux oreilles du capitaine : il y va pour vous de la vie. »

Mon homme disparaît aussitôt comme un éclair.

Est-ce un jaloux ? est-ce un véritable ami ? Je ne savais que penser. Quel parti prendre ? être amoureux, aimer la vie, et cependant se voir obligé de faire un choix. Bah ! dussé-je passer pour un lâche, je me décidai à vivre et, soit dit sans déplaire au sexe, le sentiment de l'existence l'emporta sur celui de l'amour. Dailleurs, mes bons parens m'avaient recommandé d'être sage, et je commençais à me repentir d'avoir oublié leur conseil. C'en est donc fait, je ne reverrai plus madame la capitaine : c'est bien fort, oh ! bien fort ; mais aussi un coup de pistolet....

La fête de Pâques approchait, et

comme j'avais formé le projet d'une sincère conversion, j'allai trouver le supérieur des Capucins et lui fis l'aveu de mes fautes. Le bon père m'accueillit comme l'enfant prodigue, me donna de salutaires conseils, et me fit promettre de rompre les liens criminels qui m'avaient attaché à une maîtresse. Je promis, ou plutôt je commis un parjure. Cette maîtresse de mon jeune cœur, je la trouvai par hasard à la promenade; elle m'accoste : j'entends sa voix de Syrène ; ses accens vibrent délicieusement dans mon cœur. Malheureux ! Qui t'avait poussé aux pieds d'un prêtre ? qu'est devenue cette terreur de la mort qu'en vain tu cherchais à combattre il y a quelques jours?... Oh ! ces craintes n'avaient été que l'effet d'une impression passagère ;... la raison avait repris son empire ;... ce mari, réputé si redoutable, est peut-être l'homme du monde le

plus pacifique ;... et puis, au fait, alors même qu'il me fallût descendre en champ clos, est-il écrit que j'y perdrai la tête ? que le sort sera de fer pour moi ? Réflexions faites, arrive que pourra... quant aux avis de mes parens, c'est maintenant une surabondance de sollicitude maternelle. Sous la protection de cette philosophie, je continuai comme par le passé.

Bientôt le dépôt eut ordre de se rendre à Bologne. Mme P...t demeura à Brescia.

Il y eut beaucoup de larmes à mon départ.

A Bologne, je fis la connaissance d'une jeune demoiselle qui ne repoussa pas mes hommages. Nos amours furent de courte durée : un détachement fut désigné pour les bataillons de guerre, j'en fis partie.

Avant mon départ, je revis Mme P...t Elle était arrivée de la veille.

Ayant reçu l'ordre d'aller rejoindre son mari, et informée que je devais partir avec le détachement, elle fut trouver, à mon insu, le commandant, pour lui demander la permission de l'accompagner dans son voyage, elle lui promit de se trouver chaque soir à l'étape avec lui. Cette permission obtenue, nous fimes nos dispositions de voyage et nous nous mîmes en route le lendemain. Nous marchâmes à la suite du détachement les deux premiers jours; mais bientôt fatigués de cette manière de voyager, nous prîmes l'avance. On s'arrêta plusieurs jours à Cannes, à Lorette, à Rome, etc. Enfin, nous arrivâmes à Torazini, où M P...t commandait la place.

Le capitaine fut enchanté de la santé de son épouse. Il me remercia poliment des soins que je lui avais rendus durant le voyage.

Le régiment arriva cinq jours après, et M. P...t fut désigné pour aller commander la place de Fondi (petite ville des états napolitains.)

Pendant notre séjour à Fondi, je fis la connaissance de plusieurs officiers: Mme P...t tomba malade et mourut. Son mari fut inconsolable. Il partit peu de jours après pour Gaëte, où il fut tué d'un éclat d'obus. Le lendemain, je fus blessé moi-même au côté droit, et porté à l'ambulance, d'où je fus évacué à l'hôpital Saint-Jacques, à Naples, pour y être traité.

CHAPITRE IV.

L'Aumônier — Le Legs — L'Exeat.

Cette blessure me dégoûta entièrement de l'état militaire. Quoi! me disais-je : pour la première fois que je parais devant l'ennemi, je suis blessé! Ah! je ne veux plus servir!

En effet, je ne songeai plus qu'aux moyens de me retirer du service. J'avais plusieurs plans en vue à ce sujet.

D'abord mes intentions étaient de feindre de souffrir beaucoup de ma blessure.

En second lieu, je formai le projet de me faire recevoir dans une communauté religieuse : je m'arrêtai à ce dernier parti, et j'en fis part à M. l'aumônier de l'hôpital, qui était religieux de l'ordre de Saint-Dominique.

Il ne me désapprouva pas ; me promit même sa protection, et me tint parole.

Chaque jour j'étais sûr de recevoir sa visite et ses conseils. Soyez tranquille, me disait-il, guérissez-vous bien, votre affaire est sûre.

Durant mon séjour à l'hôpital, on apporta dans ma chambre un chef de bataillon dangereusement blessé. Quelques jours de repos et les soins que je m'étais efforcé de lui rendre ne laissèrent pas

que d'améliorer son état. Il se montra sensible, et s'informa de mon pays. Ce fut avec un vif plaisir qu'il apprit que j'étais des environs de Lyon, et qu'il retrouvait un compatriote. A la fin de la semaine la maladie empira : des crises violentes, se succédant avec rapidité, nous firent craindre pour ses jours. Il me donna une bourse renfermant cent soixante-cinq pièces d'or de vingt-quatre francs de France, une pièce de six francs et une de quinze sous, deux bagues, l'une surmontée d'une topaze, l'autre couronnée d'un brillant d'une valeur de douze francs, une montre d'or à répétition.

Tous ces objets devaient me rester. Je fus chargé d'adresser un portrait de femme à Mme Thibaudier, à Grenoble, place Saint-André, n° 28.

J'avais aussi en dépôt son portefeuille, qui renfermait plusieurs lettres de famille, lesquelles, à en juger par le style, ne

semblaient pas avoir été dictées par une imagination bien savante.

Le chef de bataillon portait le nom de Novel. Il ne survécut que huit jours à ses blessures, en sorte que je demeurai tranquille possesseur de tout ce qu'il m'avait remis.

Ma santé se rétablissait chaque jour, et bientôt je me vis en état de pouvoir exécuter le projet que j'avais concerté de l'avis de M. l'aumônier. Je réclamai mon exéat.

A ma sortie de l'hôpital, cet ecclésiastique me conduisit chez un marchand d'habits. L'uniforme militaire fit place à l'habit bourgeois. Nous partîmes pour Cazerte.

CHAPITRE V.

Le frère de l'Aumônier. — Les missionnaires. — Maladie. — Succès dans les études. — Succès en chaire. — Chute-morale. — Sacriléges. — Remords. — Hypocrisie. — Monseigneur Dérosa. — Je reçois la tonsure. — Mission apostolique. — Quêtes. — Abus de confiance. — Soustraction de passe-ports en blanc. — La bague. — Correspondance. — L'Escompte. — Fuite. — Le voiturier obligeant. — Tête-à-tête. — Un faux.

Non loin de Cazerte, sur le penchant d'un joli vallon, le voyageur remarque ce

qu'en France nous appelons un bien de campagne, mais ce que les Italiens sont convenus d'honorer du nom poétique de *villa*.

Deux allées bordées de tilleuls conduisent à la principale porte de l'habitation.

— Voilà, dit M. l'aumônier, votre retraite.

A peine avait-il achevé ces mots, que nous nous trouvâmes dans une vaste cour, entourés des habitans de la maison.

On nous conduisit dans un salon, où nous fûmes accueillis par le frère de mon protecteur.

Après les complimens d'usage, M. l'aumônier prit son frère par le bras et l'entraîna dans le jardin. Leur promenade dura près d'une heure. Pendant ce temps, on préparait le dîner.

Nous sommes à table. De temps à autre, mon hôte jetait les yeux sur moi. Je gar-

dais un morne silence, que l'ecclésiastique se décida enfin à rompre.

— Allons, Monsieur, il faut avoir du courage, vous serez bien ici.

A son tour, le maître de la maison prit la parole :

— Mes amis, dit-il à ses enfans, pour qui j'avais été jusque là le point de mire, il faudra faire en sorte de rendre le séjour de notre maison agréable à Monsieur; il doit rester avec nous.

Un signe d'adhésion respectueuse fut la réponse des marmots.

Je répondis de mon mieux à toutes ces démonstrations de civilité.

Après le dîner, on fit un tour de promenade dans le verger, et la soirée se passa d'une manière fort agréable pour moi.

Le lendemain, M. l'aumônier reprit la route de Naples, promettant de venir me voir sous peu de jours.

Six mois s'étaient écoulés depuis mon

entrée dans cette maison, pendant lesquels je fus l'objet des soins les plus assidus, des attentions les plus bienveillantes et les plus amicales. Jamais je n'oublierai l'hospitalité vraiment romaine de mon hôte de la villa.

Enfin, le jour arriva où il fallut prendre congé de lui et de son intéressante famille.

Mon protecteur m'accompagna chez les missionnaires du couvent de Saint-Pierre à Cardinal, où je fus reçu comme novice le 5 février 1806. Trois jours après mon entrée chez ces bons religieux, je tombai malade. On me plaça à l'infirmerie dans la compagnie de quatre religieux. Ma maladie étant devenue sérieuse, on m'administra les derniers sacremens; je touchais à la tombe. J'eus le malheur de voir rétablir ma santé au bout d'un mois. Ah! lecteur! ce fut, en effet, pour moi un grand malheur d'avoir survécu à cette maladie!

Que de souffrances, de misères, de pleurs et de remords la mort ne m'aurait-elle pas épargnés en terminant une vie exempte jusqu'alors de crimes ! Alors j'étais sans souillures ! Oui ! j'ose le dire : Si des circonstances malheureuses ne m'eussent pas livré aux vicissitudes d'un sort rigoureux, je me serais fait remarquer par des bienfaits, car j'étais né sensible !.....

Après mon rétablissement, l'abbé-supérieur, voulant s'assurer par lui-même du degré d'instruction que je possédais, me fit appeler dans son cabinet, où il m'interrogea sur quelques questions grammaticales.

Mes réponses le convainquirent du besoin où j'étais de recommencer mes études. Il fallut me remettre aux premiers élémens de la langue latine. Je travaillai avec ardeur ; chaque leçon était marquée par des progrès, et en très-peu de temps, je fus à même d'expliquer passablement les auteurs de quatrième.

Il est vrai de dire que mes études étaient dirigées par un excellent maître, qu'encourageaient encore ma bonne volonté et mon application.

Le supérieur était enchanté d'avoir trouvé un novice dont les dispositions faisaient concevoir de si grandes espérances pour son ordre et pour l'Eglise : il ne me rencontrait jamais sans me dire quelques mots flatteurs pour m'encourager.

Le bon abbé était dans l'habitude de faire lui-même, une fois chaque semaine, un cours d'éloquence sacrée aux novices qui étaient sur le point d'entrer dans les ordres. — Les élèves devaient apprendre quelques sermons des orateurs les plus célèbres, qu'ils récitaient ensuite en présence du supérieur.

Le but de cet exercice était de faire de bons prédicateurs ; aussi avait-on soin d'instruire les élèves sur la prononciation et sur le geste.

J'avais obtenu la permission d'assister à ce cours : je sentais un goût si prononcé pour ce genre d'étude, que je me mis aussi en devoir d'apprendre des sermons de Massillon. On verra plus tard l'usage que j'ai fait de ce travail.

Un jour que les jeunes gens étaient réunis, je demandai la permission de monter en chaire.

Ma demande excita dans l'assemblée une hilarité générale.

Il était étrange, en effet, de voir un mince élève de troisième prétendre aux honneurs de la tribune. Je sentais moi-même mon ridicule ; mais, fort de ma mémoire et de mes dispositions, j'insistai.

Figurez-vous quarante élèves théologiens se serrant autour de moi, dans l'impatience d'une curiosité maligne. J'avoue que je ne fus pas exempt d'un peu de timidité ; mais enfin je pris mon aplomb, et me tirai d'affaire avec les honneurs du triomphe.

En descendant de chaire, je reçus les complimens du père-abbé ; mais comme j'avais appris mes sermons sans son agrément, il crut devoir m'infliger une légère punition, à laquelle je me soumis avec toute l'humilité d'un parfait religieux. Le reste de mon auditoire, dont les dispositions s'étaient montrées d'abord si hostiles, me complimenta après le supérieur... Ce succès commença ma réputation.

Mon professeur redoublait de soins ; de mon côté, je travaillais nuit et jour, remerciant Dieu, dans le secret de mon cœur, de la grâce qu'il m'avait faite de m'inspirer la pensée de me consacrer à lui.

J'étais le plus heureux des hommes. Je croyais fermement à toutes les vérités de notre sainte religion ; mais il était écrit que l'édifice que j'élevais dans mon imagination serait renversé par le souffle funeste des passions.

La vive foi dont j'étais pénétré ne devait briller dans mon âme qu'autant que la corruption ne viendrait pas en éteindre la lumière. Oui, lecteur, j'étais heureux. Le cloître est un séjour de tristesse et d'ennui pour l'homme accoutumé aux tracas du monde; mais que de délices il offre à celui qui recherche la vertu pour la pratiquer. Oh! que de fois ai-je repassé dans l'amertume de mon souvenir, ces journées délicieuses partagées entre la prière et l'étude! combien de fois me suis-je rappelé ces bons cénobites qui répandaient autour d'eux la bonne odeur de leur vertu! Souvenirs amers, pensées déchirantes qui aggravez, s'il est possible, la pesanteur de mes chaînes, oh! fuyez, fuyez loin de moi et me laissez avec mes remords!...

Deux années s'étaient écoulées depuis mon entrée chez les missionnaires : j'avais essayé *le joug du Seigneur et je le trouvai*

plein de douceur : son fardeau ne m'offrait rien que de facile et de léger : ma conduite avait été en tout conforme à celles de mes frères. Malheureux ! le génie de l'impureté conjure ma perte, et cette âme jusque-là si pure, si chaste, cette âme trop faible, non pas encore suffisamment affermie dans la vertu, un jour elle se rendit criminelle pour long-temps !...

Ici commence l'ère de mes turpitudes : c'est en commettant effrontément un sacrilége, en profanant indignement ce que la religion a de plus sacré, que j'entrai dans la funeste carrière dont le but devait être un bagne et des fers !

Ces réflexions d'un galérien peuvent paraître étranges à quelques lecteurs. Collet, *scrupuleux en matière de religion!..* Collet, *parlant du sacrilége avec toute l'horreur d'un théologien ou d'un membre de l'inquisition!... Sans doute, il ne renonce encore pas à exploiter la crédulité publique,*

car peut-il de bonne foi s'alarmer tant pour une peccadille escamotée à son confesseur, lui qui s'est illustré par des tours de passe-passe mille fois plus graves, sans pourtant que ces réminiscences paraissent lui donner les moindres craintes sur son salut éternel.

Libre à tous de m'interpréter comme ils l'entendent. Pour moi, *je ne me sens ni assez de philosophie pour faire l'esprit-fort, ni assez de courage pour trahir ma conviction.*

Depuis ma chute, je n'étais plus qu'un *loup* au milieu de la *bergerie*. Tout mon extérieur, composé sur le modèle de mes condisciples, n'était qu'un vil plâtrage, ou plutôt, c'était le moyen que me suggérait une infernale hypocrisie afin de me maintenir dans cette sainte maison, dont j'étais indigne de respirer l'air. On sent bien que les choses ne durent pas demeurer long-temps en cet état.

Chaque jour plus docile à écouter mes passions, je m'y livrai sans scrupule : le dégoût de vivre avec des moines succéda au plaisir que j'en ressentais d'abord, et bientôt une seule pensée, celle de m'arracher au cloître, m'occupait continuellement.

Cependant l'abbé, fasciné par mes dehors trompeurs, me fait donner la tonsure cléricale, que je reçois froidement.

Quelques mois s'écoulent. Monseigneur Dérosa, évêque de la Valina, vient un jour visiter le couvent, confère les ordres mineurs à plusieurs novices, moi compris.

Je franchissais ces deux premiers degrés de la hiérarchie ecclésiastique sans éprouver cette émotion douce mais sensible, qui prend sa source dans la véritable vocation, et chaque fois je renouvelais l'*acte horrible de Judas*.

La maison de Saint-Joseph était chargée d'envoyer chaque année des missionnaires

pour prêcher dans les différentes provinces du royaume. Comme on disposait des sujets pour aller faire une mission en Pouille, le supérieur des missionnaires désignés, me demanda comme aide dans l'instruction des enfans, car ces missions étaient toujours composées de quatre prêtres et de deux clercs.

Le prieur consentit à cette demande à ma grande satisfaction. On s'occupa des préparatifs du voyage, et le jour du départ arriva bientôt. J'emportai avec moi mon or, ma montre à répétition et mes deux bagues, que j'avais soigneusement conservées.

Ce fut à la ville épiscopale de la Valina que nous commençâmes nos missions.

La petite troupe des missionnaires fut accueillie par les habitans avec de grandes démonstrations de plaisir et de piété; la foule s'attachait à nos robes, faisant retentir l'air de mille actions de grâces,

bénissant le Dieu au nom duquel nous étions envoyés.

Ne pouvant que remplir des fonctions subalternes, attendu que je n'étais pas même sous-diacre, je fus chargé de faire des quêtes; on s'en rapportait, à cet égard, à mon zèle pour les intérêts de l'Eglise et des pauvres.

Lorsque le supérieur des missionnaires m'en fit la proposition, j'acceptai d'autant plus volontiers que je considérais cette mission comme l'unique moyen que le hasard pouvait me procurer pour fuir de la communauté, où il m'était impossible de demeurer plus long-temps. Je possédais uniquement les modiques valeurs qui m'avaient été données par le commandant Novel. Il fallait donc trouver le moyen d'augmenter mes ressources.

Je rendis d'abord un fidèle compte de mes quêtes, me réservant toutes celles que je fis ensuite jusqu'à notre retour au

couvent; en sorte qu'à la fin de notre tournée, mon petit trésor se trouvait augmenté de *trois mille francs;* encore fut-on fort content de moi, puisqu'on voulut bien préconiser ma conduite.

Le supérieur me donna sa main à baiser, me promettant d'écrire à l'évêque pour me faire donner le sous-diaconat; mais le prélat répondit qu'il me fallait avoir un exéat de mon évêque diocésain, et une dispense du Saint-Siége, attendu que j'avais été militaire.

J'étais d'autant plus embarrassé pour obtenir l'excorporation dont il est cas, que mon diocèse avait été supprimé lors de la révolution de 1793, et que j'appartenais actuellement à celui de Lyon. De tout cela, ce qui me chagrinait le plus, c'était ma désertion comme officier.

Dans cette occurrence, je priai l'abbé de remettre à un autre temps mon ordination, afin d'employer tout celui qui

s'écoulerait à me procurer les deux pièces indispensables qu'exigeait Monseigneur de la Valina.

Mes communions indignes, le zèle et l'intelligence dont j'avais fait preuve, dans les quêtes de la mission, me plaçaient plus avant que jamais dans la confiance des supérieurs. Il s'agissait d'instruire des enfans pour la première communion; on ne fut pas long-temps à délibérer à quel religieux il convenait de confier cette mission qui demandait de la capacité et des vertus. Le choix tomba sur moi.

Parmi les jeunes enfans que je catéchisais, se trouvait le fils de M. le syndic, dont je fis bientôt la connaissance.

Un jour que j'allai voir ce magistrat, et que je me trouvai seul dans son cabinet, je fis main-basse sur quelques feuilles de passe-port en blanc, signées de lui. Je prévoyais que je pourrai avoir besoin de ces feuilles dans la suite. On verra que

ma prévision était juste Il m'était facile, possédant un passe-port et de l'argent, de sortir de la communauté, qui me semblait désormais un séjour affreux et dégoûtant.

Les missionnaires avaient à Naples un banquier qui était spécialement chargé de négocier les rentes des religieux. Ce banquier possédait à Cardinal une superbe propriété. Il venait souvent nous faire visite; j'eus occasion de le voir et de l'entretenir plusieurs fois en présence même de l'abbé. Ces conférences m'inspirèrent l'ingénieux moyen d'arrondir mon *avoir* aux dépens du banquier, dont la bonne figure était celle d'un homme qui croirait faire une injure au genre humain s'il se méfiait de son semblable.

Voici donc le ressort que je fis jouer pour en faire ma dupe.

J'aborde le supérieur, lui dis que j'ai une rente de dix mille francs; qu'ayant

déserté du régiment, cette rente ne me vient plus, mais que je ne voyais aucun inconvénient à la négocier avec le banquier ordinaire de la maison, si toutefois sa révérence l'agrée ; que, du reste, mon intention est d'employer cette rente au bénéfice de la communauté qui m'a si charitablement accueilli.

Le supérieur me donna main-levée pleine et entière, et le lendemain de cet entretien, à l'aube du jour, j'étais sur la grande route de Naples.

J'étais porteur d'une lettre pour le banquier et d'une petite boîte renfermant une bague montée en diamant, qui devait servir de modèle pour en acheter une pareille.

Chemin faisant, l'idée me vint de prendre connaissance de la missive dont j'étais porteur.

Autrefois, ma conscience timorée aurait rejeté bien loin cette tentation, comme étant inspirée par le démon de la curiosité;

mais alors je commençais à m'aguerrir contre toute espèce de scrupules; d'ailleurs, il importait à mes projets de connaître les propositions qu'on adressait au banquier. Une seule difficulté m'arrêtait. Comment décacheter la lettre sans laisser de marques susceptibles de trahir mon indiscrétion? Le besoin est ingénieux. Voici comme je m'y pris :

Je fis halte à une petite auberge sur ma route. Puis, à l'aide d'un vase rempli d'eau en ébullition, je parvins à faire amollir la cire en la soumettant à l'action de la vapeur : tout cela réussit à merveille, sans que le papier en fût endommagé.

Voici, à peu de choses près, le contenu de la lettre :

« *L'abbé supérieur des missionnaires de*
» *St-Pierre à Cardinal*,

» A Monsieur T..., banquier à Naples.

» Monsieur,

» J'ai l'honneur de vous adresser un de

» mes religieux à qui j'ai permis de négo-
» cier une rente de dix mille francs par an.

» Il y a trois ans qu'il n'a rien reçu,
» d'où il résulte qu'il lui est dû trente
» mille francs, que vous pourrez négocier
» avec lui.

» Ce jeune homme est Français d'ori-
» gine. Il est recommandable et par sa
» naissance et par ses dispositions au
» sacerdoce.

» Je l'ai chargé d'une bague montée en
» diamant, dont je vous prie d'acheter la
» pareille, pour mon compte, chez Mon-
» sieur Horlando. Vous voudrez bien m'en
» faire connaître le prix.

» J'ai l'honneur, etc. »

Rendu à Naples, mon premier soin fut de me rendre chez le banquier.

Impossible de dire toutes les civilités que me fit cet homme de finances.

Chaque ligne qu'il lisait était régulièrement suivie d'une profonde inclination: je

tâchais de ne pas me trouver en reste; enfin, après avoir entièrement pris connaissance de la missive, il s'informa du pied-à-terre que j'avais choisi.

— Je descends de voiture à l'instant même; — j'étais bien aise de vous saluer, Monsieur, avant de chercher un hôtel.

— En ce cas, Monsieur l'abbé, je vous retiens chez moi, si toutefois cette proposition peut vous sourire. Nous ferons en sorte de vous procurer les commodités et les soins qu'exige votre position; du reste, vous aurez affaire à un hôte dont le cœur fera tous les frais de l'hospitalité.

Bien entendu que je ne résistai pas à cette invitation napolitaine. Tout autre en eût été plus digne. Pauvre banquier! que ne lisais-tu dans mon cœur!

Dans la soirée, nous négociâmes mes prétendues rentes, à cette condition, qu'il me serait escompté une somme de 22,000 francs avant mon retour au couvent.

Le lendemain, je sortais de l'hôtel au point du jour. La matinée se montrait belle. Il fait bon respirer l'air, à Naples, au milieu d'une allée de tilleuls fleuris, dont les parfums font de la grande Place un boudoir coquet et enchanteur.

Dix fois j'avais parcouru diagonalement ce quinconce odoriférant. Mille projets se croisaient dans ma tête. C'en est fait, *banquier, soutane, couvent, je vous fais mes adieux*.

Adieu! cloîtres où deux ans de vertus pâlirent devant un moment de faiblesse!.. Un séjour affreux doit succéder à ton séjour de paix.

Soutane! livrée de l'hypocrisie, manteau du vice, adieu! tu seras vengée... *Le droguet rouge* te remplacera sur mon corps criminel.

Et vous, la probité même, vous, ma dupe, vous, ma victime, recevez aussi mes adieux; vous signez votre perte, mais vous signez

ma condamnation; votre excès de confiance ébrèche votre fortune, *mon crime me déshonore pour jamais*.

Où trouver maintenant un voiturier assez obligeant pour seconder ma fuite, et surtout assez discret pour la tenir cachée?

Un gars, aux larges épaules, à la mine rubiconde et enjouée, portant sur le coin de l'oreille l'immense bolivar de rigueur, s'avance de mon côté, comme si mon génie ou plutôt le démon l'avait inspiré.

J'entrai en marché avec lui, nous convînmes de l'heure du départ; après quoi le phaéton me proposa une promenade au bord de la mer.

— Vous êtes des gens bien heureux, vous autres, messieurs les voituriers.

— Pourquoi, Monsieur? je ne vois pas que le sort des hommes de prières soit à plaindre: bonne table et bon lit, et puis, pour toute besogne, chanter des *Alleluia;* voilà le résumé de votre vie.

— C'est juste, mais aussi, en revanche, libre à vous d'aller voir les belles, mais nous !....

— Quoi ! vous pensez aux belles, fi donc ! c'est bon au vulgaire de se prendre aux piéges du sexe ; mais un ecclésiastique... Au fait, tout git dans l'imagination.

— Je ne vous comprends pas.

— Ah ! c'est que, voyez-vous, mon frère, je n'ai pas appris à m'exprimer d'une manière conforme à ce que vous appelez la philosophie... souvent je pense mieux que je ne parle... Faut avoir des égards... Je voulais vous dire que l'amour pour le sexe est une flamme d'autant plus vive qu'elle s'éteint plus brièvement : c'est un rêve creux, une hallucination, comme le disent nos modernes romantiques, une exaltation du cerveau qui nous transporte, nous égare, nous entraîne à mille folies que nous détestons, désavouons lorsqu'arrive le moment lucide où notre raison

prend le dessus et nous fait remarquer, à la lueur de son divin flambeau, la réalité des choses sous leur véritable aspect.

Ce galimatias de cocher me fit rire.

— En sorte que vous condamnez l'amour?

— Vous ne m'entendez encore pas; — que saint Francisco me soit en aide; — je suis loin, bien loin de mettre l'amour à l'index; je dis seulement que c'est une passion: or, disent nos directeurs, une passion est quelque chose de violent, quelque chose qui ne saurait avoir de la durée; ce quelque chose est donc à mépriser, ou du moins mérite si peu notre attention, qu'il n'est pas la peine qu'un laïque sèche sur pied ou qu'un moine se damne bénévolement à cet égard.

— D'accord: — il faut aimer les femmes à cause de leurs vertus?

— C'est ça. Avec moins de mots, vous trouvez juste. Tenez, c'est par expérience

que je parle de cela : à la Saint-Léon prochaine, j'aurai atteint ma vingt-deuxième année. Depuis dix-huit ans, j'ai colporté mes hommages dans toutes les paroisses de la contrée. Eh bien ! aujourd'hui, c'est comme auparavant, ni plus ni moins, les passions s'évanouissent, l'homme reste avec ses mérites s'il en a.

— Vous me faites l'effet d'un bon enfant, et tout en approuvant la moralité de vos raisonnemens, je me sens le plus vif désir d'en goûter mieux la sagesse en faisant l'apprentissage de votre expérience. Etes-vous homme à me seconder? Vous m'entendez bien. Il s'agit uniquement de me mettre sur cette voie où vous avez tant acquis pour le bonheur de vos jours à venir; ne craignez point vos peines, mon amitié d'abord, puis de l'or à pleines mains, tout cela est à vous, répondez.

—Par Notre-Dame de Lorette, signor, vous serez satisfait, répond le rusé gaillard,

séduit à la vue d'une bourse que je faisais briller à ses yeux.

Je glissai deux louis dans la main du cocher, le priant de m'accompagner chez un marchand tailleur, où je fis emplette d'un riche costume bourgeois.

— Prenez ces effets, dis-je à mon homme, occupez-vous sur le champ de me procurer *une connaissance* de votre choix. Demain matin à onze heures, vous viendrez me prendre à l'hôtel du banquier Torlona, comme si vous deviez me conduire au couvent, et après, vous pouvez compter sur *quatre cents francs* de récompense.

Je retournai chez M. Torlona. Je reçus *vingt-deux mille francs en pièces d'or*, plus *trois bagues*, *celle* qui m'avait été donnée pour modèle non comprise.

Après ce *coup de commerce*, opéré non dans l'intérêt du banquier ni dans celui du lapidaire qui avait confié les trois ba-

gues, nous nous mîmes à table. Le lendemain, le voiturier se rendit à l'heure dite. Le banquier eut soin de prendre le numéro de la plaque de la voiture, et nous prîmes congé de Naples, chargés de vœux. Nous suivions la route de Versa au lieu de celle de Cardinal; je changeai de costume, et bientôt nous fûmes dans la cour d'un hôtel magnifique.

En descendant de voiture, je me trouvé en présence de la plus belle personne du monde. Le cocher avait bien choisi. On ne fut pas long-temps à faire connaissance. Nous dînons dans une vaste salle richement ornée, le champagne coule à longs flots, les convives pétillent d'esprit et de gaîté; c'est que, voyez-vous, là se trouvait le nerf de nos saillies, le mobile de notre enthousiasme délirant; je brûlais d'amour, tandis que mon cicérone, que *l'expérience* avait refroidi, brûlait de cupidité, pensant aux *quatre cents francs* promis.

Des raisons exigées par certaine bienséance ne permettaient pas à la nymphe de l'hôtel de Florence de recevoir mes hommages sous le toit paternel.

— L'amour est un tyran, dit le gars, avec un air sententieux. Qui veut servir sous ses enseignes, doit, avant tout, se dépouiller de sa volonté. Dans l'état des choses, vous devez vous conformer à la politique de la signora; plus tard, vous aurez votre revanche,

Comment résister à un tel argument? Notre landaw brûle le pavé, des nuages de poussière nous dérobent aux regards des pauvres piétons qui nous croisent sur la route. Le soleil allait éclairer l'autre hémisphère lorsque nous arrivâmes à Versa, hôtel Saint-Gabriel.

La présence du garçon de fiacre m'était importune; il fallait le congédier, mais comment faire?

Je le prends à part.

— Mon ami, comme il ne m'arrive pas souvent de faire des parties avec les dames, je désire passer huit jours avec celle qu'un heureux hasard et votre soin m'ont fait rencontrer : vous voici deux cents francs ; repartez demain, et vous reviendrez me chercher dans huit jours.

Il sourit et promit de se conformer à mes ordres.

Il est inutile de dire que je fis pleine connaissance avec la jeune maîtresse de l'auberge de Florence ; je goûtai beaucoup de plaisir dans sa compagnie. Cependant, soit inconstance de caractère, soit qu'en effet l'amour ne demande qu'à être effleuré pour être bien senti, je me trouvai dans l'impossibilité de persévérer dans mes assiduités auprès de la belle Italienne : je l'eusse déjà voulue loin de moi. Deux pièces d'or et des promesses nous séparèrent enfin. Alors, je remplis une des feuilles de passe-port que je m'étais appropriées, me

qualifiant de nom de marquis Dada. Je fis amples achats d'effets, puis je me dirigeai sur Capoue.

CHAPITRE VI.

Une panique. — Le commissaire. — Un encan. — Le petit domestique de 16 ans. — Le pauvre officier. — Bonne rencontre. — Déguisement.—Rome.—Saint-Pierre. — Le cardinal Fesch. — Escroqueries. — Fuite de Rome.

La route de Naples à Capoue est belle à parcourir, en été surtout, où les communications entre ces deux villes sont très-fréquentes.

Le Vulturne arrose d'immenses prairies ; mille gondoles se balancent légères sur ses ondes qui ne connaissent pas la tempête ; le voyageur se complaît à jouir de ce spectacle, à moins que des idées plussérieuses n'occupent exclusivement son imagination. Sans être exposé aux chances des spéculations commerciales, sans me trouver dans l'attente cruelle d'une place que brigue une foule de prétendans, je ne cessai pas cependant de paraître fort sourcilleux ; mes compagnons de voyage, plus gais, plus bruyans, étaient trop bien élevés pour me faire remarquer ma taciturnité.

Capoue paraît avec ses remparts crénelés et flanqués de tours. Nous mettons pied à terre à la porte de la ville. Un essaim d'agens de police, il s'en trouve partout, entoure les voyageurs, demandant au nom des lois du royaume, la représentation des passe-ports, vous lor-

gnant, vous toisant, afin de reconnaître exactement si vous êtes bien l'individu dont le portrait est empreint sur la feuille exhibée.

Je remets la mienne, qu'ils se passent en me fixant, demandent au conducteur où je dois loger, et me rendent la voie libre dès qu'ils savent que je vais descendre à l'hôtel des Etrangers. Ils retiennent le passe-port.

Ces précautions, rapprochées de l'état suspect dans lequel je me trouvais, m'inspirèrent des craintes.

— Ai-je donc oublié quelques formalités essentielles en remplissant la feuille? me disais-je. En ce cas, il est sage de rebrousser chemin.

J'étais plongé dans ces réflexions lorsqu'un garçon de service m'avertit que j'étais demandé par M. le commissaire de police. Ce fut un coup de foudre. Je ne savais si je devais sortir par la porte ou

par la fenêtre : mon cœur battait violemment ; mes forces menaçaient de m'abandonner. La porte s'ouvre... M. le commissaire m'aborde le chapeau à la main et du ton le plus mielleux et le plus aimable:

— Monsieur le marquis, je viens de réprimander sévèrement mes auxiliaires qui, sans égard à votre rang et à vos titres, se sont permis de retenir votre passe-port. Cette inconvenance ne se renouvellera plus, j'ose le croire ; en attendant, je me suis hâté de vous rapporter cette pièce, vous priant de pardonner à ces gens, en considération de leur mauvaise éducation.

Je n'osais parler tant mes lèvres tremblaient convulsivement ; je ne devais pas cependant rester court.

— Monsieur, répondis-je en me composant un peu, je ne saurais regretter ce léger incident, puisqu'il me procure l'occasion de faire connaissance avec l'homme du monde le plus poli ; et pour

vous prouver que je ne garderai pas rancune contre vos subalternes, voici cinq louis que je vous prie de leur distribuer; du reste, ils ont fait leur devoir : avec ce zèle, le gouvernement n'a rien à craindre de la part des malfaiteurs.

Une inclination profonde suivit mon compliment.

— Pourrait-on inviter monsieur à dîner avec moi ?

— C'est trop d'honneur, monsieur le marquis; si pourtant ma compagnie ne vous était pas désagréable, j'aurais infiniment de plaisir à vous donner quelques renseignemens sur notre ville durant le dîner.

— J'accepte avec reconnaissance, à condition que vous mangerez d'une truite excellente, fraîchement pêchée dans le Vulturne; cela ne nous empêchera pas de causer.

— Je craindrais de désobliger monsieur le marquis.

On se met à table. La truite est trouvée d'un merveilleux goût ; le cuisinier se gonfle et va mourir de joie tant on exalte sa capacité dans l'art culinaire ; les complimens absorbent le pauvre homme, au point qu'il sert le rôti avant la gibelotte , et un plat de champignons secs après le dessert La conversation se reporte sur Capoue. Le commissaire est engoué *de Capoue*. C'est bien naturel. En moins d'une heure, je connais tous les magistrats, le clergé , les vertus comme les vices de la société. Enfin, l'article police arrive contre mes vœux : ce nom-là ne flatta jamais mon oreille.

— Vous ne sauriez dire le nombre de mauvais sujets que la police arrête chaque jour depuis quelques mois. Aussi l'administration vient d'agrandir les prisons. Notre ministère devient de plus en plus fatigant; ne dormir ni nuit, ni jour, c'est tuant, et , si je n'attendais une

retraite digne de me récompenser, j'aurai bientôt renoncé au métier.

— Je conçois toutes les peines que vous vous donnez ; vous devez être bien au fait des physionomies, et je suis persuadé qu'il serait difficile de se soustraire à votre œil observateur, si prudent serait-on de prendre des dehors trompeurs.

— Oh ! pour cela, vous avez raison. Je sens l'homme à son habit ; un fripon ne m'échapperait pas, serait-il couvert d'or comme un général, imposant comme un archevêque. C'est une grace d'état, monsieur le marquis ; aussi les voleurs, les escrocs, ont-ils soin d'éviter notre ville ; ils savent qu'un piége inévitable les y attend.

Pendant ce récit, je tremblais que l'adroit agent me *sentît :* j'éprouvais un sentiment pénible, une sueur glacée coulait sur tous mes membres, mon visage pâlit, je me voyais sur le point de défaillir.

Mon enragé commensal remarque ma position, qu'il attribue à la privation de l'air, et m'engage à la promenade, s'offrant de m'accompagner.

Je ne me fis pas tirer l'oreille.

Quand nous fûmes en plein vent, je me trouvai mieux, mais j'avais garde de rechercher les yeux du commissaire. J'avais pris pour comptant tout ce qu'il m'avait dit concernant sa perspicacité.

Nous visitâmes les fortifications. A notre retour en ville, nous nous arrêtons à une vente de meubles, de voitures et autres marchandises.

Je mets l'enchère sur un carrosse qui m'est adjugé pour dix-huit cents francs. Tous ceux qui étaient présens prétendaient qu'il m'était donné plutôt que vendu.

Cette acquisition faite, je dis à mon cicerone qu'un domestique me devenait indispensable désormais.

— C'est vrai; je vais vous accompagner dans une maison où vous trouverez facilement votre affaire.

On me présenta plusieurs jeunes gens que je questionnai.

Il s'en offrit un âgé de seize ans; c'était un enfant naturel : je le pris à mon service parcequ'il était sans famille et que tous les pays pouvaient lui convenir : cent cinquante francs de gage et son entretien, telles étaient mes conditions, qu'il accepta.

Je lui fis faire une brillante livrée, lui donnai des papiers, puis nous partîmes pour Gaëte.

Le commissaire avait bien voulu m'accompagner à la voiture.

La nuit nous ayant forcés de coucher à Mala-di-Gaëta, nous reprîmes la route le lendemain matin, à la pointe du jour, au milieu des fertiles côteaux qui servent de boulevarts aux petites villes d'Itri et de Fondi.

A peine nous avions fait deux lieues que nous rencontrons un officier voyageant à pied : le soleil dardait à pic. L'infortuné piéton, couvert de poussière et de sueur, était à peine reconnaissable. Sa position me toucha. Je ne pouvais, en effet, me dispenser de lui offrir une place dans ma voiture sans manquer aux lois de l'humanité la plus ordinaire ; d'ailleurs, il ne pouvait nous gêner en aucune sorte. L'officier accueillit mon offre de bon cœur et avec reconnaissance. Plus tard, j'eus lieu de m'applaudir de ma bonne action. Il prit congé de nous à Terracine.

Dans la journée, le valet m'apporta un portefeuille qu'il avait trouvé dans la voiture en la nettoyant. Il pensait que c'était le mien.

Ce portefeuille contenait une commission de lieutenant, un brevet de chevalier de la légion-d'honneur et un congé signé du conseil d'administration du 10e régi-

ment de ligne. Le temps du congé était périmé.

Parmi ces pièces se trouvaient plusieurs lettres de famille à l'adresse de M. Tholozan, natif de Lyon, le maître du portefeuille, à n'en pas douter... C'était une *trouvaille* d'or.

Je résolus d'en tirer bon parti.

Mon domestique me croyait bien marquis; mais il ignorait mon nom, et cette circonstance me mettait à l'aise pour m'arroger de nouveaux titres.

Un habit noir est exhumé de ma malle: j'en décore la boutonnière d'un ruban couleur de feu, et, à l'aide de ce stratagème, je prévins la surprise du domestique au sujet du grand-cordon rouge qu'il devait me voir pour la première fois. J'avais perdu ma peine, car il n'y fit aucune attention.

Je passai le grattoir sur le brevet et la commission; changeai les dates et ne re-

parus plus désormais que sous le nom de Louis-Charles-Alexandre Tholozan.

Nous broyons les pavés de la via Pia qui sert de passage entre Naples et Rome, et qui divise parallèlement le canton de Mézia.

A droite et à gauche, l'œil du voyageur s'arrête avec tristesse sur des marais desséchés, ou sur une terre qui doit sa récente fécondité à l'industrie d'un célèbre pape. Déjà se montre le Tibre, roulant majestueusement ses eaux au milieu de deux rives que l'antiquité a célébrées. Bientôt se déroule, comme un vaste tableau, la capitale de la chrétienté, Rome, avec ses mille clochers, ses obélisques, ses temples : la coupole dorée de Saint-Pierre semble dominer sur tous ces édifices qui l'entourent ; le cœur se serre, puis se dilate pour se resserrer encore, aux approches de cette vaste cité. Nous volons comme un trait sur ces immenses trottoirs

où se confondent et se pressent, moines, soldats, mendians, nobles, magistrats et cardinaux, et nous descendons sous les larges portiques de l'hôtel des Ambassadeurs, non loin du palais Farnèse.

Je devais passer plusieurs jours à Rome pour en visiter les antiquités

Un jour que je visitais la basilique, je fis rencontre d'un prêtre qui, après m'avoir accosté d'un air gracieux, voulut bien m'expliquer le sujet de plusieurs tableaux.

Tout en parlant de l'habileté du pinceau de Raphaël, la conversation tomba sur la France.

— Y aurait-il de l'indiscrétion à demander à monsieur à quelle province il appartient ?

— Pas le moins du monde. Je suis né à Lyon.

— A Lyon ! J'en suis fort aise ; en ce cas, nous sommes pays. Dieu soit béni ! Votre nom, s'il vous plaît?

— Tholozan.

Quoi ! vous seriez le beau-frère de mon ami M. de Courtine ?

Je me rappelai d'avoir lu des lettres signées de ce nom. Je me hâtai de les extraire de mon portefeuille pour les montrer à l'ecclésiastique.

— C'est bien cela ; je reconnais l'écriture de mon ami.

Ne croyez pas que je souffre que le beau-frère de mon meilleur ami loge ailleurs qu'au palais du cardinal. J'ai l'honneur d'être attaché en qualité de secrétaire à Son Eminence Monseigneur le Cardinal Fesch, Archevêque de Lyon.

— Vous me voyez confus de vos politesses ; j'accepterais votre offre avec reconnaissance si je n'avais un équipage et...

— Bah ! bah ! votre voiture trouvera place dans la remise du palais.

Entraîné par des offres aussi obligeantes, je fis mettre les chevaux à la voiture,

et nous nous dirigeâmes vers le palais du cardinal, situé sur la place Colonna.

Je fus reçu comme un ami de l'archevêque, qui était absent, mais que l'on attendait. J'eus l'honneur de dîner avec l'abbé.

Pendant le repas, il me parla beaucoup de ma prétendue famille, qu'il connaissait certainement mieux que moi. Aussi le laissai-je parler tout à son aise, me contentant seulement de tenir bonnes notes, afin de pouvoir glisser quelques mots touchant mon *illustre famille*

Le lendemain, M. l'abbé s'offrit de m'accompagner dans mes visites. Ce fut dans cette course qu'il me procura la connaissance de l'ancien curé de Dijon, qui habitait Rome depuis la révolution de 1793.

Partout j'étais présenté par M. Faux comme un personnage de la plus haute importance; en sorte que j'étais accueilli le plus gracieusement du monde.

Cependant je ne pouvais m'habituer à ces longues et fastidieuses visites, où l'encens m'était prodigué avec tant de profusion ; hommages que désavouait ma conscience, car je n'étais qu'un masque, un roi de théâtre, dont l'existence éphémère n'est maintenue que par des accidens de peu de durée. Je voyais venir la fin du jour avec cette ardente satisfaction qu'éprouve un homme chez qui le besoin de réfléchir et de se reposer se fait vivement sentir.

Que faire à Rome ? cette réflexion se réveillait mille fois dans mon esprit, le soir, lorsque retiré dans mon somptueux cabinet, je rêvais aux moyens d'augmenter mes richesses.

Que faire à Rome ? étrange question ; embarras vulgaire. Qu'y faire ? exploiter les écus de l'oncle de Napoléon ; il en possède assez pour autrui, et afin que ses amis n'en soient pas jaloux, les débarras-

ser de quelques piastres qui leur font appréhender le stilet de leurs avides voisins. C'en est donc fait : Monseigneur l'archevêque me bénira et je le *grugerai ;* ses nobles amis exalteront ma naissance, je les *duperai ;* ensuite, arrive que pourra.

Tous les serviteurs du palais s'apprêtent à recevoir leur illustre et vénérable maître. L'abbé Faux et moi allons à sa rencontre. Nous venions de franchir la cour d'honneur, lorsque l'arrivée du cardinal nous fut annoncée. Nous le reçûmes à genoux au bas de l'escalier qui conduit dans les appartemens ; l'archevêque me donna sa bénédiction d'une main et de l'autre me releva.

Le prélat me parlait avec bonté, m'engageant à me mettre à mon aise. On servit un repas de vingt-cinq couverts. Jamais je ne m'étais vu en aussi bonne compagnie.

J'étais en possession des bonnes graces

de tous les seigneurs romains qui formaient la société de monseigneur Fesch.

Un matin, le secrétaire vint me trouver dans ma chambre. Je lui fis part de l'intention où j'étais de faire emplette d'un habit dont j'avais un besoin assez pressant. Aussitôt le bon prêtre s'empresse de faire venir le négociant qui servait la maison. Il arrive chargé d'échantillons de toute espèce ; mon choix fait, je payai comptant.

— Monsieur le marchand, je vois avec plaisir que vous traitez convenablement l'ami du cardinal, quoiqu'on ne soit pas à vingt francs près quand on est millionnaire comme monsieur.

Ces mots sonores firent effet sur l'organisation du vendeur. Un rire approbateur passa sur ses lèvres, puis il se retira en me faisant une profonde inclination.

Mon domestique ne savait de quelle fabrique était sorti *l'illustre* marquis qu'il

avait l'honneur de servir ; il s'estimait heureux d'avoir trouvé un si bon maître.

On sait que les chevaliers d'industrie laissent rarement échapper l'occasion d'augmenter leur fortune.

Les millions que me donnait si généreusement le secrétaire du cardinal, en présence du marchand de drap, s'offraient à mes vues comme un moyen infaillible de tromper le trop crédule négociant.

En effet, j'allai le trouver quelques jours après notre première entrevue, ne lui parlai plus qu'en millionnaire, lui promettant de l'employer pour le recouvrement de mes rentes pendant mon séjour à Rome ; en sorte qu'à ma seconde visite je lui souscrivis un effet de soixante mille francs qui me furent comptés sur le champ.

Nos conditions étaient celles-ci : le silence le plus absolu de sa part ; de la mienne, l'engagement de négocier avec lui deux cent cinquante mille francs

pendant les quatre ans que devait durer mon séjour à Rome.

Un court entretien que j'eus occasion d'avoir avec le banquier de l'archevêque, un jour qu'il était venu au palais pour y traiter d'affaires d'intérêt, me suffit pour lui emprunter trente mille francs.

Nos conditions furent les mêmes qu'avec le commerçant.

Un confiseur, pensant obliger un homme de qualité, un ami du cardinal surtout, m'ouvrit sa bourse et me prêta cinq mille francs. L'orgueil et l'or sont les principaux mobiles de toutes nos actions.

J'eusse dévalisé jusqu'au dernier marmiton de la cuisine archi-épiscopale, tant je me mettais peu en peine de la bassesse ou de l'élévation de mes dupes.

Le jardinier de Monseigneur, brave homme qui avait fait quelques économies à la sueur de son front..., je lui extorquai dix-huit cents francs ; c'était tout son avoir.

Je ne pouvais épargner le lapidaire. Je fis chez lui une acquisiton de soixante mille francs de bijoux, payables en trois termes, vingt mille francs chaque fois.

Voici ce que fait un filou à Rome. Je n'y étais pas venu effectivement pour faire des vœux sur le tombeau des saints apôtres, encore moins pour me contenter de la stérile bénédiction de l'illustre parent de l'empereur. Je visais au positif.

Mon séjour à Rome ne devait pas se prolonger plus long-temps. Néanmoins, je voulais signaler les derniers jours que j'y demeurai par quelques nouveaux tours.

Me trouvant seul dans le cabinet de M. Faux, que je bouleversai sans dessus-dessous, je m'emparai de certain nombre de modèles d'actes de prêtrise en blanc et une bulle de nomination d'évêque.

Enfin le jour du départ arriva. Je pris congé du cardinal, après avoir reçu sa bénédiction à ses pieds.

Je voyageais avec mon domestique, mais non pas isolément ; nous suivions une autre voiture dans laquelle se trouvaient trois religieuses, un ecclésiastique, une vieille marquise et trois négocians de Florence ; ces derniers avaient été témoins des adieux que m'avait faits monseigneur Fesch, qui s'était engagé à nous écrire à Florence, Bologne, Milan, Turin.

A Viterbe, nous visitâmes le corps de Sainte-Rose, déposé dans une châsse magnifique. Mon esprit, toujours remuant, visait encore aux moyens de faire de nouvelles dupes dans le nombre des voyageurs composant notre convoi.

A Sienne, la cathédrale fixa notre curiosité. Nous retrouvâmes dans cette basilique le pinceau de Raphaël.

Sur le point de nous mettre à table, je me plaignis d'avoir perdu ma bourse que je disais contenir cent cinquante pièces d'or ; afin de donner plus de poids à cette

historiette, je fis crier mon argent par toute la ville, promettant une bonne récompense à celui qui me le remettrait. La bourse ne se trouva point; les bons voyageurs, plus affligés que moi, s'empressèrent de me faire leurs offres de service. C'est là que je les voulais. J'acceptai après avoir fait quelques difficultés pour la frime, et contractai un effet signé Tholozan.

J'avais tout à redouter de la correspondance du cardinal. Rendu à Florence, je m'informai s'il n'y avait point une lettre à l'adresse de notre conducteur. On m'en remit une dont je pris connaissance sans entamer le cachet; puis je la refermai soigneusement : le prélat me comblait de bénédictions.

A Bologne, même démarche de ma part. Pour le coup, le cardinal ne m'accompagnait plus de ses vœux; il écrivait toutes mes turpitudes. Le marchand de

drap, le banquier, le confiseur et le jardinier avaient porté plainte contre moi. On était parvenu à savoir qui j'étais et de quel couvent je sortais. Les pères de la mission, ne me revoyant plus, avaient écrit au banquier de Naples qui sut du jeune voiturier que j'avais employé, la conduite que j'avais tenue, et la route que je me proposais de prendre. Le commissaire de police à Capoue donna lui-même des renseignemens, et c'était pour venger la société et Sa Grandeur, que l'archevêque donnait l'ordre de m'arrêter et de saisir mes fonds et les bijoux dont j'étais en posssesion.

Je ne remis pas cette lettre.

Je dis au conducteur de notre petite troupe que je n'avais rien trouvé pour lui à la poste.

Nous sommes à Milan. Encore une missive de Son Eminence. Le révérend-père était prié de mander à Rome, cour-

rier par courrier, le montant des sommes et le nombre de bijoux saisis sur moi. Je brûlai la lettre.

A Turin, même cérémonie.

Le correspondant du cardinal s'étonnait de son silence; j'étais content de moi; mais, ô malheur! La marquise reçut une lettre de son mari où j'étais peint trait pour trait.

Elle vint trouver le père Polliard, lui communiqua la lettre fatale; aussitôt je suis demandé par l'abbé.

— Voici, me dit-il, le véritable motif du silence de Son Eminence. Je vous engage à changer de route si vous ne voulez pas être arrêté.

— Tout cela n'est rien, mon révérend père; on me poursuit parce que je me suis permis d'appeler en duel mon chef de bataillon.

— C'est égal, Monsieur, prenez une autre route; vous voilà cent cinquante

pièces de cinq francs qui vous aideront en cas de besoin.

Le bon religieux versait des larmes : je lui baisai les mains et pris congé de lui.

CHAPITRE VII.

Changement à vue. — L'imprimeur de Lugano. — Théâtre de société. — Achat d'habits. — Je parais sous le costume ecclésiastique.

Mon petit domestique allait toujours son train, ne s'occupant que de ses humbles fonctions.

Il était cinq heures du soir lorsque nous

partîmes de Turin. Au lieu de suivre la route de Mont-Genet, je pris celle de Bra et allai me fixer à Mondovi. J'avais fait disparaître ma décoration et me présentai sous l'habit bourgeois. Pendant mon séjour à Mondovi, je fis une échange de voiture; j'en acquis une magnifique pour deux mille francs de retour; je fis aussi l'acquisition de deux jolis chevaux.

Je renonçai aux titres de lieutenant et de légionnaire. Mon domestique devait m'appeler Monsieur tout uniment.

Muni d'un passe-port de ma fabrique, je quittai Mondovi pour aller à Lugano, où nous passâmes agréablement l'hiver, logés chez un maître imprimeur. Son état me plaisait infiniment. Avec huit cents francs, j'eus une petite presse sur laquelle je m'amusais à imprimer quelques petites compositions.

Mon jeune page se sentit lui-même quelques velléités de vocation pour la

typographie, que je me fis un vrai plaisir de seconder, en m'arrangeant avec le maître pour qu'il lui apprît son état.

J'étais assez répandu dans la société de Lugano. On ne s'amusait pas. Je proposai de former un théâtre de société, ce qui fut accueilli favorablement. Je devais fournir les costumes, pensant qu'ils seraient nécessaires à mes projets dans la suite. Le même marchand me vendit un habit de général brodé d'or, un de commissaire ordonnateur, trois soutanes noires et une d'évêque avec les accessoires, comme calotte, camail, etc. Ces costumes étaient faits d'après ma mesure; je les mis sous clé et ne parlai plus de théâtre.

Je consacrai mes journées d'hiver à me fabriquer les pièces nécessaires pour remplir le rôle de prêtre napolitain exilé pour cause politique.

Gap était la ville que j'avais choisie

pour séjour. Je n'attendais plus que le printemps pour me mettre en route.

Je quittai Lugano le 22 mars au matin, après avoir payé à l'imprimeur le temps d'apprentissage de mon jeune domestique. Un postillon étranger conduisait la voiture.

CHAPITRE VIII.

Ma première messe. — Visite au grand-vicaire de Gap. — Grand dîner. — Entrevue avec l'évêque diocésain. — Fâcheuse rencontre. — Sermon, le jour de la Noël. — Nomination à la cure de Monestier. — Installation. — La servante du curé. — Mes paroissiens. — Réparation de l'église. — Fuite avec l'argent de la fabrique.

Pendant la course du second postillon, j'ajoutai une calotte à mon costume; bientôt je me trouvai sous l'habit complet

8

d'ecclésiastique A mon arrivée à Briançon, je reçus la visite de plusieurs prêtres. Je leur présentai mes lettres de prêtrise sans y avoir été contraint; enfin ces messieurs me prièrent de dire la grand'messe le lendemain, jour de dimanche.

Dans ces circonstances, je remplis on ne peut mieux les fonctions sacerdotales. Il est bon de dire que j'étais hébergé aux frais du curé de la paroisse, qui me procura, de plus, un domestique dont j'ai eu lieu d'être fort satisfait.

M. le maire de Briançon me délivra avec beaucoup d'amabilité les papiers dont j'avais besoin pour continuer ma route; ses adjoints ne furent pas moins aimables. Le lendemain, à huit heures, nous étions à Gap, à la Tête-Noire.

Le jour suivant, je devais me présenter devant un des membres du haut clergé. J'avais besoin de faire mon thème afin

de ne pas trahir ma position Toute la soirée y fut consacrée.

Dix heures sonnaient lorsque j'entrai chez le grand-vicaire. Mon premier soin fut de lui présenter mes papiers, qu'il reçut avec un certain dédain et qu'il examina scrupuleusement. Je lui fis connaître le sujet de mon voyage.

— Vous avez choisi un bien triste pays, mon cher monsieur, me dit-il avec froideur; cette ville offre peu de ressources aux ecclésiastiques ; la religion y est presque bannie de tous les cœurs: un pauvre prêtre qui vient s'y fixer n'est pas toujours assuré de gagner son pain.

Je me tenais immobile et muet devant le grand-vicaire.

Après avoir visé mes papiers, il reprit:

— Vous irez dire la messe à la Miséricorde (chapelle domestique.) Elle vous sera payée trente sous.

— Monsieur, répondis-je, je suis

assez heureux pour n'avoir besoin d'aucun secours ; mon intention n'est point d'être à charge à quelqu'un ; seulement je pense qu'à Gap, comme dans tous les autres lieux du monde, on peut vivre avec dix mille livres de rente.

— Oh ! Monsieur l'abbé... la chose est différente;... donnez-vous donc la peine de vous asseoir. Depuis quand votre arrivée ?

— Depuis hier.

— Où êtes-vous logé ?

— Je me propose de louer ou d'acheter une maison.

— La voulez-vous grande ?

— Une cuisine, un salon à manger, une salle de compagnie, quatre chambres à coucher, une remise, et une écurie à deux chevaux.

— Vous trouverez difficilement cela à Gap.

— En ce cas, je ferai comme je pourrai.

J'étais enchanté de mon grand-vicaire : il fut aimable au point de m'accompagner jusqu'au seuil de sa porte, et de s'engager à me présenter à l'autorité locale, qui m'accueillit elle-même avec un luxe de politesse étonnant.

Comme ecclésiastique, je ne pouvais demeurer plus long-temps à l'hôtel. Le curé voulut bien se charger de me procurer une demeure décente, telle enfin que je la désirais. Le loyer pour deux ans fut payé comptant.

Je meublai mon manoir du mieux qu'il me fut possible ; il ne manquait plus que de lui donner un décorum digne de la fortune dont je me vantais.

Me voici en frais d'invitation. Tous les prêtres de la ville sont engagés à un dîner splendide préparé dans un des appartemens des plus élégans de la maison.

La conversation, durant le repas, roula uniquement sur mon compte. C'étaient

des avis salutaires, des complimens à faire rougir un front modeste, et bien que je n'en prisse pas la plus grosse somme pour mon véritable compte, je n'étais cependant pas fâché de voir mes projets tenir une marche aussi heureuse.

Quelques jours s'écoulèrent. J'étais bien aise de faire une visite à Monseigneur l'évêque. Je me rendis au palais épiscopal, en voiture, accompagné du vicaire-général et de M. le curé. Le prélat me donna sa bénédiction d'abord, puis me présenta sa main à baiser et m'offrit un siége. Le clergé m'avait fait connaître à Sa Grandeur; aussi fus-je trouvé digne d'être invité à la table de ce prince de l'église, le soir même de ma visite. Les supérieurs des deux séminaires, le grand-vicaire et le curé composaient la compagnie. L'évêque m'adressa plusieurs questions auxquelles je répondis avec autant d'assurance que

d'exactitude : un heureux génie m'inspirait.

Dans l'état où je me trouvais à Gap, je pouvais, renonçant aux séductions d'une ambition démesurée, vivre tranquillement retiré dans mon élégante demeure.

Tous les jours je disais la messe, et les dimanches, j'assistais régulièrement aux offices de la paroisse. C'est ainsi que six mois s'écoulèrent; j'eusse été heureux avec une conscience moins criminelle.

J'avais contracté l'habitude de me lever de bonne heure et de faire une promenade avant de dire la messe. Un jour, sur la route d'Embrun, je fis rencontre de la correspondance des gendarmes qui conduisaient quatre prisonniers. J'appris de celui que j'interrogeai le premier qu'il était de Belley et qu'il se nommait Gaspard Gaite. C'était précisément mon camarade d'enfance et mon plus proche voisin.

— Et vous ? dis-je à son camarade.

— Je suis Guillot, pays de ce pauvre vieux, et de plus impliqué dans la même affaire.

Je les connaissais parfaitement.

— Pauvres amis, que je plains votre sort ! Tenez, voilà pour boire à ma santé, gardez le surplus. (Je leur donnai 20 francs à chacun.)

Le convoi reprit sa marche ; je revins sur mes pas.

Cette rencontre me chagrina singulièrement. Ce sont mes pays ; on les conduit comme des criminels. Ah ! si moi-même j'étais pris, ne serais-je pas puni plus sévèrement !... Réflexions si poignantes, qu'à dater de ce jour j'évitai la route d'Embrun.

L'étude des prédicateurs, à laquelle je me livrais sans réserve, me fit bientôt oublier la position de mes pays ; d'ailleurs, on aime naturellement à flatter sa position

alors même que les remords vous déchirent. Je m'étais identifié avec le crime, et, comptant sur l'impunité, j'avais les yeux fermés sur l'abîme prêt à me dévorer à chaque instant.

Nous approchions des fêtes de Noël, et comme je m'étais engagé à prêcher, je faisais mes dispositions en conséquence.

La veille de la solennité, je débitai mon sermon en présence du grand-vicaire qui me couvrit d'applaudissemens.

C'était un pas difficile à franchir que de parler en présence d'un clergé fort instruit et d'un auditoire assez choisi. Le hasard me servit à souhait, comme à l'ordinaire.

Ce premier succès me procura l'honneur de prêcher bien des fois dans les autres paroisses. Ma réputation s'étendit sensiblement et perça jusqu'à l'évêché.

Le curé de Monestier venait de mourir. L'évêque, sur le rapport du grand-

vicaire, crut devoir me désigner à cette paroisse. Il m'offrit ce poste d'une manière si bienveillante qu'il me fut impossible de le refuser ; j'avais tout à gagner dans une campagne où, maître de mes actions, je n'avais pas à craindre la surveillance des supérieurs. Un bon prêtre au contraire devient encore plus vertueux en vivant loin des cités et de leurs passions.

Tout est disposé pour mon départ.

Deux heures avant de me mettre en route, je reçus la visite du maire de ma paroisse. Il m'apportait les hommages de ses administrés qui brûlaient de voir leur cher pasteur. Le magistrat villageois ne tarissait pas en complimens ; enfin, après lui avoir offert une légère collation, qu'il qu'il crut ne pas devoir accepter, il voulut bien me servir de conducteur jusqu'à sa commune.

Les citoyens notables vinrent à ma ren-

contre et me haranguèrent dans un style fleuri et pathétique.

Le lendemain, qui était un dimanche, je chantai la grand'messe, puis les vêpres, qui furent suivies d'un sermon ou plutôt d'un discours paternel dont mes auditeurs parurent être fort satisfaits.

J'oubliais de dire qu'en entrant au presbytère, je trouvai une vieille femme baignant dans ses pleurs.

— Qu'avez-vous, bonne femme? lui demandai-je avec une inquiète sollicitude.

— Ah! Monsieur, il y a vingt-trois ans que je sers dans cette maison, et aujourd'hui je me vois sur le point de manquer de pain. Car je présume que vous avez quelqu'un pour vous servir.

Je lui mis la main sur l'épaule en lui disant:

— Allez, ma bonne femme, soyez tranquille : la cure est plus à vous qu'à moi; vous y continuerez vos services.

Elle me fit plusieurs révérences en signe de reconnaissance, puis elle reprit sa gaîté ordinaire.

Je partis le lundi pour Gap, afin de faire charger mes meubles.

Ma gouvernante fut contente de mes largesses : je remis les clés entre les mains du propriétaire sans exiger le surplus du loyer que je lui avais payé d'avance.

Mon domestique et moi arrivâmes à Monestier à cinq heures du soir. Plus de cinquante personnes se chargèrent de décharger les voitures : je me bornai à quelques remercîmens pour cette fois ; mais le lendemain elles vinrent organiser mon mobilier : je les invitai toutes à dîner.

La joie la plus franche et la plus vive animait les visages de ces bons campagnards. Ils m'élevaient jusqu'aux nues.— On dit que notre curé est plus riche que l'évêque ; il est surtout bien bon enfant : oh ! le brave homme de curé !

Pauvre troupeau ! ce pasteur qu'il te plaît d'exalter jusqu'au ciel, hélas ! c'est un loup ravisseur couvert de la peau d'une brebis ! Pauvres brebis, le loup a pénétré dans le bercail, méfiez-vous de ses manœuvres trompeuses !...

Le dimanche suivant, le doyen vint m'installer au nom de l'évêque Il adressa aux fidèles rassemblés une courte mais énergique allocution sur l'avantage de posséder un pasteur digne du cœur de Dieu. J'étais l'objet des flatteuses allusions du bon curé qui, comme tous les autres, jugeait sur l'écorce du bois ; mais je sais trop bien vivre pour n'avoir pas à propos quelques dehors d'humilité et de reconnaissance, que je prouvai en dédommageant d'un bon dîner mon complaisant panégyriste. Les notables de la paroisse ne furent point oubliés à ce festin de pure cérémonie.

La politique n'eut aucune part à la con-

versation, encore moins les lettres. On s'étendit longuement sur la confiance que le nouveau curé inspirait à ses supérieurs; sur l'amour anticipé qui animait ses paroissiens, et sur les heureux résultats enfin que devait produire ce concours de choses.

Mes réponses étaient un modèle de précision :

Comment donc, Messieurs... mais, en vérité, vous êtes trop bons... Mes mérites sont bien certainement au-dessous de vos éloges... Au reste, je tâcherai de répondre à votre confiance par mon zèle à remplir mes devoirs, par mon attachement. Que sais-je? tout ce qui venait à ma tête je l'exprimais au dehors; enfin le moment de nous séparer arriva. Il tardait à mes désirs.

Je suis retiré dans mon presbytère : un domestique, une vieille servante respirent sous le même toit. Tout le monde m'entoure de considération : poulets,

fruits abondent dans ma cuisine; ma table se couvre de mets; ma cave se remplit de tonneaux comme par enchantement. Hommages dûs à juste titre au ministre des autels digne d'un tel peuple; mais moi, fourbe insigne, lâche hypocrite, le mépris public devait être mon partage.

Ces réflexions, hélas! la conscience me les a suggérées bien des fois durant mon séjour à Monestier; mais j'étouffais ces cris; je devais me rendre criminel de plus en plus et combler enfin la mesure.

Toutes les fonctions sacerdotales, je les ai remplies dans cette paroisse : j'ai baptisé, confessé, prêché, enterré, marié.

Ma réputation d'homme opulent m'avait ouvert la porte du riche comme celle du pauvre. Je vivais familièrement, pour ainsi dire, avec des personnes que j'eusse été indigne de servir comme esclave.

L'église paroissiale avait beaucoup souffert des tourmentes révolutionnaires. Elle

donnait accès à tous les vents ; la pluie pénétrait dans tous les sens; elle menaçait ruine : des quêtes, il est vrai, avaient été faites pour faire face aux besoins les plus urgens, mais ne suffisaient pas.

Dans cette occurrence, je convoquai le conseil de fabrique, et j'engageai les plus notables à faire un nouvel effort. Nous ne pûmes réunir que mille francs, qui furent remis au trésorier.

Plus occupé de mes intérêts personnels que de ceux de l'église, je rêvais aux moyens de me rendre maître de cette somme. Il me vint une idée sublime qui me réussit à merveille.

Comme tous mes paroissiens me croyaient un Crésus, je réunis de nouveau les membres de la fabrique et leur fis cette proposition :

« Que s'ils voulaient me permettre
» d'édifier dans leur église une chapelle
» dédiée à mon patron, et sous laquelle il

» y aurait un tombeau destiné à me servir
» de dernière demeure, je me chargeais de
» fournir les fonds qui manquaient pour
» le rétablissement de l'église. »

Tous sourirent à ma proposition.

En conséquence, ils me mirent en possession des mille francs dont j'ai déjà parlé. J'avais atteint mon but : restait la faculté de partir sans réveiller de soupçons. Une demi-heure de réflexion me valut plus que tous les conseils du monde.

Un architecte est demandé. Il trace son plan, en présence des fabriciens, se charge de l'entreprise, promet de faire commencer les travaux dans les premiers jours d'avril, tandis, qu'en secret, je me promets *d'être loin de Monestier à cette époque*.

Selon mon habitude, je fais des largesses à mes serviteurs. C'était un commencement de divorce entre mes gens et leur

maître. Cependant j'eus soin de placer mon domestique à Gap, chez un maître charron, avec lequel je m'arrangeai comme avec l'imprimeur à Lugano. Je m'occupai ensuite de mon départ.

En moins d'une heure, mon génie mit au jour une commission de général de brigade. Je voulais changer de rôle, tant je me sentais de vocation pour les hauts emplois !

Les principaux habitans sont visités : leurs bourses se vident à mon service; j'endoctrine le maire, fort honnête homme du reste, lui disant que mon intention étant de faire faire des ornemens de couleurs différentes, me procurer une lampe et des encensoirs, je me voyais forcé de m'absenter pour quelque temps.

Le maire se récrie sur la privation que j'allais causer à mes paroissiens, s'informe de l'époque de mon retour, et devient plus humain lorsque je l'assure que le diman-

che suivant je serai à mon poste. Nous nous laissâmes pour.... ne plus nous revoir !

CHAPITRE IX.

Faux en écriture privée. — Poursuites. — La soutane violette succède à l'habit de général. — Extrait-mortuaire.

J'avais repris l'habit laïque. Je parcourais la route de Grenoble : la Tarentaise, le Mont-Cénis sont franchis ; voici Turin, que je revois pour la seconde fois. Jusqu'ici

je n'avais reçu que des indemnités de route.

Ces bagatelles ne pouvaient satisfaire ma cupidité ; il fallait donc m'attacher à quelque chose de plus propre à flatter mon insatiable ambition. Une lettre de change est bientôt faite ; je la donne au négociant Baroti, et je touche une somme de dix mille francs. Ce billet de commerce donne lieu à des poursuites que j'esquive en prenant promptement la fuite par la route de Côme pour regagner la France.

Chemin faisant, j'organise une bulle d'institution sur le modèle de celle que je possédais, dans l'intention de paraître en qualité d'évêque sur le théâtre du monde. Je fabriquai, de plus, un extrait-mortuaire, afin de faire croire que mon aumônier était mort à Novi. Ces pièces étant confectionnées, je me remis en route.

CHAPITRE X.

Le diable généreux. — Je prodigue des bénédictions au peuple. — Harangue d'un curé. — Récit de mes infortunes.— Connaissance. — Nice.—Mgr l'évêque. — Embarras des grandeurs. — Dîner chez l'évêque. — Visite au séminaire. — Les séminaristes. — J'ordonne des prêtres. — Examen des ordinans. — Départ. — Etrange stratagème. — Quêtes à mon profit. — Billetde Banque. —Le général Laferrière.

A mon départ, j'avais endossé mon habit noir : je payai grassement le pos-

tillon ; je couvris mon chef d'une calotte violette, et mis la tête à la portière dans l'unique intention de me montrer à mon nouveau conducteur.

Arrivé au relai, le cocher qui devait remplacer le premier, lui demanda qui j'étais, ce que je faisais.

Quoi qu'il en soit, tu seras content de lui, car il est très-généreux.

Ce colloque ne m'échappa pas; j'ouvris de suite la caisse qui me servait de siége et j'endossai la soutane violette.

À mon entrée à l'hôtel de la poste, la foule m'accueillit à genoux : mes bénédictions se multipliaient sur toutes ces têtes courbées devant le plus vil des hommes.

Le pasteur de la paroisse était lui-même accouru au-devant de moi, à la tête de ses ouailles. Le vénérable ecclésiastique se mit en frais de complimens, et pour toute récompense, il reçut ma main à baiser.

A Saspelle, tous les prêtres de cette petite ville vinrent me faire visite, et me tinrent compagnie durant la soirée; je leurs fis le tableau des malheurs que j'avais essuyés dans mon voyage, dont le plus déplorable était la perte de mon aumônier. Pour donner plus de poids à la vérité, je montrai son extrait mortuaire.

Tous ces messieurs convinrent du désagrément qu'on éprouve lorsqu'on voyage seul. Alors un vieux prêtre s'offrit de me tenir lieu de chapelain, à condition qu'à notre retour il resterait chez lui. Je voulus bien accepter sa proposition. Avant de partir, je tenais à dire la messe pour les paroissiens qui y assistèrent en grand nombre.

Nice nous possède dans son enceinte. La couleur tranchante de mon habit m'avait sans doute fait remarquer de quelques prêtres, car à peine eus-je pris possession de ma chambre, à l'hôtel de la Trinité,

que l'évêque me dépêcha ses deux vicaires-généraux.

Notre entrevue se fit selon toutes les régles de l'étiquette que comportait notre position réciproque : je donnai la bénédiction aux deux ecclésiastiques qui, en revanche, baisèrent l'anneau sacré; puis je leur fis signe de prendre des siéges.

Ainsi que cela se pratique le plus communément, les délégués de l'évêque s'informèrent du motif à qui ils devaient l'avantage de me voir.

Je les satisfis complètement et leur montrai ma bulle d'institution.

Peu d'heures après leur sortie de chez moi, l'évêque lui-même me fut annoncé par le maître-d'hôtel.

Nous nous donnâmes l'accolade fraternelle ; après quoi le prélat me fit de vifs reproches sur ce que je n'étais pas descendu au palais épiscopal. Mes excuses tenaient à mon départ, fixé au lendemain matin.

Cette raison ne lui parut pas assez plausible : il fallut faire remettre sur-le-champ mes effets en voiture, et se rendre à l'évêché.

Impossible de s'imaginer l'embarras que me causait ma situation. Oh ! combien je me repentais d'avoir donné dans les grandeurs : cependant il n'y avait plus à reculer ; s'armer d'une courageuse audace était la seule issue qui m'était offerte. J'étais abîmé dans une mer de réflexions, l'orsqu'on vint m'avertir que le couvert était mis. O fortune ! m'écriai-je secrètement , soutiens celui qui se livre à tes caprices : l'heure du salut ou du naufrage a sonné.

En arrivant dans le salon , j'affectai de sourire. La compagnie se leva pour me saluer. Après les complimens d'usage, chacun prit la place qui lui était assignée.

J'appréhendais les questions théologiques ; mais le ciel me vint en aide; quel-

qu'indigne que j'étais de ses faveurs. Il ne fut question que de Rome et de ses antiquités : on parla beaucoup de ses délicieuses maisons de plaisance; en sorte que le repas arrivait à sa fin à mesure que je sentais le courage renaître dans mon âme abattue.

Au dessert, l'évêque s'adressant à moi :

— J'espère, monseigneur, me dit-il, qu'avant votre départ de notre ville, vous voudrez bien honorer de votre visite nos séminaires.

Je souscrivis à ce vœu de mon hôte. Le lendemain, je dis ma messe à la chapelle de l'évêché ; après quoi l'on me servit une tasse de chocolat.

Après le déjeuner nous nous disposâmes à aller visiter les séminaristes ; ils étaient prévenus, car ils nous attendaient.

A notre entrée, tous s'agenouillèrent pour recevoir ma bénédiction, puis ils se

relevèrent en entonnant un *Laudate* à mon intention.

De retour à l'évêché, je me retirai dans mon appartement pour y prendre un peu de repos.

J'étais satisfait de moi-même ; me voilà quitte d'embarras, me disais-je, et, en effet, j'avais lieu de croire que tous les obstacles étaient franchis; mais que j'étais loin de compte ! On me préparait un rôle bien plus difficile à remplir avec des *oreilles aussi longues que les miennes.*

Durant le repas du soir l'évêque me dit:

Votre Grandeur vient de Rome : je la supplie de vouloir bien faire à ma place une ordination, jeudi prochain.

Cette proposition fit sur moi l'effet de la foudre. En vain je prétextai des excuses, impossible de gagner le dessus, à moins de me démasquer franchement.

Les jeunes ordinans me furent présentés à une seconde visite que nous fîmes

au séminaire : ils étaient au nombre de soixante, tous devant prendre les différens ordres de la hiérarchie sacerdotale.

L'évêque de Nice me proposa d'interroger ces jeunes lévites, mais je refusai tout court, comme l'on doit se l'imaginer, m'en rapportant à la sagesse des supérieurs à l'égard de la capacité de chacun des séminaristes.

—D'ailleurs, Monseigneur, j'ai lieu de croire que votre intention n'est pas de me faire ordonner des ânes.

Eh ! pouvais-je, en effet, me permettre d'adresser des questions à des hommes qui faisaient de l'étude une de leurs principales occupations, moi, brouillé avec la science de Dieu, moi rêvant uniquement la fortune, les grandeurs ! autre chose plus sérieuse m'occupait, c'étaient les psaumes qui se récitent pour les ordinations. Je passai la nuit du mercredi au jeudi à apprendre les premiers et les

derniers versets. Tout réussit à merveille ; en sorte que je remplis mon rôle comme un prélat de bonne étoffe.

Après l'ordination, je montai en chaire et je débitai un sermon de Bourdaloue, qu'heureusement je savais par cœur, avec toute l'onction d'un vieux prédicateur. Ce sermon était justement sur *l'ordre* : il ne pouvait pas être mieux adapté à la circonstance ; aussi fit-il impression sur l'auditoire, et les hauts-huppés du clergé m'en firent-ils leur compliment. Lorsque je fus débarrassé de cette épreuve, la plus forte peut-être que j'aie eu de ma vie à subir, je fis mes préparatifs pour le départ, qui devait avoir lieu le lendemain ; car il me semblait que j'avais sur le corps l'évêché, la ville et tous mes jeunes néophites. Il ne se passa rien de particulier pendant la soirée : je reçus seulement beaucoup de visites, et l'on me pria instamment de prolonger plus long-temps

mon séjour en la ville ; mais mon parti était irrévocablement pris. Je partis le lendemain matin à quatre heures, et je ne songeai plus qu'à déposer ma soutane violette qui m'avait valu tant d'honneurs et aussi tant de tribulations intérieures. La difficulté que j'éprouvais était de me débarrasser de mon aumônier qui m'était grandement à charge. Il me vint à ce sujet une idée sublime. Nous étions déjà rendus à Cannes. Je fis venir chez moi un gros paysan dont on venait de me conter les prouesses et m'exalter la force musculaire. Je lui fis à peu près le conte suivant: — J'ai mon aumônier qui me parle toujours de son courage militaire ; je désirerais le mettre à l'épreuve : c'est pour cela que je vous ai mandé. Je vais me mettre en route cette nuit : je voudrais que vous vinssiez m'attendre dans quelque passage assez difficile, avec deux ou trois fier-à-bras que vous auriez

mis dans votre manche, et que vous nous demandassiez la bourse ou la vie. Pour donner plus de vraisemblance à l'affaire, vous tireriez deux ou trois coups de pistolet dans l'impériale de ma voiture, de manière à ne pas me blesser ; vous noircíriez votre figure de façon à ne pas mal ressembler à des brigands. Je mettrai la tête à la portière, et je vous donnerai une petite boîte qui contiendra vingt-cinq louis, pour boire à ma santé.

On peut voir que ce n'étaient pas de trop mauvaises dispositions pour quelqu'un qui venait de remplir la veille les fonctions d'évêque. Le bon paysan consentit à tout ce que j'exigeais de lui. Je commençai par lui donner deux louis pour lui prouver que je parlais au sérieux, et je lui recommandai le plus grand secret. Il se retira enchanté de ma générosité, et me promit de remplir parfaitement ma commission. Je ne m'occupai plus que de

trouver des chevaux de poste pour le lendemain.

Nous partîmes en effet vers minuit, et nous avions fait à peine une demi-lieue, qu'à l'entrée d'un bois, quatre gros gaillards se présentèrent à nous, tirèrent des coups de pistolet dans la voiture en criant: Halte là! la bourse ou la vie!!! Mon aumônier eut une peur de tous les diables; tous les médecins du monde seraient bien venus pour le saigner qu'ils n'auraient pas réussi à lui tirer une goutte de sang. J'avais beau lui dire: Allons, mon ami, du courage; défendons-nous contre ces gueux-là. Inutile. Pas plus de courage que de beurre; ses facultés étaient dans un anéantissement complet. Alors j'ouvris la portière, je fis semblant de demander grace à nos agresseurs; mais, comme on le pense bien, ils ne voulurent pas transiger. Je les priai de ne pas nous faire de mal: Voilà, leur dis-je, une cassette qui

renferme 80,000 francs et un diamant d'un prix énorme : c'est tout ce que nous possédons.

Les spoliateurs paraissant satisfaits de ce que nous nous étions exécutés de bonne grace, nous laissèrent partir. Nous continuâmes notre route assez tristement.

Lorsque nous nous fûmes débarrassés de ces prétendus voleurs, je dis à mon aumônier : Il faut remercier Dieu de la grace qu'il nous a faite de ne pas avoir été assassinés par ces brigands-là : nous l'échappons belle. Aussitôt nous marmotâmes ensemble quelques prières que mon compagnon avait de la peine à articuler, tant il avait eu peur !

Nous arrivâmes à Grasse. Là, je fis ma déclaration à la police de ce qui nous était arrivé. Le commissaire nous demanda tous les détails de notre arrestation. Il questionna longuement l'aumônier et le postillon, qui déclarèrent avoir vu douze

voleurs, quoiqu'il n'y en eût que quatre. Le bruit de cet événement fut bientôt répandu en ville, et nous nous vîmes entourés dans quelques instans de tous les ecclésiastiques de l'endroit et d'une nuée de dévotes. On fit une quête qui nous produisit 8,000 fr.

Tout réussissait au-dessus de mon espoir. Je recevais de toutes parts les égards les plus empressés et des offres de service à ne plus finir. Un honnête négociant vint me voir et mit sa caisse à ma disposition. J'acceptai 30,000 fr, et je lui donnai en échange un bon signé *Don Pasqualini*, dont il attend encore le remboursement.

La frayeur avait réellement indisposé mon aumônier et le rendit sérieusement malade ; il fallut le faire saigner plusieurs fois. Je le fis soigner par les meilleurs médecins de la ville, et sa maladie ne lui permit pas de continuer la route. Il me pria instamment de l'attendre : je lui

promis de ne pas partir avant son rétablissement complet.

Le général Laferrière possédait à trois lieues de Grasse une fort jolie campagne qui était l'habitation ordinaire de madame son épouse. Je feignis de connaître particulièrement cet officier-supérieur ; et je manifestai le désir de vouloir aller passer quelques jours chez lui en attendant la guérison de mon abbé. Je fis mettre des chevaux de poste à la voiture, je recommandai le malade aux médecins et aux gens de la maison, et me voilà parti pour la campagne. En route, je donnai deux louis au postillon, parceque je savais que pour être bien servi, il faut bien payer ; je lui dis de venir me chercher dans huit jours et lui promis deux autres louis, s'il était exact à exécuter mes ordres. Je lui donnai ensuite la consigne suivante: « Lorsque nous serons arrivés, vous dételerez vos chevaux et vous repartirez de suite. Voilà

cinq francs de plus et vous irez dîner à la première auberge qui est sur la route. »

Au moment où nous terminions notre conversation, nous arrivâmes au château. Aussitôt que Mme la comtesse aperçut ma voiture, elle parut sur le perron pour me recevoir. Je descendis en disant : — Je viens donc prendre part au dîner de mon ami Laferrière.

— Soyez le bien venu, monsieur... Mon mari est absent; mais puisque vous êtes son ami, je vous recevrai de mon mieux.

— Madame, quoique vous me voyiez aujourd'hui en costume de prélat, j'ai eu l'honneur de servir sous ses ordres.

— Raison de plus, les amis du camp sont comme les amis du collége : ils ne s'oublient jamais. Donnez-vous la peine d'entrer.

Mme Laferrière ne m'apprenait rien de nouveau en me disant que son mari était

absent; s'il avait été chez lui, je me serais bien donné de garde de le traiter d'ami, moi qui ne l'avais jamais vu.

La comtesse me reçut avec de grandes marques de respect; je fus conduit dans le salon d'honneur, où l'on me présenta un superbe fauteuil en cramoisi, et la conversation s'engagea sur le sujet de mon voyage. Je dis que j'avais eu l'honneur de faire les campagnes d'Italie sous les ordres du général; que je lui avais été attaché en qualité d'officier d'ordonnance; mais qu'ayant été blessé assez grièvement, j'avais été obligé de renoncer aux armes, pour embrasser l'état ecclésiastique, pour lequel je m'étais senti de la vocation, et que Sa Majesté l'empereur, en reconnaissance de mes anciens services, m'avait élevé à la dignité d'évêque; que l'amitié seule que je portais au général avait pu me faire détourner de la route pour venir lui offrir mes hommages. Je lui

témoignai la peine que j'éprouvais de ne pas le voir, mais que j'étais bien dédommagé par l'avantage de faire la connoissance de madame. Mme la comtesse s'inclina plusieurs fois en signe de reconnaissance. Elle m'adressa plusieurs questions auxquelles je répondis avec l'aplomb d'un homme de bon ton.

Le postillon avait ponctuellement suivi la consigne que je lui avais donnée : il avait disparu pendant le temps qui s'était passé en complimens. La cuisinière du château avait reçu des ordres pour préparer le dîner.

Quand tout fut disposé, un laquais vint nous prier de passer dans la salle à manger. Madame me donna la place d'honneur, et assigna aux autres membres de la famille celle qui leur était destinée. Je bénis les mets et on se mit à manger. Nous étions en tout huit personnes à table. La conversation roula sur des objets assez

indifférens ; cependant je louai beaucoup la bravoure du général.

Après le dîner, je fis demander mon postillon comme si j'eusse voulu lui donner des ordres pour mon départ. On me dit qu'il était parti : j'en parus très surpris. Il savait cependant, dis-je tout haut, qu'il devait me conduire jusqu'à la première poste sur la route du Dauphiné. Comme je paraissais fort en peine, Madame me fit l'offre de m'y faire conduire avec ses chevaux. C'était justement ce que je désirais ; aussi j'acceptai avec plaisir, comme on le pense bien. Des ordres furent donnés ; les chevaux sont à la voiture, le cocher de la maison fait déjà claquer son fouet, je me disposais à prendre congé de Mme la comtesse, lorsqu'elle me demanda une grâce, c'était de donner la bénédiction aux habitans du château, ce que je fis volontiers. Elle vint ensuite me conduire jusqu'à ma voiture, et je pris

congé d'elle en lui témoignant tout le plaisir que j'éprouvais d'avoir fait sa connaissance.

Aussitôt que je fus rendu à la première poste, je demandai des chevaux; je donnai la pièce au cocher et je lui fis prendre quelques rafraîchissemens. Il repartit fort satisfait pour le château.

Me voilà donc, encore un coup, débarrassé de l'homme qui était pour moi un si lourd fardeau. Pauvre abbé ! me disais-je, tu es une dupe de plus de ta trop grande confiance; tire-toi d'affaires comme tu pourras.

Ce qui me flattait le plus dans cette position, c'était d'avoir la liberté de paraître dès-lors sur le théâtre du monde sous tel costume qu'il me plairait. Je pouvais dès ce moment jouer le rôle qui entrerait le mieux dans mes goûts, puisque j'avais le choix. La dignité d'évêque commençait à m'être à charge, quoique je ne m'en

fusse pas trop mal tiré ; mais la terrible étiquette à laquelle j'étais obligé de m'astreindre, était très fatigante pour moi : tant les grandeurs sont à charge !

CHAPITRE XI.

Le froc dans la malle. — Mon voyage à Paris. — M. de Saint-Germain. — Les chefs de division. — Mon brevet de lieutenant pour le 47me de ligne.

Je pris quelques heures de repos à la poste. Pendant ce temps-là il me vint mille réflexions à la tête: j'étais incertain sur le parti que j'allais prendre. En at-

tendant ma décision , je fis descendre une malle de sur l'impériale de la voiture ; j'en tirai un costume bourgeois que j'endossai , et je mis à la place ma soutane qui m'avait valu tant d'honneurs, mais qui aussi m'avait fait maudire ma mauvaise étoile. Semblable au Renard de la fable revêtu de la peau du Loup , je craignais toujours les dangers de cette position empruntée ; aussi je ressentis une grande satisfaction quand j'eus quitté le froc épiscopal.

Je me décidai enfin pour la capitale. Je fis mettre des chevaux à la voiture et m'acheminai pour Paris sans trop savoir pourquoi j'allais là plutôt qu'ailleurs. C'était mon Rubicon.

Comme j'avais des passe-ports de rechange, j'en exhibai un dans mon hôtel, qui convenait parfaitement à ma position bourgeoise. J'en fus quitte pour le faire voir cette première fois.

Il y avait déjà quelques jours que j'habitais la capitale, lorsqu'en me promenant aux Tuileries, je fis la rencontre de M. de Saint-Germain, auquel j'avais été recommandé à mon entrée au Prytanée de Fontainebleau, et dont je n'avais eu qu'à me louer pendant que j'y restai. Sa surprise fut grande de me voir là. Après les complimens d'usage de part et d'autre, je l'invitai à venir dîner à mon hôtel. Il est bon que le lecteur sache que si j'ai eu beaucoup d'autres défauts, je n'ai jamais péché par les qualités du cœur ; jamais je n'ai eu l'ingratitude en partage. Il suffisait que quelqu'un m'eût obligé pour lui en témoigner ma reconnaissance à la première occasion, et ne jamais oublier les bienfaits que j'en avais reçus.

M. de Saint-Germain accepta mon invitation, et je lui fis servir un dîner de mon mieux.

Pendant le repas, la conversation roula sur mon service militaire. Mon convive entra dans beaucoup de détails pour tout ce qui m'était personnel. Je lui forgeai un tas de mensonges artistemens rangés; il n'y vit que du bleu ; il me crut sur parole et me promit de nouveau sa protection pour me faire rentrer au service avec quelques avantages. Pour l'engager à me servir plus chaudement, je lui glissai dans la main un rouleau de cent pièces d'or, parceque je savais bien qu'à Paris comme partout ailleurs c'était le plus puissant stimulant. Il fallait bien le couvrir aussi des petits sacrifices qu'il aurait à faire dans les démarches qu'il allait entreprendre en ma faveur. La chose, au surplus, ne parut pas lui déplaire. Il me donna son adresse et nous nous séparâmes.

Le lendemain, je reçus une lettre par laquelle il m'invitait à dîner chez lui. Je

manquai pas de répondre à son invitation, et au jour donné je fus le premier rendu de ses convives.

Il eut le temps de me dire que j'allais avoir l'honneur de dîner avec deux chefs de division du ministère de la guerre.

A peine avait-il achevé qu'ils entrèrent. Nous les reçûmes avec tous les égards qui leur étaient dûs. Après les complimens et les civilités d'usage, on se mit à table et on nous servit un repas des plus somptueux et vraiment digne de gens du haut ton. Que de ministres qui n'en ont pas toujours fait de si bons !

Pendant le temps que dura ce dîner, mon protecteur engagea la conversation sur mon compte, en sorte que ces Messieurs me promirent d'arranger mes affaires tout à mon avantage. J'avoue pourtant que je n'y croyais guère ; car je connais l'eau bénite de cour, et je pensais que MM. les chefs de division ne s'occuperaient guère

de moi, une fois qu'ils seraient sortis de chez notre hôte. La suite me prouva que j'avais mal auguré de leur zèle à servir mon protecteur. En effet, trois jours après, je reçus une commission de lieutenant au 47me de ligne, qui était en garnison à Brest. J'en fus d'autant plus surpris que je m'y attendais moins, et j'ai toujours ignoré les moyens qui furent employés auprès du ministère pour en obtenir si facilement un si grand avantage.

Je partis de Paris sous quinzaine, pour me rendre à ma destination, avec l'uniforme du corps, que je m'étais fait confectionner pour ne pas arriver au régiment comme un conscrit; me rappelant ce qui m'était arrivé à Brescia.

CHAPITRE XII.

Mon arrivée à Lorient. — Je tranche du grand. — Je suis chanoine de l'ordre de Saint-Augustin. — Bulle d'institution. — Quête de 60,000 francs. — Retour au régiment. — Projet de mariage.

Je me rendis au dépôt du 47e, qui était à Lorient; j'allai rendre mes visites à l'état-major, et à la première parade je

fus reçu lieutenant à la 5e compagnie du 5e bataillon.

Je ne me présentai plus en conscrit, comme à ma première campagne; mais avec ce ton d'assurance que me donnait mon expérience et surtout ma fortune; car, après avois pris l'air du bureau, je me trouvai le plus riche officier du corps. Ce n'était pas étonnant; mes nouveaux camarades n'avaient pas exploité, comme moi, la crédulité publique et la bourse des fidèles. Aussi je sus mettre à profit l'avantage que me donnait cette position; je fis à propos quelques sacrifices pour lier connaissance avec mes compagnons d'armes; je régalai plusieurs fois sous-lieutenans, lieutenans, capitaines, et même le chef de bataillon, de manière qu'en très-peu de temps, ils m'honoraient tous du titre d'ami.

Cette nouvelle position aurait dû me rappeler à des sentimens plus honnêtes :

j'étais riche, rien ne me manquait; je me voyais encore une épaulette, tout indigne que j'étais de la porter; j'apercevais devant moi une assez brillante perspective, je pouvais parvenir; mais le génie du mal qui me poursuivait, me porta à former de nouveaux projets.

Mon ambition n'était pas satisfaite; le succès que j'avais obtenu dans toutes mes entreprises me donnait de l'audace et devait me porter au milieu d'autres aventures. Je venais de me faire des amis à coups de fourchettes; je leur avais prodigué force dîners : quelque nouveau tour de ma façon devait payer ces dépenses.

Je formai le projet de rentrer dans le monde, mais sans pourtant renoncer à l'état militaire, à peu près comme ces animaux amphibies qui vivent, moitié dans l'eau, moitié sur terre.

Je savais qu'il existait en Italie des religieux de l'ordre de Saint-Augustin, que

le pape envoyait dans toute la chrétienté pour faire des quêtes, le plus souvent fort productives. Je me créai une bulle d'institution de chanoine-honoraire de Saint-Augustin, avec l'autorisation de faire des quêtes pour former des établissemens religieux en France.

Pour mieux réussir dans mes nouveaux projets, je fabriquai une lettre que je prétendis venir de ma famille, par laquelle mes parens m'invitaient de me rendre chez eux pour régler des affaires d'intérêt, en disant que ma présence était indispensable.

J'allai communiquer cette lettre au commandant. Il me dit qu'il ne voyait pas d'inconvénient à me donner la permission d'aller régler des affaires urgentes. C'était bien là le but où je voulais amener mon homme.

Mes préparatifs de départ une fois terminés, je demandai et obtins une per-

mission de deux mois. Ce ne fut pourtant pas sans quelques difficultés de la part du colonel ; car on sait que sous l'empire on était très-avare de ces faveurs.

Je partis de Lorient avec l'intention de parcourir les départemens du Nord.

J'endossai encore une fois la soutane, et je me présentai devant les préfets ; je leur exhibai mes lettres-patentes, mon obédience, et l'autorisation de faire des quêtes au bénéfice des établissemens religieux que j'étais chargé d'organiser en France.

Je me faisais signer ces différentes pièces par les principales autorités des villes où je passais.

Cette kirielle de signatures me rappelait les mille et un certificats que les empiriques étalent avec tant de complaisance sur une place publique, devant la foule assemblée, pour lui donner une preuve de leur talent à extraire les dents et sou-

vent la machoire. Au moins Collet ne faisait du mal qu'aux bourses, lui !

J'effectuai ces quêtes le mieux du monde ; tout me réussissait à souhait : je recevais des sommes assez considérables dans chaque département. J'exploitai les Côtes-du-Nord, l'Ile-et-Vilaine, la Mayenne, l'Orne, le Calvados et le Pas-de-Calais. Comme je parlais un peu l'italien, j'entraînai facilement les simples dans le piége.

Après mon départ de Boulogne, je sentis la nécessité de changer de costume, et je fis bien ; car M. Armand, sous-préfet de cet arrondissement, sans doute moins crédule que beaucoup d'autres, avait donné l'ordre de me faire arrêter. Heureusement pour moi, j'en avais eu vent, et je m'étais précautionné.

Je changeai mon accoutrement de religieux contre l'habit brodé de commissaire-ordonnateur ; je voyageai à grandes jour-

nées ; je déroutai ainsi les poursuites de la police, et je me rendis de nouveau à Lorient, où personne ne se douta des tours que je venais de faire

Mon premier soin, après que je fus à mon poste, fut d'aller rendre visite à l'état-major et à mes camarades. Tous me témoignèrent de l'amitié : ils parurent contens de me revoir, et je les invitai pour le lendemain à un dîner que je leur fis servir à la Lucullus.

Je pouvais bien faire ce sacrifice ; car j'avais ramassé 60,000 francs dans ma quête, en abusant de la crédulité des âmes généreuses et bienfaisantes qui croyaient rendre quelques services à l'humanité, et non satisfaire la cupidité d'un vil escroc. Il ne se doutaient guère les braves gens, en me dénouant les cordons de leur bourse, que dans peu de jours leur argent serait employé à savourer le Champagne, le Chablis et le Madère à l'*hôtel*

de l'Epée à Lorient. Mais qu'importe ! la foi sauve. Le mérite de l'aumône ne consiste pas dans l'indignité de celui qui la reçoit, mais bien dans l'intention de celui qui la fait.

Tous mes convives répondirent à l'appel. On me félicita sur mon heureux voyage, et on loua beaucoup la somptuosité du dîner. Je répondis aux civilités de ces messieurs, et à tout ce qu'il leur plut de me dire d'agréable, le mieux que je pus. On ne manque pas de complimens quand on donne de bons dîners. Ce refrain est venu souvent me frapper les oreilles jusqu'au bagne :

Quels dînés ! quels dînés !
Les ministres m'ont donnés !

Vers la fin du repas, je pris la parole et leur dis :

— Messieurs, vous avez bien voulu me complimenter sur mon voyage, mais je ne vous ai pas tout dit.

— Ah ! de grace, parlez. Comptez-nous le reste.

— Puisque vous le voulez, soit: il faut que vous sachiez que mes parens ont formé le projet de me faire marier, et c'était là le principal motif de mon voyage.

— Tant mieux ! si c'est un bon parti.

— Oui, le parti n'est pas mauvais. La personne qu'on veut me faire épouser est bien affligée de 10 à 12,000 livres de rente.

— C'est charmant ! voilà un marché à faire : vous êtes heureux.

— Aussi je me propose bien de le conclure, et ce sera encore une peine que je donnerai dans quelques mois au conseil d'administration pour une nouvelle permission.

— C'est égal, répondit le commandant, nous baptiserons l'enfant quand il sera né.

Après avoir pris le punch et tous les accessoires, la plus grande gaîté régnait parmi les convives. Les uns chantaient les exploits de la grande armée ; les autres fumaient le cigare de rigueur; ceux-ci vantaient ma délicatesse à faire les honneurs d'un dîner ; ceux-là me faisaient leurs offres de service : c'était à ne plus finir.

Cette orgie se prolongea bien avant dans la nuit ; enfin nous nous quittâmes pour aller goûter les douceurs du sommeil dont chacun de nous avait grand besoin.

Je me retirai dans mon logement, me félicitant en secret de tant de réussite. Cependant je me disais en moi-même : S'ils connaissaient l'homme à qui ils ont à faire !

Ces réflexions me disaient bien que ce genre de vie ne pouvait pas toujours durer ; mais quand on est une fois

lancé, une certaine fatalité vous entraîne malgré vous. On ne peut plus résister au torrent.

CHAPITRE XIII.

Je suis inspecteur-général.— Mon départ pour le midi de la France. — Visite à M. de Monchenut. — L'Enfant trouvé. — Son adoption. — Sa nourrice.

Quelques mois s'écoulèrent à faire mes préparatifs pour paraître en inspecteur-général. Je trouvais que c'était trop peu pour moi d'être simple lieutenant dans

un régiment de ligne ; il fallait pour satisfaire mes vues un plus vaste théâtre; je ne voulais pas végéter dans la condition la plus modeste: je voulais être une sommité. Le généralat flattait seul mon ambition. J'espérais bien de tirer la quintessence de ce rôle élevé, pour faire des plaies énormes aux caisses publiques. Je me créai donc une commission d'inspecteur-général ; au besoin, même, je me serais donné un bâton de maréchal de France Quand le premier pas est fait, les autres ne coûtent rien.

Ma commission me conférait de pleins pouvoirs pour organiser l'armée de Catalogne. J'avais pris le nom ronflant de *Charles-Alexandre* comte de Borroméo.

Je m'étais encore créé une autre pièce, en vertu de laquelle je m'arrogeais le droit de puiser dans les caisses publiques pour fournir aux besoins de cette armée idéale.

J'étais plein de confiance en moi-même : l'attention du gouvernement se portait alors tout entière vers les puissances du Nord, où le chef de l'état attirait sur lui tous les regards. Les circonstances me paraissaient très-favorables. Je disposai tout en conséquence.

Je pris une seconde permission et partis pour le midi de la France. Je pris la route de Paris, où je restai seulement deux jours, et me dirigeai ensuite sur la route de Lyon. Je conservai jusqu'à Valence en Dauphiné mon costume bourgeois, que j'avais pris en partant de Lorient.

En passant à Saint-Vallier, je fus rendre une visite à M. de Monchenut, commandant de place. Pendant que nous nous promenions ensemble dans le jardin du château, il se présenta à nous un petit enfant âgé de trois ou quatre ans, qui paraissait fort gentil et très, proprement vêtu

Il avait une lettre dans la poche de son petit tablier : nous la prîmes et nous la lûmes ensemble ; elle était à peu près conçue en ces termes:

« Monsieur ,

» Des circonstances malheureuses m'o-
» bligent à recommander mon pauvre en-
» fant à votre charité. J'ai lieu d'espérer
» que, sous peu de temps, mes affaires se
» rétabliront et que je pourrai donner
» du pain à cet enfant chéri. Le mal-
» heur seul m'oblige à un acte qui répugne
» tant à mes sentimens paternels. Mais
» vous êtes père comme moi, vous appré-
» cierez tout ce que mon cœur doit éprou-
» ver de poignant dans cette occurrence.

» Je suis avec un profond respect,

« V....., négociant. »

Cette lettre produisit sur moi un effet que je ne saurais dépeindre. Le sort de cette innocente créature m'affectait vivement.

Je vis que M. de Montchenut fronçait le sourcil. Je pris alors la parole.

— Eh bien, lui dis-je, qu'allez-vous faire de cet enfant ?

Je vais l'envoyer à l'hôpital des Enfans-Trouvés.

— Aux Enfans-Trouvés, répliquai-je avec vivacité, vous me faites frémir: le sort de cet enfant m'intéresse trop pour que je souffre qu'il soit déposé à l'hôpital. Vous n'en ferez rien; je me charge de lui.

— Peste! vous êtes bien généreux.

— Oui, mais je suis encore plus humain.

Il en coûtait, en effet, à mon cœur de voir abandonner ce joli et innocent enfant à un sort si incertain. Je le caressai, le pris avec moi et le fis conduire à Valence. Là, je fis demander une bonne femme qui pourrait se charger de lui et le soigner convenablement. On me présenta une personne telle que je la désirais : elle se nommait Mme Levaloir. On me rendit

d'elle le témoignage le plus avantageux et je lui confiai mon fils adoptif.

Je lui donnai 8,000 fr. comptant, en présence de M. le maire, pour l'entretien et l'éducation des huit premières années. Je m'engageai, de plus, par acte, à lui donner 1000 fr. par an pendant autres huit ans, pour qu'elle lui apportât tous ses soins et pour que son éducation fût aussi complète qu'on pouvait le désirer. C'était une bonne aubaine pour la nourrice; aussi elle était enchantée de sa trouvaille.

Cette affaire terminée, je m'occupai de former le personnel de ma maison : je louai deux domestiques auxquels je me donnai comme inspecteur-général. Je me mis en grande tenue pour aller rendre une dernière visite à mon orphelin. Quand la dame aux soins de laquelle je l'avais confié me vit sous le costume de général, je crus qu'elle ne finirait plus de me faire des révérences. Dieu lui-même

serait entré dans sa maison qu'elle n'aurait pas paru plus rayonnante.

— Monsieur le général, me dit-elle, nous sommes pauvres, mais votre fils ne manquera de rien. Qui sait si, un jour, il ne portera pas, comme vous, de grosses épaulettes ?

— Je le désire, ma bonne ; il ne peut que prospérer entre vos mains.

— Merci, Monsieur ; mais comment faudra-t-il l'appeler ?

— Bonaventure.

— Faudra-t-il que je vous donne souvent de ses nouvelles ?

— Aussi souvent que vous le désirerez.

— Où vous adresserai-je les lettres?

— A Paris. (Au diable l'importune!)

Elle me poussa encore quelques douzaines de révérences ; enfin, je m'esquivai ; en me promettant bien d'éviter dorénavant le babil de la bonne nourrice.

CHAPITRE XIV.

Ma visite au commandant. — Sa surprise. — Je passe des revues. — Mon état-major. — Décorations. — Promotions. — Je fais rafle dans les caisses.

Me voici rendu à mon apogée : c'est le beau côté de la médaille. Je ne crois pas qu'un mortel se soit jamais trouvé dans une passe aussi belle. Quoi ! Collet,

inspecteur-général, brillant de décorations, accompagné d'un riche état-major, possédant plus d'or qu'il ne pouvait en porter, comblé d'honneurs, recherché par les grands de l'empire ! Que l'on juge de mon bonheur, si j'avais pu en avoir ! Mais je redoutais le dénoûment : il devait m'être fatal! Je présumais qu'il n'était pas éloigné. Ah ! si j'avais su me borner et aller jouir tranquillement à l'étranger de ma fortune, qui eût été plus heureux ? La justice divine ne devait pas le permettre : je devais être chargé de chaînes pour servir d'exemple aux malheureux qui auraient été tentés de marcher sur mes traces.

En sortant de chez Mme Levaloir je fus directement à la citadelle de Valence. Le commandant, qui ne s'attendait pas à ma visite, me manifesta son étonnement de ce qu'il n'avait pas été informé officiellement de mon arrivée. Je lui répondis

que dans l'état de crise où nous nous trouvions, le ministre de la guerre avait à s'occuper de choses plus sérieuses que d'une affaire de pure forme. Au surplus, je lui exhibai mes titres d'inspecteur-général, chargé de l'organisation de l'armée de Catalogne, mes ordres pour puiser dans les caisses publiques et choisir des officiers à mon gré dans les différentes divisions que je passerais en revue.

Je laissai entrevoir à M. l'intendant une aiguillette de décorations de différens ordres que j'avais jusque là affecté de cacher en tenant la main dessus, comme par l'effet du hasard. Cette vue produisit sur lui un effet extraordinaire : mon homme devint doux comme un mouton. Après qu'il eut pris lecture de toutes ces pièces, qu'il ne parcourut que pour la forme, il s'inclina plusieurs fois devant moi, avec les marques du plus grand respect, et me fit même des excuses

d'avoir osé douter de l'authenticité de ma mission. Il faut dire aussi que ma contenance ne me servit pas mal dans cette occasion. Quoique je ne connaisse pas le latin, j'ai toujours entendu citer l'adage : *Audaces fortuna juvat*, et l'on m'a dit que cela se traduisait ainsi: La fortune seconde l'audace. J'avoue que je n'en ai jamais manqué.

Comment aurais-je réussi, en effet, dans mes entreprises, si le plus souvent je n'avais payé de front ?

M. l'intendant donna immédiatement des ordres pour qu'on me rendît les honneurs dûs à mon prétendu grade d'inspecteur-général. La garde prit les armes quand je sortis. Elle fut passablement étonnée de voir que ce n'était qu'à ma sortie qu'on lui donnait de tels ordres, tandis qu'on n'avait rien fait pour moi en entrant. Mais dans des temps extraordinaires, on doit s'attendre à toutes sortes

d'événemens. On recevait alors tant d'ordres les uns sur les autres que l'on commençait à s'y habituer.

L'état-major de la citadelle vint m'accompagner jusqu'à mon hôtel.

L'arrivée d'un inspecteur-général fit du bruit en ville. Je reçus dans quelques instans la visite des autorités civiles et militaires. Je leur fis connaître à toutes l'objet de ma mission, et je donnai des ordres pour passer le lendemain une grande revue. Ils furent exécutés ponctuellement.

Toute la troupe qui était en garnison à Valence se trouvait le lendemain à dix heures sur les glacis de la citadelle.

Comme il convenait que je me créasse un état-major, j'observais, en passant la revue, les officiers qui paraissaient le mieux me convenir. J'aperçus un chef de bataillon qui était tout balafré. Ses cicatrices annonçaient un homme éprouvé, et que l'on appelle dans les régimens *un*

grognard. C'était ce qu'il me fallait : je ne voulais pas un état-major composé de conscrits, mais de ces vieilles moustaches qui inspirent plus de confiance.

Je m'avance vers lui :

— Depuis combien de temps servez-vous, commandant ?

— Depuis vingt ans.

— Quelles sont les campagnes que vous avez faites ?

— Depuis celle d'Egypte jusqu'à ce jour, je n'en ai manqué qu'une pour cause de maladie grave.

— Avez-vous des infirmités ?

— J'ai plusieurs blessures, comme vous pouvez vous en apercevoir, général; mais elles ne m'incommodent pas.

— Dans ce cas, vous allez me suivre : je vous fais lieutenant-colonel, et je vous nomme officier de la légion-d'honneur.

— Je suis à vos ordres, général; comptez sur mon dévoûment à vous servir.

Ce brave militaire fut si satisfait de cette double faveur qu'il en était tout ému.

Cet avancement fit du bruit dans les rangs : chaque officier aurait déjà voulu, à de telles conditions, faire partie de mon état-major. Je recrutai de même deux capitaines et un lieutenant ; je leur donnai à tous trois la décoration qu'ils n'avaient pas encore, avec ordre de venir dîner avec moi, et que là je leur ferais connaître les nouvelles fonctions qu'ils auraient à remplir auprès de moi.

J'allai ensuite faire la visite de la caisse, et j'emportai 20,000 fr. C'était un petit commencement; mais je me promettais bien de ne pas m'en tenir là Pendant le dîner, j'assignai au noyau de mon état-major les attributs de chacun, et je les prévins qu'il fallait se mettre en route le lendemain pour Avignon. Les autorités civiles furent prévenues que, vu l'état pressé où je me trouvais, il m'était impos-

sible de leur rendre ma visite, et je les fis prier d'agréer mes excuses.

Nous partîmes le lendemain pour Avignon, et pour ne pas éprouver le même inconvénient qu'à Valence, j'avais fait prévenir de mon arrivée prochaine l'autorité militaire. M. l'intendant avait bien voulu dépêcher un courrier pour m'annoncer à son confrère. Il ne faisait plus alors le récalcitrant; il m'avait, au contraire, demandé ma protection pour lui faire obtenir du ministre de la guerre un changement de résidence qu'il sollicitait depuis long-temps. Je le lui promis, et il me combla de politesses.

A mon arrivée à Avignon, je ne perdis pas de temps : il ne fallait pas laisser éventer la mèche. Vider les coffres et partir, tel était mon but.

Pendant mon court séjour dans cette ville, mon état-major se grossit de trois officiers ; 115,000 fr. passent de la

caisse dans mes poches ; puis, après ce nouvel exploit, je gagne Marseille, toujours accompagné de mon état-major.

Le soleil de la Provence fait briller aux yeux de la foule rassemblée l'éclat de mes décorations : deux mille soldats défilent devant moi sur la Place d'Armes ; j'encourage les uns, je promets aux autres. Neuf officiers se joignent à ma suite, comptant tenir déjà l'épaulette à graines d'épinards ou la croix-d'honneur. Tout est mis à contribution pour fêter dignement le général ; c'est pour moi que les tambours improvisent de bruyans rigodons ; c'est pour moi que les clairons font entendre de joyeuses fanfares ; c'est pour moi que la musique joue sur tous les tons. Oui, c'est pour Collet ! qui, sensible à la symphonie, ne dédaigne pas néanmoins de prêter une oreille obligeante au son des écus qui se pressent raisonnant dans sa main, jusqu'à ce qu'en-

fin la dernière pièce l'avertisse que le trésor est vide de 200,000 francs qu'il contenait il y a vingt minutes.

Lecteur, vos yeux s'arrêtent ; l'étonnement se manifeste sur vos traits ; vous ne sauriez poursuivre votre lecture , tant l'indignation gonfle votre cœur ! Poursuivez, je vous en conjure, et me suivez à Nîmes.

Là, cinq officiers s'attachent à mon char ; — quel cortége de dupes ! — là, comme un fléau, je tombe sur toutes les caisses que je ravage d'une main rapace, et mon lot d'argent se grossit de 300,000 f.

Je me voyais au dernier degré de l'échelle des honneurs et des richesses ; mais là m'attendait un mauvais génie destiné à me précipiter dans la fange d'où je m'étais élevé, guidé par l'ambition, soutenu par l'audace la plus étonnante et la plus heureuse. Montpellier devait servir de théâtre au dénoûment de cette

comédie dont le sacrilége forme le premier acte, les honneurs le second, et les galères le troisième.

CHAPITRE XV.

Le Préfet de Montpellier. — Je promets à ce magistrat le cordon de grand-officier de la légion-d'honneur. —Revue des troupes.—Grand dîner chez le Préfet.— Mon étoile pâlit. — Mon arrestation avec mon état-major.— Le Préfet me fait demander pour satisfaire la curiosité de ses amis. — Je m'esquive sous l'habit de cuisinier. — Recherches.

Je m'étais tellement identifié avec le rôle d'inspecteur, que je n'avais pas besoin de me contraindre pour trahir mon secret.

Je fis mon entrée dans la ville de Mont-

pellier avec tout le sang-froid, toute la gravité d'un officier supérieur.

Ce n'était pas sans éprouver un sentiment de pitié que je voyais se grouper servilement autour de moi une multitude d'ambitieux, dont l'épine dorsale, que l'habitude avait rendue docile, se prêtait facilement à toute espèce d'exigeance de leur part, car toutes les autorités s'étaient empressées de venir me visiter.

Chacun avait une demande à m'adresser, tous avaient des droits à une récompense, voire même les employés de la préfecture ; quant au préfet, je sentis sa patte de velours, je fus si sensible à son doux contact, que je lui promis, sans autres informations, *le modeste cordon de grand-officier de la Légion-d'Honneur.* Le système que j'avais embrassé me permettait d'étendre les bornes de mes promesses, aussi en usais-je largement

Le préfet était aux anges tandis que

je me donnais au diable : que l'on me permette ce jeu de mots que m'inspira ma position à cette époque.

Tandis que je me voyais encensé de la sorte par tous ces personnages de haut rang, des envies de rire inextinguibles m'assaillaient à chaque instant. C'est donc en flattant l'ambition des hommes qu'on les fait mouvoir comme des joujoux d'enfans! me disais-je. Oh! s'il était possible d'ouvrir les yeux à tous ces aveugles sans être exposé à payer cher ce bienfait, qu'il y aurait plaisir à les voir rougir de leur déception! Hélas! le ciel me réservait cette jouissance, mais c'était pour m'arracher des larmes de désespoir!

Dans toutes les administrations, la présence d'un inspecteur donne une impulsion extraordinaire à tout ce qui est soumis à sa surveillance.

Un inspecteur des écoles est arrivé.

La classe est en émoi. Les élèves se conseillent, se prémunissent contre la timidité, plus souvent contre la faiblesse de leurs capacités ; c'est que l'amour-propre est là, ou bien la férule.

Dans les droits-réunis, le surnuméraire dérobe à son sommeil cinq heures de la nuit afin de mettre ses écritures au courant. On craint une mauvaise note au registre d'ordres.

Chez le soldat, tout est en mouvement, depuis le tambour du centre jusqu'à la grosse caisse. La veille d'une revue, la caserne est sens dessus-dessous : couché sur le lit exigu, le troupier *astique* la giberne ou passe sur ses boutons de l'habit d'uniforme, sa brosse légérement empreinte de vitriol, tandis que son compagnon de chambre polit le canon de son fusil, vouant à tous les diables le malencontreux général qui doit lui faire manquer une partie à la guinguette, où

il a donné rendez-vous à la fille de la blanchisseuse de la compagnie.

Que dirais-tu, pauvre soldat, si tu connaissais à fond l'homme qui traverse tes projets ?

Dix heures viennent de sonner, la garnison foule l'herbe de l'esplanade du quartier.

Tout Montpellier s'est donné rendez-vous sur le Champ-de-Mars. Les fourriers d'ordre voltigent comme des papillons, de l'extrême-front au centre, puis reviennent sur leurs pas, se croisent et se recroisent à la manière des hirondelles, formant dans leurs courses mille dédales dont l'œil ne saurait saisir le fil. Les soldats, l'œil fixe et immobile, attendent au port d'armes l'arrivée du général.

Le tambour-major agite habilement sa canne richement ornée. Un roulement grave et prolongé se mêle aux bruits confus de la multitude des spectateurs :

Collet s'avance... Collet, chargé d'or comme un prince de l'Orient ! La musique l'accueille par une symphonie douce et enchanteresse. Collet passe sous les moustaches de ces braves qui, sans être décorés comme l'inspecteur, sont animés d'âmes plus élevées et plus dignes des récompenses de la patrie. Braves défenseurs de la France, recevez mes excuses, vous portiez les armes à un lâche ; je le sentais et je rougissais dans mon cœur.

Après la revue, le préfet me pria d'honorer sa table de ma présence. J'étais un inspecteur d'humeur douce et facile. Point de morgue surtout : oh ! pas le moins du monde !

Que l'on se figure une salle immense, meublée avec un luxe presqu'oriental, ornée de draperies en guirlandes, où la beauté du tissu jalouse l'adresse de la main qui l'a disposée en réseaux si étroits

que les rayons du soleil ou le zéphir le plus léger ne sauraient les pénétrer. Figurez-vous, en outre, une table d'un bois précieux, vrai fer-à-cheval, recouverte de linges blancs comme la neige, fins comme la soie, et dont l'éclat est relevé par celui des couverts du métal le plus précieux, et vous aurez le dessin de notre point de réunion.

Le préfet veut régaler l'inspecteur aux revues. L'amour-propre et l'ambition ont dépisté les artistes les mieux famés dans l'art culinaire; les basses-cours, la rivière ont fourni leur contingent à l'appel du premier magistrat; il y a plus de mouvement à la cuisine que dans une manufacture à papier, et tout cela fera brèche au budjet des dépenses de la maison. Mais, bagatelles! le grand-cordon rouge et tous les charmes qu'il inspire est bien fait sans doute pour servir de contre-poids dans la balance.

aussi le dîner sera splendide et recherché : l'ortolan de la plaine et la grive des montagnes baigneront dans leur jus ; le nectar ruissellera dans des vases du plus pur cristal ; enfin, tout dira qu'à la table sont assis, comme rois du festin, un proconsul affamé d'honneurs et un inspecteur-général que la soif de l'or étrangle. Lequel des deux rira le dernier ?

Sous le vestibule, les musiciens de la garnison faisaient des frais immenses en dièzes et en bémols tandis que des toasts m'étaient portés par tous les convives.

Cependant les événemens marchaient à pas redoublés. Nous touchions au fatal dénoûment de cette pièce brillante dans laquelle j'avais joué mon rôle à la plus grande satisfaction des spectateurs.

Au milieu du dessert, l'hôtel de la préfecture est investi par plusieurs brigades de gendarmerie.

Le chef-d'escadron Grasse entre dans

la salle, et, sans respect pour les droits de l'hospitalité, me somme au nom de la loi de le suivre.

On devine aisément que le bruit des revues que j'avais passées à Valence, à Avignon, à Marseille et à Nîmes, avaient réveillé des soupçons, et qu'en outre, le ministre, ayant eu connaissance des versemens que je m'étais fait faire sans aucune mission à cet effet, avait ordonné mon arrestation.

La foudre tombant en éclats au milieu des convives n'aurait pas produit sur eux plus d'effet que l'ordre de l'officier de gendarmerie.

Tous se regardaient avec un étonnement mêlé de stupidité; le visage du préfet surtout me parut allongé d'une aune : il en était pour ses frais de représentations, réduit à s'appliquer quant à ses espérances, ce refrain si connu : *Va-t-en voir s'ils viennent, Jean.*

Je jouais moi-même un rôle fort piteux : déjà je voyais à l'horizon le bourreau, un fer brûlant au poing, et dans le coin de cette triste et déchirante perspective, les galères ! Les galères !!! oh! mon Dieu, quand j'y pense !...

Mais, ô douleur ! que vous fûtes vive dans mon cœur, quand je vis ces braves officiers que mes promesses fallacieuses avaient attachés à ma suite, quand je les vis, dis-je, entre les mains des gendarmes, conduits en prison, eux qui n'avaient qu'une seule chose à se reprocher : leur bonne foi. J'aurais voulu pouvoir rompre leurs chaînes, au prix même de mon sang; mais la justice devait avoir son cours. L'innocence peut gémir quelque temps dans l'oppression et dans la misère : tôt ou tard elle paraît plus pure et plus recommandable.

Les portes d'une noire prison s'ouvrent à moi, et se referment lourdement sur

leurs gonds : séjour d'horreur et de ténèbres ! à peine un faible rayon du jour éclaire la botte de paille où doivent reposer mes membres que des chaînes réclament.

C'est là que, seul avec ma conscience bourrelée de remords, je devais attendre ma condamnation : chaque jour je subissais un interrogatoire ainsi que les autres prisonniers, mes aides-de-camp ; mais eux ne se coupaient jamais : la vérité était dans leur bouche comme dans leur cœur.

Vingt jours s'étaient écoulés depuis mon arrestation, lorsqu'un matin le préfet me fit mander, par deux gendarmes, pour satisfaire la curiosité de quelques personnes qu'il avait à sa table. Rendu à la préfecture, je fus déposé dans un office en attendant le moment d'être présenté aux curieux.

J'ignore si le préfet est encore du monde ; dans tous les cas, je ne veux

pas laisser échapper l'occasion de lui faire observer en passant qu'il ne fut jamais dans le devoir d'un magistrat d'abuser en quelque sorte des droits que lui donne sa position pour donner en spectacle à ses amis un malheureux prisonnier, quel qu'il soit, car il est assez pénible de se voir sous le coup de la loi, sans avoir l'humiliante corvée de subir les regards dédaigneux d'hommes qui pourraient se passer d'une telle récréation, si leur imagination était susceptible de s'occuper plus sérieusement.

J'aurais pu, M. le préfet, me roidir contre votre ordre, et ce fut ma première réflexion; mais, mieux inspiré, j'imaginai de vous jouer un tour de ma façon ; vous savez comment je m'y pris et ce qui en résulta pour vous ; n'en perdez pas le souvenir : il est juste d'en instruire ceux qui sont moins avancés que vous sur ce point.

Les gendarmes ont ordre de garder la

porte, la seule issue qui existât dans l'office où l'on me croyait, au reste, en sûreté.

Me voici seul, loin des Argus, laissant mon habit pour me vêtir d'un gilet rond et d'un tablier; je couvre mon chef d'un bonnet de coton blanc, équipage de cuistre que j'avais rencontré dans cette chambre; puis je prends deux plats de crême, et à l'aide d'un rude coup de pied contre la porte, elle s'ouvre, et je passe devant les deux sentinelles sans être reconnu Inutile de dire que je m'étais bien gardé de chercher leurs regards.

Le bruit de mon évasion circule dans tous les quartiers de la ville; on en parle dans tous les établissemens publics. Agens de police, gendarmes, espions, tous sont en campagne: ma tête est mise à prix; 10,000 francs sont promis à celui qui me rendra au préfet. Le pauvre homme! il ignorait que j'avais plus d'une quille dans

mon sac, et qu'un préfet, réputé, pour l'ordinaire, l'œil du gouvernement, est quelquefois aveugle en certaine matière : celui de Montpellier est un exemple à citer.

CHAPITRE XVI.

Ma retraite chez un maçon. — Le préfet garde les arrêts. — Correspondance. — Le nommé Chauvet est ma dupe. — Je trompe un commis négociant. — J'arrive à Lorient. — Mauvaise rencontre. — Mandat d'arrêt. — Condamnation à cinq ans de travaux forcés.

Le lecteur me croit peut-être sur le point de franchir les dernières limites de la France ; car, après l'échauffourée de Montpellier, il ne m'est pas permis de

14

respirer librement à la barbe des Athéniens : erreur ; loin de vouloir m'éloigner de la ville, j'y restai, logé précisément chez un entrepreneur en maçonnerie, vis-à-vis l'hôtel de la préfecture. C'était donner le change aux limiers de la police qui battaient campagne depuis deux jours, désespérés de ne pouvoir rencontrer le gibier.

Sur ces entrefaites, le ministre ayant été informé de mon évasion et des facilités qui y avaient donné lieu, intima l'ordre au préfet de garder les arrêts forcés pendant un mois, pour le payer de la peine de m'avoir fait extraire de prison dans le but unique de repaître de ma présence les yeux de quelques amis.

Tous les jours, je jouissais du précieux avantage de voir le magistrat consigné se faisant la toilette et sa barbe, car il est bon de savoir que ma croisée correspondait directement à la sienne.

La position de l'un et de l'autre eût pu être le sujet du plus piquant vaudeville, si, à l'époque dont je parle, les écrivains à la journée eussent pullulé comme des essaims de fourmis, ainsi que nous le voyons de nos jours.

Sans être obligé par l'autorité supérieure à garder les arrêts, je devais néanmoins garder la clôture : il eût été imprudent de sortir alors que l'orage était dans toute sa force.

Les choses en étaient là. Je pensais à me conserver une ressource au 47me, car il faut avoir plus de prévoyance que le proconsul de Montpellier, soit dit sans intention de lui pousser une pointe.

Après donc que les journaux eurent bien retenti de mon nom et de mes exploits, je mandai aux officiers du régiment, qu'étant indisposé, je croyais devoir séjourner à Montpellier jusqu'à mon parfait rétablissement.

Je n'oubliai pas surtout de leur parler longuement de l'arrestation du faux inspecteur-général, et de son évasion de la préfecture.

Ces messieurs me répondirent peu de jours après, et je jugeai d'après leur lettre que je pouvais me permettre de les rejoindre à Lorient, bien que je fusse le criminel recherché si soigneusement.

Je respirais l'air de la liberté, moi, tandis que les infortunés qui m'avaient suivi gémissaient au fond des cachots, malgré leur innocence. Chose déplorable! ils demeurèrent dans cette position pendant trois mois, tant la justice se donne du temps afin de ne pas se tromper quand elle doit frapper la tête d'un homme.

L'honnête maçon qui m'avait loué un appartement dans sa maison figurait sur les registres de l'état-civil de la ville de Montpellier, sous le nom de Chauvet, brave homme qui ne pouvait soupçonner

celui qui respirait sous son toit ; il m'instruisait des rumeurs de la ville, et pour récompenser ses soins, j'en fis ma dupe comme des autres. Toute mine était bonne à exploiter.

Je traversai rapidement les Cévennes et vins faire un séjour à Tulle. J'aurais pu me procurer de l'argent dans cette ville, en employant le même moyen qu'autrefois, c'est-à-dire, en vendant quelques pièces précieuses, mais le génie du mal qui me poussait sans cesse en disposa bien autrement.

Logé sous le même toit qu'un commis-négociant de la maison Durand de Grenoble, je trouvai le moyen de le mettre au nombre de mes victimes ; je lui négociai une lettre de change de 12,000 francs, reçus 5,000 francs en escompte, et partis pour Lorient, où mes camarades m'accueillirent fraternellement.

Aucun d'entre eux ne me soupçonnait d'être l'homme qui avait passé tant de revues et que la justice s'efforçait de poursuivre ; je jouis donc de la plus entière sécurité pendant quelques mois.

Mes intentions étaient de donner ma démission et de me retirer dans un village de mon pays pour y vivre en honnête homme.

Mais le cœur pervers peut-il se promettre des jours heureux, et cette tranquillité d'âme qu'il n'appartient qu'à la seule vertu de goûter ? Etait-il permis au ciel de laisser tant de crimes impunis ? La main de la justice, poussée par la vengeance publique, n'était-elle pas là, prête à me plonger dans le séjour de l'opprobre et de l'infamie ?

C'est précisément dans un moment d'une espèce de quiétude, alors que je me forgeais des félicités, que, reconnu par le commis que j'avais trompé à Tulle, et

dénoncé au procureur du roi, je fus saisi et traîné dans les prisons de la ville.

Il fallait avoir le cœur gâté pour renoncer à la vertu, car, malgré les peines morales que j'éprouvais, je me sentais toujours un penchant invincible au mal. Pourquoi la mort m'épargnait-elle? oh! j'étais destiné à me voir dans un état d'abaissement plus grand encore. L'heure d'expier mes turpitudes n'avait pas encore sonné.

Un mois après mon arrestation, je fus conduit de brigade en brigade à Grenoble, où je fus condamné à cinq ans de travaux forcés comme faussaire en écritures de commerce.

Les démarches de mes infortunés parens et leurs sollicitations auprès des juges avaient atténué l'action de la justice, car cinq années de fer étaient une peine bien peu proportionnée à l'énormité de mes crimes.

Je fus mis au carcan pendant une heure. O honte ! s'il en restait dans l'âme d'un criminel ; lié au vil poteau, forcé de subir les regards indignés de ses concitoyens : n'y a-t-il pas là une vrai agonie ? ne devais-je pas tomber sur le pavé, anéanti par le désespoir ? Ah ! si du moins mon cœur s'était ouvert au repentir, s'il se fût promis de suivre la bonne voie, une résignation parfaite à mon sort eût été un commencement d'expiation, et j'aurais eu des droits à la pitié de mes semblables ; mais, je le répète, le diable me possédait sans réserve.

CHAPITRE XVII.

Je remplis les fonctions de geolier — On augmente le poids de mes chaînes. — Pied de nez d'un juge d'instruction — Départ de la chaîne.

Par égard aux instantes prières de ma famille, qui désirait me garder auprès d'elle, il fut convenu que je subirais ma peine dans les prisons de Grenoble ; à cet

effet aussi, j'obtins un certificat de maladie, que l'obligeant médecin se fit payer bien cher, car la conscience ne se vend pas pour des bagatelles.

J'étais chargé d'écrouer et de décrouer les prisonniers. Quatre années s'écoulèrent pendant lesquelles j'étais aussi heureux que le concierge lui-même : je jouissais d'une entière liberté; j'avais une chambre particulière, en sorte que je ne fréquentais jamais les détenus. Moyennant six francs par jour, je mangeais à la table du geolier.

Sur le point de terminer mon ban, on amena dans la prison un individu qui reçut la visite d'un officier qui avait été du nombre de ceux qui formaient mon cortége dans mes revues.

Ce dernier me reconnut, et, docile à sa haine, il n'eut rien de plus pressé à faire que d'aller me dénoncer aux magistrats. On me serra de plus près, de

gros fers captivèrent mes pieds, on doubla le poids des chaînes, et, remis entre les mains de la force brutale, je fus conduit à Montpellier.

Je devais tôt où tard expier mon inconduite sur le théâtre où j'avais joué le rôle le plus étrange et le plus singulier.

Le maudit concierge de la prison fit observer à l'autorité que la maison d'arrêt n'offrait pas assez de sûreté pour renfermer un détenu de mon calibre; dès-lors, on doubla les sentinelles, et je perdis tout espoir de m'esquiver.

Le lendemain, deux gendarmes vinrent me prendre pour me conduire à l'interrogatoire. Rendu dans la chambre du juge d'instruction, on me fit asseoir auprès d'un bon feu; les gendarmes se placèrent l'un à ma droite et l'autre à ma gauche. Arriva le juge d'instruction assisté d'un greffier.

Le juge d'instruction commença l'in-

terrogatoire selon les formes voulues par la loi. Il tenait une énorme liasse de papiers qui contenait les pièces de conviction nécessaires à éclairer le jury dans le cours des nouveaux débats dont j'allais être le sujet.

Mon horizon se rembrunissait horriblement. Il était facile de prévoir une condamnation bien autrement plus grave que celle qui avait été prononcée contre moi quatre ans auparavant. J'invoquai mon génie tutélaire, qui m'inspira l'idée d'anéantir dans les flammes le fatal dossier que j'avais tant à redouter.

M'adressant en conséquence au magistrat chargé de m'interroger, je lui confessai d'un air contrit et candide que j'étais l'auteur de quelques-unes des pièces qu'il tenait, mais non de toutes ; que j'avais des complices dont je ferais connaître les noms à la justice, le priant enfin de me confier un instant mon

dossier afin d'en extraire les pièces qui étaient de mon fait et de coter les autres à la marque de leurs véritables auteurs ; au surplus, j'avais l'air d'insinuer au juge d'instruction que je comptais sur plus d'indulgence de la part de la cour en faveur de mes aveux.

— Je serai moi-même votre défenseur, répondit le suppôt de Thémis, vous pouvez y compter. Voyons, désignez-moi, je vous prie, les pièces que vous ne reconnaissez pas.

Je tendis la main pour saisir la liasse, puis après avoir paru chercher, rappelant mon audace, je donnai aux deux gendarmes qui m'entouraient, sans s'attendre à rien, une si rude poussée, qu'ils tombèrent sur leurs siéges renversés à mes pieds ; quant aux papiers, la flamme les avait dévorés. J'avais eu soin néanmoins de m'armer d'une paire de pinces autant pour défendre l'approche du foyer aux

gendarmes que pour me défendre en cas d'attaque de leur part, et je fis bien, car ces deux militaires s'étant aussitôt relevés, dégainèrent leurs sabres, mais ce fut la moutarde après dîné. Tout était consumé.

Cependant, greffier et juge étaient cloués d'étonnement sur leurs siéges. Ce coup de théâtre les avait attérés. Jamais mystification ne fut plus complète ; mais, après tout, sur qui devait éclater l'orage ?

On me saisit brusquement, et comme une bête fauve on m'enchaîne à la muraille de mon cachot ; trois mois s'écoulèrent dans cet horrible état, après lesquels je fus appelé pour suivre la chaîne qui allait partir pour Toulon.

Quel horrible spectacle que la vue de ces criminels qui semblent s'être donné rendez-vous au préau de la même prison pour contracter ce mariage monstrueux qu'effectue le bourreau, et dont les

chaînes sont l'anneau sinistre et symbolique. Ne dirait-on pas l'accouplement de tous les vices marchant devant le fouet vengeur des furies? D'où viennent-ils ces misérables? de la société qui les vomit. Où vont-ils cacher leurs fronts flétris? dans les ténèbres d'un bagne. O lecteur, s'il vous reste un peu d'humanité, n'assistez jamais au départ de la chaîne des galériens!...

CHAPITRE XVIII.

Ma sortie du bagne. — Mon protégé. — Maison garnie. — Persécution. — Mauvais conseils. — Suites funestes. — Les frères de la doctrine chrétienne à Toulouse.

Comme il ne me restait que très-peu de temps à faire et que j'avais de l'argent, mon séjour au bagne ne fut pas de longue durée.

Enfin, le jour de la liberté arriva ; je fixai ma résidence à Passin, canton de Champagne, arrondissement de Bellay, département de l'Ain, lieu de ma naissance.

En passant à Valence, je voulus emmener avec moi mon protégé ; mais M. le maire s'y refusa. Après avoir lu mon ordre de route, il me dit qu'il ne consentirait au départ du jeune homme que sur l'invitation de l'autorité locale de Passin.

Je fus contraint de me conformer à ces dispositions.

Le maire de Passin retira ma feuille de route et me remit en échange mon congé.

Il m'importait beaucoup de me loger le plus convenablement possible. Maison, meubles, domestiques, tout cela fut l'affaire de quelques jours ; j'avais soin de payer comptant.

Toutes choses ainsi disposées, je fis

venir ma sœur pour tenir ma maison ; un garçon ne peut pas entrer dans les petits détails du ménage.

Je semblais annonçer le désir sincère de vivre en honnête homme ; mais il était écrit au ciel que je devais fournir jusqu'à la fin une carrière de tribulations et de crimes.

Le bruit de mes brillans exploits vint aux oreilles des autorités de Passin, et les remplit de terreur. Aussitôt elles se déchaînèrent contre moi avec une espèce de fureur qui semblait tenir de la rage, au point que j'étais environné de persécuteurs.

Le sous-préfet écrivit au maire d'exiger que je me présentasse plusieurs fois dans le même jour à la mairie, ce qui me devint insupportable, vu ma qualité de propriétaire ; mesure d'autant plus rigoureuse, que, domicilié dans un petit village, toutes mes actions étaient connues des habitans.

Cependant je me soumettais à cette inique exigeance avec une entière docilité, pensant qu'il n'y avait pas d'autre moyen de fléchir mes persécuteurs.

Mon seul et unique plaisir était de faire autant de bien que mes facultés pouvaient me le permettre.

Je suppliai le maire de Passin d'écrire à celui de Valence pour qu'il permît à mon protégé de venir me trouver, ce qui se fit au gré de mes désirs.

Ma conduite aurait dû fixer en ma faveur l'attention de l'autorité ; mais point du tout. On inventait chaque jour de nouveaux moyens de persécution, afin de me rendre de plus en plus malheureux.

Le curé de la paroisse voulut aussi se mêler de me tourmenter. Quoique ministre d'un Dieu de paix, il poussa la méchanceté jusqu'à prêcher au préjudice de mes intérêts sans cependant décliner mes

noms, mais s'exprimant de manière à ne pas occasionner de méprise sur mon compte. Je me plaignis de tant de persécutions commises au mépris de toutes les lois ; mes plaintes furent inutiles. Enfin, je supportai ces vexations avec une patience inconcevable. Je me consultai à plusieurs hommes de loi qui me donnèrent raison, mais j'eus le malheur de m'adresser un jour à un certain Charpentier, ancien avocat, qui me conseilla de rompre mon ban de surveillance. Je ne sais trop comment il intrigua. Il sut me procurer un passe-port pour le département de l'Arriège, où il m'offrait, disait-il, un commode asile.

Je me laissai prendre à ce piége. J'avais remis à cet homme la somme de 10,000 francs : je m'occupai de mon voyage : mon protégé partit le premier pour Valence et je le suivis de près, n'ayant rien vendu de ce qui est encore aujourd'hui ma propriété.

Je gagnai, à marche forcée, le lieu que m'avait indiqué ce scélérat et n'y trouvai rien de ce qui m'avait été promis. J'éprouvai un mortel chagrin. Ah! combien je pleurai la sottise que j'avais faite de rompre mon ban de surveillance ; j'étais désolé, désespéré.

Je revins à Toulouse, où je séjournai quelques jours.

Un matin, j'entrais dans un café pour prendre une tasse. Je m'avisai de prendre un journal : le premier article qui sauta à ma vue me concernait ; il m'apprenait les poursuites qu'on dirigeait contre moi. Je ne savais à quels saints me vouer, car j'étais rempli de bonnes intentions.

J'allai me réfugier chez les bons et honnêtes frères de la doctrine chrétienne, avec l'intention de finir ma carrière dans leur communauté : je m'y fis recevoir. Je mis une bonne somme en or à la disposition du directeur, ainsi que quelques autres

bijoux, tels que bagues, montres en diamans, montre d'or à répétition, chaînes, clés, cachets, suspensoirs et autres joyaux de même métal.

En très-peu de temps, je me vis considéré de tous ces bons frères qui avaient cette simplicité et cette candeur qui inspirent de la vénération aux hommes même les plus impies et les plus libertins; ils me traitèrent tout autrement qu'eux-mêmes. Je mangeais à la table du directeur: les mets les mieux préparés étaient pour moi; je remarquai cette exception et m'en plaignis au directeur qui me répondit:

— Un religieux doit se laisser conduire par ses supérieurs; si l'on en use de la la sorte à votre égard, c'est que l'on pense que cette précaution est nécessaire pour ne pas exposer votre santé à quelques dérangemens en vous privant tout-à-coup de votre nourriture ordinaire; d'ailleurs, l'intention de la communauté est de vous

appeler peu à peu aux usages voulus par la règle de l'ordre. Je m'inclinai profondément, ajoutant que tous mes sacrifices étaient faits; que leur volonté serait désormais ma règle, mais que je les suppliais de supprimer la différence de mets le plus tôt possible; qu'avec l'aide de Dieu et le secours des prières de la communauté j'espérais pouvoir observer le réglement dans tous ses points.

Le directeur m'embrassa, les larmes aux yeux; j'avais moi-même le cœur gros comme une montagne : il me fut même impossible de retenir mes larmes. Il fit un petit discours aux frères qui se levèrent et chantèrent un *Laudate*. Ah! ils avaient bien plus de raison pour chanter un *Miserere!*...

Tout m'engageait à rester avec ces pieux solitaires : j'y étais très-disposé; mais le diable devait me tendre de nouveaux piéges et m'obliger de sortir de cette retraite.

Six mois s'écoulèrent sans que rien ne troublât ma tranquillité.

Au bout de ce temps, je fis rencontre d'un sieur Baudin qui avait été mon camarade de prison à Montpellier.

Autre obstacle à mon repos.

J'entrepris d'acheter son secret me concernant, en cherchant à satisfaire sa première cupidité ; mais il devint insatiable : en sorte que je ne voyais plus de salut que dans la fuite.

Quel embarras ! comment retirer les fonds et les bijoux que j'avais déposés ? il fallait cependant en trouver le moyen.

J'étais extrêmement peiné de me voir contraint, par la plus impérative des nécessités, de recommencer de nouvelles intrigues : j'avais ces deux chances à courir, ou fuir, ou rester pour me voir arrêter. On pense bien que la fuite fut le parti que je pris, dans l'espoir de trouver un sol plus heureux pour moi.

Je commençai par me faire recevoir une lettre qui me donnait avis d'un envoi de cent mille francs, provenant de la vente de l'une de mes propriétés.

Les directeurs me demandèrent ce que j'entendais faire de cette somme.

— Ce que j'en veux faire ? leur répondis-je : mes intentions sont d'acheter une propriété dans l'intérêt de l'ordre qui a bien voulu me recevoir au nombre de ses religieux. Je me propose d'établir un noviciat hors de la ville.

Les bons frères me saluèrent très-respectueusement, disant :

— C'est Dieu qui vous a envoyé au milieu de nous ; béni soit le jour où vous êtes entré dans notre maison.

De ce moment, ils redoublèrent de soins et d'égards.

Quelques jours s'écoulèrent, pendant lesquels je dressai mes plans pour assurer le succès de mes nouvelles entreprises.

J'allai faire visite à M. Payant, notaire; je lui fis part des prétendues intentions où j'étais d'acheter une propriété pour en faire un noviciat; je lui demandai s'il en connaissait dans les environs de Toulouse qui fussent en vente. Il m'en indiqua une située dans la commune de Cugnaux, appartenant à M. Laurent Lajus. On envoya chercher ce propriétaire, et nous convînmes du jour et de l'heure où nous devions aller visiter son domaine.

A ma rentrée au couvent, je fis part du résultat de mes démarches aux directeurs, qui promirent de m'accompagner dans ma visite. Enfin, au jour fixé, nous partîmes pour Cugnaux où le maire et le curé nous firent visite.

La propriété convenait parfaitement au genre d'établissement que je voulais former; seulement la maison, telle qu'elle se trouvait, exigeait quelques légers changemens.

Le curé et le maire vinrent dîner avec nous dans la maison Lajus : ils me complimentèrent sur l'heureux emploi que je prétendais faire de ma fortune. Après le dîner, nous reprîmes la route de Toulouse, où nous passâmes l'acte de vente sans que je déboursasse une obole à M. Lajus, qui n'en était pas moins au comble de la joie.

Il avait trouvé un acquéreur accommodant. Aussi les clés me furent-elles données aussitôt l'acte passé.

Au moyen de ces subterfuges, il me fut facile de retirer les fonds et les bijoux que j'avais déposés, feignant du reste d'avoir des besoins pour faire honneur à mes engagemens.

J'en parlai aux directeurs, qui me dirent que je pouvais, non seulement disposer de ce que j'avais apporté à la communauté, mais que tout ce qu'elle possédait était à mon service, et, pour en finir, ils

me confièrent les clés du coffre-fort, qu'ils firent porter dans ma chambre.

Ainsi donc, j'avais sous la main, non seulement ce qui m'appartenait, mais encore ce qui était à ces bons et généreux frères.

Il ne s'agissait plus que d'assurer ma fuite. J'écrivis à M. Lajus pour le prier de me venir voir. Lorsqu'il fut arrivé, je lui déclarai que je ne pourrais le payer qu'à la fin du mois que nous allions prendre.

Au même instant, l'économe me demanda des fonds pour les dépenses ordinaires de la maison. Je tirai du coffre 1200 francs que je lui remis.

Lajus sourit en disant :

— Vous êtes donc le trésorier de la communauté ?

— Mais oui, je suis chargé de cet embarras-là ; je voudrais bien avoir reçu mes fonds, je vous assure, car je me trouve un peu gêné.

— Alors, mon très-cher frère, répondit M. Lajus, j'ai quelques mille francs à votre service.

Je remerciai ce brave homme en acceptant de lui 30,000 francs à titre de prêt.

J'empruntai à d'autres personnes :

15,000 francs à M. le comte Lespinasse, 20,000 à la comtesse de Gruesse, 5,000 à M. Bernard, médecin de la maison, 3,000 à M. Cambon, grand-vicaire, 1,000 à M. Laroque son confrère, et plusieurs autres petites sommes de deux, trois, quatre et cinq cents francs ; toujours fidèle à suivre le système que j'avais employé chez le cardinal Fesch, je recommandai à mes dupes la discrétion la plus absolue.

Ces honnêtes gens me prêtaient leur argent dans l'unique intention de m'obliger et de rendre service à la communauté dont je me disais le protecteur.

Après une telle conduite, il m'était impossible de demeurer plus long-temps dans la maison. On va voir de quelle manière je me suis tiré du mauvais pas où je me trouvais.

Il y avait déjà quelques jours que mes générosités me donnaient un degré de supériorité sur les autres religieux. Un jour, s'étant assez mal comportés durant une lecture, je leur fis de légers reproches, et, prenant un ton de maître, je leur imposai, pour pénitence, d'aller travailler à la maison de campagne, soit à labourer le jardin, soit à démolir plusieurs pans de murailles dont les décombres devaient servir aux diverses réparations qu'exigeait l'état actuel de la maison.

— Comment nourrira-t-on les religieux dans cette journée de pénitence? demandèrent les directeurs.

— Ecoutez, répondis-je, mon intention étant de dépeupler le colombier et la

basse-cour, je les condamne à se nourrir de volailles.

Ces bons solitaires acceptèrent la pénitence avec d'autant plus de docilité qu'ils n'étaient pas dans l'habitude de vivre de poulets; pour le vin, la cave en était fournie d'excellent.

Le jeudi, cette petite troupe, le cœur contrit, le visage riant, se mit en route. Je l'accompagnai jusqu'au faubourg Saint-Cyprien; j'allais prendre congé d'eux lorsque le supérieur m'appela et me dit :

— J'ai cassé le verre de ma montre, et perdu la clé; voulez-vous bien avoir la bonté de faire réparer tout cela ?

Je pris la montre et retournai au couvent. Dans l'absence des frères, je fis charger deux voitures, et partis, emportant tous les fonds qui se trouvaient dans le coffre-fort.

CHAPITRE XIX.

Les journaux annoncent ma fuite de Toulouse. — Ce que firent les frères à Cugnaux. —Visite d'un maire. —Je me fixe à la Rochebeaucourt chez le commissaire de police.

Un homme dont les sentimens sont droits et la conscience tranquille ne cherche jamais à éviter la rencontre de ses semblables; moi qui n'étais pas précisé-

ment dans ce cas-là, je suivais dans ma fuite des sentiers tortueux, loin des grandes routes, et l'on devine aisément pourquoi.

A Montauban, je renvoyai le voiturier Gervasi qui m'avait conduit, après l'avoir généreusement récompensé.

Je pris des chevaux de louage pour aller à Cahors et de Cahors à Gourdon. Là, j'achetai deux chevaux ordinaires pour trente louis. J'organisai mes affaires de manière à pouvoir voyager seul ; je suivis les routes de Sarlat, Montignac, Périgueux, Brantôme et j'arrivai au Pleissac suivi de tout mon bagage.

J'étais descendu au Chasseur de la Garde avec l'intention de me fixer en cet endroit, attendu que je me trouvais très-fatigué.

Cette retraite me convenait sous tous les rapports. Elle était écartée de toutes les routes, et l'auberge où je logeais était seule dans l'endroit.

Je comptais y demeurer quelque temps; mais comme j'étais sans occupation, je priai le maître d'hôtel de me procurer les journaux de Nontron ou de Brantôme, que je reçus effectivement à quelques jours de date de différence. Dans ceux des 4, 5, 6 et 7 mai, on parlait de ma fuite de Toulouse, avec la plus scrupuleuse exactitude; de la conduite que tinrent les frères à leur retour de Cugnaux; des travaux qu'ils y avaient exécutés, et de l'embarras du sieur Lajus; du chagrin des religieux et de la douleur de tous ceux qui avaient eu le malheur de me prêter de l'argent, et enfin des poursuites que l'on dirigeait contre moi.

Maintenant voici le récit de ce qui advint aux frères de la doctrine chrétienne.

A leur arrivée à Cugnaux, ils se mirent en devoir de ravager basse-cours et colombier; le sang ruisselait comme sur un

champ de bataille ; la terre était jonchée de cadavres ailés; poules, poulets, canards et dindons expirèrent l'un sur l'autre à cette heure maudite ; il n'en resta pas un pour annoncer aux autres la nouvelle de cet horrible désastre.

Semblable à une ville prise d'assaut, la maison de campagne fut livrée au plus affreux pillage ; l'ennemi ravagea les caves, le jardin, n'épargnant même pas l'édifice lui-même, dont il ne resta pas pierre sur pierre.

Après ces incroyables prouesses, les religieux revinrent au couvent. La scène avait changé de physionomie : l'homme aux rentes, l'élu de la communauté avait disparu avec le trésor. Quelle déception ! Le chagrin et la confusion étaient dans la maison. Les classes demeurèrent fermées durant quelques jours. M. Lajus se livrait au plus amer désespoir : il perdait non seulement 30,000 francs, mais il avait

encore à déplorer les dégâts qu'on avait faits dans sa propriété.

Ces détails, annoncés clairement dans les journaux, n'étaient pas sans me donner de la peine. Cependant je crus devoir garder le même séjour, pour laisser au temps le soin de dissiper l'orage qui grondait sur ma tête.

Les événemens se pressaient : comment pouvoir faire face à tous les obstacles qu'occasionnait ma fâcheuse position ?

Les bienfaits que je répandais dans la commune semblaient même se tourner contre moi.

Mes nombreuses aumônes donnèrent lieu à mille conjectures. C'est quelque grand seigneur, disaient les uns ; c'est peut-être un des officiers de la suite de Bonaparte, disaient les autres. Ces bruits dénués de fondement engagèrent le maire à me venir voir. Il fut accueilli avec respect ; sur ce qu'il me dit touchant les

bruits dont j'étais l'objet, je lui montrai mon passe-port; ensuite il m'engagea à me répandre dans la société.

Je crus devoir suivre ce conseil afin d'éviter des explications, et, à cet effet, j'allai me fixer à la Rochebeaucourt (Dordogne), chez M. le commissaire de police Lafond.

Justement au moment où je me présentai chez lui, il venait de recevoir mon signalement qu'il me montra, et me raconta la plupart de mes aventures, que je connaissais mieux que lui. Je fis l'étonné et me contentai de dire que ce coquin-là méritait d'être pendu. Ah! si M. le commissaire avait su qui j'étais!...

Après avoir resté quelques jours chez lui, je fus loger à l'hôtel du Grand-Cerf.

CHAPITRE XX.

Achat de chevaux et d'une propriété. — Je fais réparer l'église. — M. le curé. — Eugène Lagélis. — Le chef de bataillon Fournier. — Je marie cet officier. — Emprunts. — Fuite.

Je continuais à me produire sous le nom de comte de Gôlo, conquérant chaque jour la considération des gens de bien en faisant d'abondantes aumônes.

On me recherchait de toutes parts.

Afin d'enraciner ma réputation dans l'esprit des habitans, je les assurais du désir que j'avais de demeurer parmi eux pour toujours, me disant riche propriétaire, ajoutant que des brouilleries avec mes parens me tenaient éloignés de mon pays, ayant soin de faire emplette de magnifiques chevaux, afin de donner plus de poids à mon histoire. J'achetai même la terre de Mme Jannet-Lafond, veuve du conseiller de même nom, de la cour royale de Bordeaux.

Je m'occupai aussi de faire réparer l'église, d'habiller plusieurs enfans de chœur dans le but de témoigner de ma vénération pour le service divin. Je ne tardai pas à faire la connaissance de M. le curé. Je pris sous ma protection le petit-fils du maire (Eugène Lagélis), m'engageant à lui procurer une place aussi honorable que lucrative.

J'étais en relation avec les seigneurs voisins, à qui je ne parlais qu'en millionnaire.

A peu de jours de là, M. Fournier, chef de bataillon en retraite, vint se fixer à la Rochebeaucourt. Nous fîmes connaissance.

Après quelques mois de fréquentation, je lui dis que mes intentions étaient de l'attacher à mon service en qualité d'intendant ; que je voulais le charger de l'administration d'une de mesterres, située sur les bords du Rhône, dans l'arrondissement de Trévoux (Ain).

M. Fournier me répondit qu'il acceptait mes offres et que je pourrais être persuadé qu'il remplirait ses devoirs avec autant de zèle que de probité.

— Je le pense bien, lui répondis-je, mais je voudrais vous voir établir.

Ce chef de bataillon était jeune et n'avait obtenu sa retraite que par ses blessures.

— Je suis prêt, monsieur, à faire tout ce que vous exigérez de moi.

— En ce cas, voyez à cela.

Après quelques jours écoulés, il me fit part des démarches qu'il avait faites. Il avait papillonné autour de toutes les belles du canton et avait enfin fixé son choix sur Mlle Olympe Dereix. Je négociai moi-même ce mariage, qui eut lieu un mois après.[1]

Monsieur Fournier, en homme que la Fortune surprend dans son lit, se croyait déjà en possession de mon prétendu château. De mon côté, tout ce que je disais ne tendait qu'à l'entretenir dans cette douce illusion : du reste, cet honnête officier-supérieur traitait les affaires avec toute la franchise d'un vrai militaire.

[1] Ce fait-là et tous ceux qui se sont passés à la Rochebeaucourt sont particulièrement connus de nous, car nous étions sur les lieux quand ils arrivèrent : les familles dont il est parlé, jouissent dans le pays de la plus haute considération.

(*Note de l'éditeur.*)

Cependant ma position commençait à sentir le brûlé ; le temps fixé pour le départ de l'intendant approchait ; les époques auxquelles je devais effectuer le payement du domaine de Mme Jannet, touchaient également à leurs termes. Que devais-je donc faire en pareille circonstance ? Payer, faire sortir mon intendant, ou... fuir.

Ce dernier moyen était toujours celui que je prenais pour me tirer des mauvais pas ; mais afin de légitimer mon départ, je feignis d'avoir reçu une lettre qui me forçait d'aller à Périgueux, toucher des fonds ; je simulai des petits besoins, et à ce prétexte je fis les emprunts suivans : 600 francs à mon prétendu intendant, 300 francs à M. le curé, 1,000 francs à M. Allassort dit Leblanc, 700 francs à M. l'abbé Reynaud, curé de la paroisse d'Edon, 1,200 francs à M. Bussières, maire de la même commune, 900 francs à

M. Saint-Marc, 300 francs à M. Jannet, de Mareuil, 600 francs au Pleissac, et je disparus après avoir recommandé le secret à toutes mes dupes.

CHAPITRE XXI.

Je commets de nouvelles escroqueries au Mans. — On me dénonce. — Mon arrestation.

Je suis au Mans. C'est dans cette ville de pénible mémoire que doit s'opérer le dénoûment de ce drame dont on a suivi la marche avec étonnement et non pas sans

horreur. Il va bientôt s'évanouir comme un songe, ce fantôme de gloire que je croyais avoir saisi ; et le masque sous lequel j'ai figuré et dont le prestige a tant de fois ébloui les hommes les plus éminens en vertus et en dignités, va tomber pour ne laisser voir qu'un homme ordinaire, que dis-je ? un criminel.

Il est temps que ce corps qui s'est paré tour-à-tour des habits de général et d'évêque, endosse la livrée des galères ; il est temps que ces mains qui ont souillé l'encensoir et profané l'autel soient emprisonnées dans des fers. L'heure de la vengeance a sonné : la société me désigne au bourreau, et la justice humaine ouvre pour moi la porte d'un bagne.

Je louai un hôtel, m'entourai d'un nombreux domestique, répandis des aumônes à pleines mains, achetai des propriétés sans marchander, pour ainsi dire. Par ce moyen, j'eus bientôt fait connais-

sance des seigneurs manseaux. J'avais plusieurs centaines de mille francs à placer sur des propriétés, ce qui ne laissait pas que de me donner beaucoup de relief. Le premier domaine qui fixa mon choix fut celui de la Chouanais, appartenant à M. Durouceret. Convention faite avec ce propriétaire, il me pria de conserver ses fermiers en raison de leur zèle et de leur probité. Je n'avais pas de raisons pour agir autrement.

A quelques jours de là, j'échangeai cette propriété, pour des diamans, au sieur Trolait-Gabaut, bijoutier, et, non content d'engager la Chouanais, que je n'avais pas payée au propriétaire, je lui vendis aussi des terres qui n'avaient jamais existé, et que cependant il me paya fort bien.

Si ce fait n'avait pas été constaté par les débats, je n'oserais en parler, tant il paraît extraordinaire. Il fallait, en effet,

avoir affaire à un acheteur tel que Trolait-Gabaut pour faire de pareils marchés.

J'avais fait distribuer aux pauvres du pain, de la viande, des vêtemens et des souliers, ainsi que plusieurs autres objets; négligeant de payer les fournitures du mois précédent, car il fallait fuir de nouveau.

Avant de plier bagage, j'achetai à M. de Beauregard une voiture sur un effet signé Gallat. Le lendemain à dix heures du soir, le Mans ne me possédait plus.

Le bruit de mes exploits ne tarda pas à retentir dans la ville. Les limiers de la police se mirent à ma poursuite : cette fois ils atteignirent le gibier. Mon étoile pâlissait à vue d'œil. Ce fut sous l'escorte de deux gendarmes, en périsse la mémoire! que je revins au Mans coucher en prison. Le voile qui, jusque-là, avait couvert mes iniquités, les laissa voir dans leur hideuse nudité : pas une circonstance ne fut ca-

chée. On connut ma fuite du couvent des missionnaires, mes escroqueries à Naples, à Rome, à Valence, à Avignon, à Nîmes, à Montpellier, à Toulouse, à la Rochebeaucourt et au Mans.

Lecteur je vous attends à la cour d'assises.

CHAPITRE XXII.

Préliminaires de mon procès. — Les assises présidées par M. Lemonnier. — Réquisitoire du procureur du roi. — Je refuse l'assistance d'un avocat. — Déclaration du jury. — Ma sentence.

Les huit premiers jours furent consacrés à des interrogatoires que je passais quelquefois dans le préau de la prison, quelquefois au parquet en présence de

deux gendarmes. Ceux des témoins qui ne pouvaient assister aux débats en raison de leur âge ou de la distance de leur domicile, déposèrent en vertu de commissions rogatoires : de ce nombre fut l'évêque de Nice. Enfin, le jour où je devais comparaître devant mes juges arriva. A huit heures du matin, j'étais sur la sellette, libre et sans fers, entre deux gendarmes. Les issues de la salle étaient gardées par la force armée, et des sentinelles étaient postées çà et là dans les corridors du palais, tant la justice tenait à ne pas me donner la faculté de m'évader. A six heures, une foule avide et curieuse se pressait dans l'enceinte, et des dames brillantes de toilette, car, dans ce siècle, on aime à faire de la coquetterie, non seulement à l'église mais encore dans un tribunal, quelquefois même jusqu'au pied de l'échafaud, sans égard à la position du patient, qui contraste horriblement avec ce brillant

étalage; des dames, dis-je, occupaient des gradins préparés exprès autour de la salle. On était accouru de dix lieues à la ronde. J'étais le point de mire de tous les spectateurs, qui attendaient avec impatience le récit des étranges aventures d'un homme dont le nom avait malheureusement acquis une trop célèbre réputation.

Comme à l'ordinaire, le président procède à l'organisation du jury par le tirage au sort. Ce magistrat aurait pu se dispenser de remplir cette formalité de la loi, car je ne me sentais pas l'envie de récuser qui que ce soit: la conscience m'avait jugé à l'avance.

L'acte d'accusation est lu par le greffier.

La physionomie de cette réunion, où l'on avait déployé une pompe imposante, avait quelque chose de terrifiant. Un silence profond règne autour de moi.

Me voici donc devant un Christ, au

terrible moment où les replis tortueux de mon âme vont être sondés avec l'œil scrutateur de la vérité. Les témoins sont entendus : tous déposent contre Collet ; tous disent que Collet est un escroc insigne ; mais aucun ne l'attaque sous le rapport des mœurs.

Cinq jours sont employés à l'audition des témoins : il est inutile de rapporter leurs dépositions, parcequ'elles se rattachent aux faits qui sont consignés dans ces Mémoires.

Le sixième jour, à l'audience de clôture, M. le procureur du roi prit la parole pour son réquisitoire, dont voici à peu près la substance :

« Messieurs les jurés,

« Vous connaissez désormais tous les sombres replis de ce cœur hypocrite qui, dans tous les temps, ne s'est abreuvé que de poison, et dont le crime semble avoir été l'élément.

» Les longs débats qui ont eu lieu vous ont fait connaître aussi toutes les actions de sa vie.

» Désormais, nommer dans cette enceinte Anthelme Collet, c'est rappeler l'escroc le plus adroit, le tartufe le plus consommé, et le faussaire le plus dangereux que l'enfer ait encore enfanté.

(Suivent les faits.)

» Telle est, Messieurs les jurés, la longue série des escroqueries, des faux, des actes d'hypocrisie de cet homme qui déshonore l'humanité, de ce caméléon monstrueux, qui prend tour-à-tour toutes les formes, toutes les couleurs, tous les masques, tous les noms, et qui joue tous les rôles pour arriver à l'exécution de ses scandaleux et criminels desseins.

» Tantôt c'est un reptile qui se replie en tous sens, qui cache avec soin le poison qu'il distille avec art et qu'il verse avec tant de perfidie et d'adresse.

» Tantôt c'est un tartufe consommé qui, sous les dehors séduisans de la vertu, sous le masque trompeur de la piété, sous le costume d'un évêque, si l'on en croit la renommée et l'accusé lui-même, a l'impudeur de se présenter devant les autels, une crosse à la main, le parjure à la bouche et l'athéisme dans le cœur, marquant chaque pas qu'il fait par un sacrilége et comptant chaque jour par un vol ou par un faux.

» Tantôt c'est un inspecteur-général aux revues, un commissaire des guerres, un frère des écoles chrétiennes, osant porter sur le cœur le signe de l'honneur, tandis qu'il a sur le front le sceau de l'infamie.

» Tantôt il se dit possesseur d'une immense fortune, montre partout de faux billets à l'appui de ses assertions, témoigne un dégoût invincible pour le monde, ne songe plus qu'à la retraite, veut consa-

crer à son salut le reste d'une vie agitée, destiner ses capitaux au soulagement de l'humanité souffrante, à la prospérité des institutions religieuses, et n'attend que de Dieu sa récompense... Le fourbe! Dans ses yeux est la candeur, dans son maintien la décence, dans sa bouche impure le langage de la piété, enfin tout annonce en lui la quiétude de l'âme et un prédestiné, tandis que tous les crimes sont groupés dans son cœur et regorgent de toutes parts.

» C'est ainsi, Messieurs, que cet homme affreux, en suivant constamment ce même système d'hypocrisie, est parvenu à puiser dans les caisses publiques, à se faire rendre des honneurs civils, religieux et militaires, à faire dans toutes les classes de la société tant de dupes et de victimes.

» C'est ainsi qu'en empruntant le langage de la vertu, il se ménageait plus

sûrement les moyens de la sacrifier à son immoralité.

» C'est ainsi qu'il a cru, en suivant toujours ce sentier tortueux et ténébreux, rencontrer le bonheur et la fortune, tandis qu'il n'y a rencontré que l'opprobre et l'infamie. Toute son existence a été consacrée à spéculer sur l'ignorance, la crédulité, la faiblesse, les besoins et les passions de tous ceux qui avaient le malheur de le fréquenter. Depuis près de vingt ans, il n'a vécu que du fruit de ses forfaits, et ne s'est gorgé que de crimes : il appartient tout entier à la corruption ; c'est enfin, passez-moi l'expression, comme une lèpre qui s'est étendue dans toute son odieuse personne.

» Il était arrivé à un haut degré de perfection dans l'art de tromper et de séduire ; il avait fait du cœur humain une étude si approfondie, que ses succès étaient toujours certains ; lorsqu'il n'abu-

sait pas de la crédulité des uns pour enlever tout ou partie de leur fortune à l'aide des fausses signatures, des promesses fallacieuses ou d'un crédit imaginaire, il abusait des passions, de la faiblesse ou de l'inexpérience des autres pour les rendre complices ou victimes de sa bassesse.

» Partout le génie du mal le guide, le crime l'accompagne, le succès le couronne et le scandale le suit. A son horrible approche, l'innocence rougit, se trouble, chancelle, la vertu tremble et pâlit, et l'immoralité triomphe.... Misérable! Tu ne savais donc pas combien il en coûte d'affecter des vertus qu'on n'a point? Tu ignorais donc que l'hypocrisie trouve son supplice en elle-même par l'indispensable et douloureuse nécessité où elle se trouve de toujours se contraindre? Ah! si au lieu de suivre le sentier du crime, tu eusses suivi celui de la vertu avec la même ardeur,

la même persévérance et le même succès, ton nom eût été vénéré, on eût béni ta mémoire, la postérité t'eût honoré de ses regrets, l'on t'eût même élevé des autels dans le cœur des hommes, tu eusses enfin été l'orgueil de ta famille et la gloire de ta patrie, tandis qu'aujourd'hui tu en fais la honte et n'es plus à leurs yeux qu'un fléau pour la société, dont il faut se hâter de la purger. Il est temps, en effet, Messieurs, que sa trop longue impunité ait un terme; il est temps qu'il soit privé de cette liberté dont il a si cruellement abusé, et qui, depuis si long-temps, est devenue une calamité publique.

» Il est temps qu'il rentre dans le séjour du crime, seul lieu qui désormais ne peut refuser de le recevoir.

» Aura-t-il même, après son arrêt, la consolation d'inspirer, comme la plupart des criminels qui l'ont précédé sur ce banc, ce sentiment spontané et touchant

de la pitié, que l'on refuse rarement au malheur quand la société est vengée.

» L'humanité osera-t-elle aujourd'hui réclamer quelques droits ? n'a-t-elle pas trop à rougir et à se plaindre des offenses qu'elle a reçues, pour ne pas rester muette ?

» Trouverez-vous, Messieurs, une seule action de sa vie, une seule circonstance qui lui soit favorable ? Tout ne décèle-t-il pas en lui, au contraire, la perversité la plus réfléchie ? tout ne fait-il pas craindre que son âme flétrie soit à jamais inaccessible aux remords ? tout ne prouve-t-il pas enfin qu'il n'a d'attrait que pour le crime et d'antipathie que pour la vertu ? Enfin, Messieurs, quel est l'avocat qui, au récit de tant d'actes d'infamies, ne sentît sa langue glacée et son zèle éteint pour la défense d'un tel homme.

» L'heure trop tardive de la justice va sonner : quoique sa marche soit lente et

mesurée, son œil pénétrant et toujours ouvert suit le crime en quelque endroit qu'il puisse se cacher; son flambeau qui toujours l'éclaire et le précède, perce l'obscurité des plus sombres repaires des criminels, dissipe les plus épaisses ténèbres sous lesquelles ils peuvent s'envelopper, et le glaive dont elle est armée, et qui brille sans cesse à leurs yeux, les glace d'effroi et les atteint tôt ou tard.

» Cet homme, que la société repousse, qui, dans son cœur, a entassé crime sur crime, va bientôt subir le juste châtiment qu'il a tant de fois et depuis si long-temps mérité. Mais il est un autre arrêt plus terrible encore, auquel les illustres scélérats ne peuvent échapper, celui de la redoutable et incorruptible postérité : elle gravera les noms et les crimes d'Anthelme Collet, en caractères ineffaçables, pour les faire passer d'âge en âge, avec l'horreur qu'ils inspirent.

» N'attends donc plus de clémence des hommes. Tu as toi-même dicté ton arrêt : il est déjà prononcé dans le cœur de ceux qui m'entendent : ouvre ton cœur aux remords ; appelle à ton secours la religion, cette dernière consolatrice du malheur et du crime : elle oubliera tes outrages ; elle te fera d'abord arroser tes chaînes de tes larmes ; elle brisera ton âme de douleur et de désespoir, en la plaçant entre l'infamie et l'éternité ; mais si tu n'es pas insensible à sa voix touchante, elle finira par alléger le poids de tes fers, par te réconcilier avec toi-même, par diminuer à tes yeux le souvenir du passé, l'horreur du présent, et l'effroi de l'avenir. »

Ce réquisitoire produisit une vive sensation dans l'assemblée ; moi seul parus le moins sensible : c'est que je m'attendais bien à ce qui devait m'arriver. La cour voulut me donner, selon l'usage, un avocat d'office ; mais je la remerciai,

déclarant que je prétendais me défendre moi-même.

Voici le commencement et la fin seulement de mon discours, qui fut entièrement improvisé :

« Messieurs,

« Tout ce que vous a dit le ministère public est de la plus exacte vérité : j'ai mérité tous les reproches sanglans qu'il m'a adressés. Oui, je suis à mes propres yeux un tissu de bassesse et de forfaits. Ce n'est point une défense que vous allez entendre, c'est une confession humble et sincère de mes fautes et de mes sottises. Je ne cherche point à éviter ma trop juste condamnation : je suis coupable des deux faux que l'on m'impute, et je dois être puni. Déjà je vois le fer brûlant du carnifex qui doit me marquer de l'empreinte des criminels et me dévouer à l'infamie.

» Pourtant, Messieurs, j'étais né pour la vertu, dont mes parens m'avaient

donné l'exemple ; j'aimais et j'aime encore cette vertu, dont j'ai déserté la route pour me livrer à des fautes dont je me repens et dont je rougis.

» Puisse la jeunesse nombreuse qui m'entend, trouver dans mon affreuse situation, un exemple pour ne lui faire jamais abandonner le chemin de la vertu!

» Puisse-t-elle se bien convaincre qu'une première faute en entraîne toujours une seconde plus grave, et que jamais le coupable n'échappe à l'action lente, mais sûre, de la justice ! Non, je n'étais pas né pour le crime ; sans doute je serais vertueux encore, si une salutaire correction eût réprimé mes premiers écarts, et si une fatale impunité ne m'eût enhardi à de nouvelles fautes. »

Dans un résumé court, mais plein de lucidité, M. le président Lemonnier a exposé à MM. les jurés les diverses questions sur lesquelles ils étaient appelés à ré-

18

pondre. Après deux heures de délibération, le jury, étant entré dans la salle d'audience, me déclara à l'unanimité, par l'organe de son chef, coupable sur tous les points.

Aussitôt M. le procureur du roi [1] requit la peine, et la cour, après une courte délibération, me condamna en vingt ans de travaux forcés, à une heure d'exposition et à la marque.

[1] Le procureur du roi était M. Gérard, aujourd'hui conseiller à la cour royale de Poitiers.

Le président des assises était M. Lemonnier, conseiller à la cour royale d'Angers.

(*Note de l'éditeur.*)

CHAPITRE XXIII.

La flétrissure —Le carcan.—Je reste en prison pendant dix mois.—Départ pour le bagne de Brest. — Je suis transféré à Rochefort.

Mon pourvoi ayant été rejeté, je subis l'application du fer rouge qui fut appliqué sur mon épaule par la main du bourreau. Cette douleur fut vive mais passagère,

ma plus grande peine était de paraître pour la seconde fois lié au poteau de l'infamie ; mais il fallut bien dévorer cette ignominieuse humiliation.

Depuis le 12 septembre jusqu'au mois de juillet de l'année suivante, je restai dans les prisons du Mans, en attendant le passage de la chaîne de Paris, qui devait me conduire au bagne de Brest, avec mes autres compagnons d'infortune, dont il est inutile de rapporter ici les noms. Ces misérables étaient en partie des jeunes gens condamnés, à cinq, six, dix, quinze ans ; tous étaient dans l'intention de s'évader : ils tentèrent effectivement de mettre ce projet à exécution ; mais leurs efforts ne furent pas couronnés de succès.

La prison du Mans est située dans l'ex-couvent de la Visitation, et le tribunal se trouve au-dessus. Les cachots, au nombre de neuf, garnissent la cour ; ils peuvent

à peine contenir huit à dix personnes. Les portes en sont ouvertes depuis le lever jusqu'au coucher du soleil et laissent aux détenus la facilité de se promener dans le préau. Mes compagnons de chaîne persuadés, peut-être, que cet avantage leur était offert par la liberté elle-même, ne remirent pas au lendemain l'exécution de leurs projets.

M. Serrée dont le nom semblait assez contraster avec la nature de ses fonctions de concierge, était le plus doux et le plus poli de tous les geoliers, si tant est que la sensibilité et les formes de la politesse soient le caractère distinctif de ces sortes de fonctionnaires. Celui dont je parle faisait du moins exception à la règle, et je n'ai eu pour mon compte qu'à me féliciter de ses bons procédés. Aussi est-ce avec plaisir que je saisis l'occasion de rendre hommage à la vérité.

Or, M. Serrée se montrait assez facile

aux prisonniers ; à minuit, il ne manquait jamais de faire la visite des cachots. Que de fois ai-je déploré la malheureuse nécessité qui forçait ce brave homme à remplir à contre cœur des devoirs aussi durs et aussi pénibles. Encore, si ces geoliers avaient à faire à des hommes que la raison éclaire. Mais comment trouver de la raison dans des cœurs aigris et farouches, pour qui le crime est peu de chose et le châtiment un vain mot. Sans cesse en état d'hostilité contre tout ce qui contribue à les tenir captifs, ils ne balanceraient pas à verser le sang, à détruire tous les obstacles afin d'obtenir leur liberté.

Telles étaient les dispositions de mes compagnons d'infortune ; ils devaient s'emparer de vive force des clés de la prison, y renfermer le guichetier et se défaire du concierge.

Ce projet me fit horreur. Égorger le meilleur des hommes, lui qui si souvent

avait arrosé nos fers de ses larmes; le ravir lâchement à son épouse et ses pauvres enfans! L'idée seule d'un pareil crime fait soulever le cœur; en vain je fais mes efforts pour les en détourner; en vain j'emploie l'influence que j'avais su leur inspirer : leur parti est arrêté; et, bien que les assassins ne s'attendent pas à jouir longtemps de la liberté, ils veulent tenter la fortune. A minuit donc! et le geolier aura cessé de respirer.

Voyons maintenant si le ciel protégera cette œuvre d'iniquité.

Celui d'entre les détenus qui devait jouer le principal rôle plaça dans son lit un fantôme afin de ne pas réveiller les soupçons, et au moment où le guichetier venait d'ouvrir au concierge la porte du cachot, il sortit de son embuscade, poussa violemment ces deux hommes dans la prison, et, après avoir fait sur eux deux tours de clé, il courut élargir tous les prison-

niers, qui aussitôt se précipitèrent en foule sur la porte d'entrée. Heureusement le sang n'avait pas coulé : l'affaire s'était passée comme par enchantement.

Cependant nos gens avaient mis l'alarme dans la prison ; les gardiens subalternes appellent la garde ; le concierge et son guichetier sont délivrés ; les détenus rentrent sous les verroux, et le calme est rétabli.

Non satisfaits de cette vaine tentative, ils essayèrent de nouveaux stratagèmes qui ne leur réussirent pas mieux. Enfin, le jour de notre départ arriva à la grande satisfaction de tous les employés de la prison.

On nous dirigea sur Alençon, où la chaîne devait nous prendre sous l'escorte de la gendarmerie et d'un détachement de dragons.

Trois jours après notre arrivée, on nous mit le collier et l'on me donna, pour

camarade, le fils d'un négociant du Hâvre nommé Richard.

Déjà on a vu ce que c'est qu'une chaine de galériens. Tout ce que j'avais souffert la première fois s'est renouvelé de la manière la plus horrible cette seconde fois.

Nos conducteurs se conduisirent envers nous comme des bourreaux, sans raison, sans justice, sans humanité. Nous étions battus, volés, traités comme de vils animaux, par des hommes plus vils que nous autres, pauvres criminels, qui commencions notre peine, et cependant le gouvernement avait à sa solde, pour nous surveiller, un commissaire, un capitaine et un chirurgien ; mais notre sort était plus qu'indifférent à ces messieurs.

On parle, de nos jours, du régime des bagnes qui exige des améliorations, on nous vante les promesses de la philantropie. Ah ! c'est au départ de la chaîne, pendant notre séjour au bagne, que ces prétendus

amis de l'humanité devraient assister : c'est là que leurs cœurs généreux trouveraient des alimens à leur sensibilité.

Des milliers de visites m'accablèrent durant la route.

La ville de Brest brûlait de voir *l'évêque*.

Mon séjour au bagne de Brest a duré cinq ans. Je dois, à la vérité, dire que le commissaire, M. Delorisse, s'est conduit à mon égard avec autant de délicatesse que d'humanité. Je n'ai point eu non plus à me plaindre des adjudans, chez qui j'ai rencontré beaucoup de bonté. Enfin, un paquet venu du dehors à mon adresse, causa ma translation à Rochefort, quoique la chose n'eût en elle-même rien de répréhensible.

CHAPITRE XXIV.

Voyage. — Incidens. — Je suis au bagne de Rochefort.

Depuis Brest jusqu'à Rochefort je n'eus qu'à me louer de la gendarmerie. La brigade de ce dernier poste me prit aux Trois-Canons. Rendus aux portes de la

ville, nous rencontrâmes un adjudant, attaché au bagne, et dont l'heureuse physionomie me causa une impression fort agréable. Le maréchal-des-logis mit pied-à-terre et lui dit :

— Cet homme n'est pas aussi méchant qu'on veut bien le dire.

— Tant mieux, répondit l'adjudant ; en attendant, mettez-le en lieu de sûreté.

Toute la ville de Rochefort était sur pied pour me voir. Ma réputation m'avait devancé ; il fallut se fâcher pour se faire jour à travers ces flots de peuple qui nous barraient le passage.

Je commençais à m'accoutumer à ces sortes *d'ovations* ; aussi n'était-ce pas sans éprouver un sentiment de pitié que je supportais les avides regards de la multitude. Mais, ainsi sommes-nous organisés ! la misère d'autrui nous amuse, et si, par hasard, la vue d'un galérien nous inspire une légère émotion de sensibilité,

nous savons bientôt nous en débarasser en disant : *Au fait, tans pis ; il a mérité son sort !*

Voici le bagne baignant ses pieds hideux dans les flots de la Charente. Je respire un autre air ; mais ma position ne cesse pas d'être la même. Le repentir et la patience m'aideront à en supporter la rigueur.

M. le commissaire me reçut dans son bureau, puis me livra à l'adjudant qui était venu à notre rencontre en lui disant :

— Faites ce que je vous ai ordonné.

Cette injonction énergique me déconcerta. Que vont-ils faire ? car ils peuvent tout... Cependant ma conduite, comme forçat, a été jusqu'ici régulière de l'aveu même de mes conducteurs. Auraient-ils imaginé de fêter mon installation par une bastonnade de main de maître ? Qui sait ? L'homme est si capricieux ; l'homme en

place, surtout ; mais, encore un coup, je ne me sens pas digne d'un tel honneur. Laissons-les faire. Après tout, l'agneau doit offrir son cou au boucher... et l'esclave, ses épaules à son maître.

Rassurez-vous, lecteur, il s'agit d'une mesure de sûreté toute mince, toute ordinaire dans le département des galères : on s'est imaginé que je possède les joyaux de la couronne, et c'est pour s'en assurer que je suis dépouillé jusqu'à la ceinture dans un coin du vestibule, non loin de la grille en fer que peut-être vous connaissez. Mes effets furent aussi visités.

Cette cérémonie étant achevée, je pris possession du cachot N° 2.

Les cachots sont disposés de manière que les condamnés qui sont aux arrêts, entendent tout ce que les chefs se disent ; on connaît par ce moyen leurs plus grands secrets : c'est au moins une compensation.

Voici la conversation que tenaient deux surveillans, et que j'entendis fort clairement.

— Eh bien ! *l'évêque* est arrivé ?

— Oui l'ami ; si tu voyais comme il est gros et gras ! Mais, sois tranquille, lorsque la canicule aura passé deux ou trois fois sur lui, son embonpoint ne sera pas si brillant.

— Où est-il ?

— Au cachot.

— Qu'a-t-il fait ?

— Rien.

— Rien !

— Non rien.

— Pourquoi l'a-t-on mis là ?

— On dit qu'il a dans le corps tous les diamans de la couronne. Il restera au cachot jusqu'à ce qu'il en ait fait la restitution.

Peut-on concevoir rien de plus absurde ? peut-on croire qu'un tel soupçon soit

entré dans la tête d'hommes constitués en dignité ? Car ces surveillans le tenaient d'ailleurs ; et c'est sur des présomptions aussi ridicules qu'on s'arroge le droit de tenir en prison un infortuné. Eh ! il y avait mieux à faire ; les tortures de la question eussent été plus efficaces pour moi ; du moins, la mort m'eût délivré de tous mes bourreaux.

J'avoue que je passai une nuit fort triste ; le jour me surprit dans une vive agitation. Ce qui s'était dit la veille pesait lourdement sur mon cœur. De temps en temps j'imaginais de me plaindre au commissaire ; mais, pensant que mes justes plaintes ne sortiraient pas de mon cachot, je retombais dans mes douloureuses réflexions.

Au son de la cloche, on déchaîna les prisonniers. Je ne saurais peindre l'impression de tristesse que cause ce bruit de chaînes qui s'entrechoquent les unes

contre les autres. On dirait que c'est un troupeau de bêtes fauves qué le maître appelle au-dehors pour satisfaire les regards du public. Hélas! je faisais moi-même partie de cet assemblage affreux! On conduisit les forçats aux travaux.

Un moment après, j'entendis l'adjudant de la veille.

— A-t-on ouvert le cachot à cet homme ?

— Non.

— Vous ne l'ouvrirez qu'en ma présence.

— Suffit.

Il ne tarda pas à venir. Il fit des recherches sur moi, dans le *baquet*, et m'adressant la parole :

— Comment te trouves-tu là ?

— Pas trop bien. Je suis assez surpris du traitement qu'on me fait éprouver sans que j'aie essentiellement manqué à l'administration de ce bagne ; veuillez me

faire paraître devant le commissaire.

— Rien n'est plus facile.

L'adjudant disparut et la porte se referma sur moi.

La consolation commençait à descendre dans mon cœur. Il faudrait qu'ils fussent des tigres, me disais-je, s'ils n'avaient aucun sentiment de pitié. Que serait-ce donc si je me rendais coupable de quelques fautes? Au reste, il leur est facile de voir que je si ne possède pas les bijoux du roi, j'ai bien autre chose à faire que de m'occuper de ces objets-là.

M. Crinville, commissaire du bagne, était parti dans la nuit pour Paris et avait été remplacé par M. Gautier.

Ce fut devant ce dernier que je parus.

— Que voulez-vous ? me dit-il.

— Je viens supplier M. le commissaire de me faire sortir du cachot où je suis sans savoir pourquoi.

— Rien n'est plus juste ; et le commis-

saire, se tournant du côté de l'adjudant, lui donna l'ordre de me faire sortir.

Je repris la route de la salle où l'adjudant ne tarda pas à me rejoindre.

Je fus remis au cachot, où je restai encore trois-quarts d'heure euviron.

L'adjudant ne tarda pas à paraître, suivi du servant de l'officier de santé.

La présence de ce dernier m'étonna tant soit peu ; l'accueil qui m'avait été fait à mon arrivée était de nature à me faire concevoir des soupçons à l'avenir ; je me mis donc sur mes gardes, bien décidé à sauter sur quiconque voudrait me remettre au cachot.

Le jeune élève d'Hippocrate m'aborda d'un air timide, d'où je jugeai qu'il était nouvellement arrivé à Rochefort, car ordinairement ces messieurs, sans vouloir les offenser, ne sont pas dans l'habitude de tourner la cuiller autour du pot, lorsqu'ils parlent à un condamné. Peut-être

aussi celui dont il est question, croyait-il devoir étudier à fond mon caractère avant de se conduire comme le reste de ses camarades; quoi qu'il en soit, il m'invita à passer dans un angle de la salle, toujours en présence de l'agent de surveillance. Là, je fus forcé de grimper sur le *bidet* que j'eusse bien volontiers laissé en repos; puis l'étudiant, prenant la grave position d'un *mousquetaire à genoux*, fit feu, revint plusieurs fois à la charge, puis se retira content d'avoir rempli fidèlement son mandat.

Que penser d'un tel traitement? J'étais frais et robuste; j'aurais eu des besoins et peut-être aurait-on négligé de me donner des soins: c'était un trait de barbarie que je dévorai secrètement. On était toujours dans la persuasion que j'avais caché dans mon corps les diamans de la couronne.

Aujourd'hui que j'ai vieilli dans le ba-

gne et que la politique, des surveillans m'est parfaitement connue, je reviens de mon étonnement au sujet des divers moyens qu'on emploie pour déjouer les secrets des forçats.

Un soir, après une journée de soleil et de fatigues, mon voisin de chaîne, à qui j'avais raconté le fait que vous venez de lire, se prit d'un tel éclat de rire, que je craignis un instant mille coups de bâton.

— Tu ris, lui dis-je, et moi j'enrage à ce souvenir.

— Ce n'est pas la peine, voisin ; on voit bien que tu n'as jamais été qu'un enfant gâté.

— Que veux-tu dire ?

— Parbleu, je t'admire avec ton air de surprise, comme si ton aventure avait de quoi causer l'étonnement de l'univers ! bagatelle, ton histoire ; bagatelle, rien de plus.

— Ah! tu traites ça de niaiserie, toi; je

voudrais bien savoir comment tu aurais avalé la pilule.

— Tiens, c'est bon ça, tout comme un autre, vois-tu.

— Tu fais pitié.

— Tu me fais rire.

— Le sang me monte à la tête.

— C'est dangereux : calme-toi, sinon j'appelle *le servant de l'officier de santé avec sa carabine de métal poli.*

Cette plaisanterie poussée jusqu'au sarcasme me mit tout de bon en colère : je tournai le dos au mordant voisin.

Le lendemain nous nous rencontrons, ma colère était passée, il reprend la conversation de la veille.

— Maintenant que tu es de sang-froid, je vais te raconter ce qui m'est arrivé, et tu verras que ton aventure n'est rien en comparaison de la mienne.

Je consentis à l'écouter pour la rareté du fait.

— « Tel que tu me vois, mon vieux, je suis un maraud qui ai donné plus de fil à retordre aux surveillans qu'il y en existe dans une *garcette* ou dans la corde de ce *baquet*. Du reste, je suis assez bon diable, à moins qu'un *malin galonné* me fasse une niche avec son *bambou*. Oh! pour lors, je vous lui donne lestement un *croc-en-jambe* et la terre fait le reste; mais avec les bons enfans, vrai mouton: je me laisserais tondre sans crier.

» Mon plaisir, depuis qu'un coup de tête m'a placé *là*, a toujours été de faire croire aux *malins* que je voulais déserter; quelques indices les avaient confirmés dans cette opinion, mais de telle sorte, qu'ils me visitaient exactement plusieurs fois dans la journée.

» Certain jour, ayant fait l'entêté, l'adjudant me mit *au bloc*.

» Le lendemain, en ouvrant le cachot, *le*

camarade s'aperçut que je limais ma chaîne ; j'avais effectivement fabriqué une lime de figure ronde d'un fort petit diamètre que j'avais su dérober jusque-là à leurs perquisitions.

» Je ne comptais pas sur cet instrument pour m'évader.

» L'adjudant me somme de le lui rendre.

» Je l'avais mis dans ma bouche sans qu'il s'en aperçut.

» Sur mon refus, il me fit sortir brusquement pour me conduire au travail, me menaçant de la bastonnade, si je ne restituais à la seconde visite ce qu'il disait avoir vu dans ma main.

» L'heure de la visite arriva.

» On me fouilla, on me dépouilla de mes habits.

— Qu'avais-tu fait de la lime ?

— Devine.

— Tu l'avais jetée dans le port ?

— Pas si fou.

— Entre les jointures du lit de camp ou dans le baquet.

— Pas du tout.

— En ce cas, garde ton secret.

— Non. Ecoute. — J'avais serré le petit instrument dans la partie la plus secrète de moi-même.

— Comment aurais-je deviné? — Qu'arriva-t-il ?

On commença d'abord par me fustiger. Ce remède ne fit que m'entêter davantage.

» Le médecin arriva (c'était un élève entretenu); il prodigua les injections, on me place en tous sens, rien de *nouveau*; la faculté échoua, les gardiens furent confondus, je passai la nuit au cachot. Le lendemain, même cérémonie sans obtenir de meilleurs résultats.

» Enfin, un conseil se forma pour dépister la lime, et voilà que bientôt deux bras herculéens me saisissent, tandis qu'un second auxiliaire emprisonnait mes pieds

avec une corde qu'il noua derrière mon cou, et dans cet état de gêne, on me remua comme une pelote.

— Après.

— Eh bien! celui qui avait inventé ce moyen infernal avait trouvé juste; les mouvemens de mon corps opérèrent ce que n'avait pu faire *la carabine de Saint-Côme* : la lime *rebelle* tomba sur le pavé en présence des spectateurs, à la satisfaction de tous les gardiens. Que dis-tu de celle-ci? vaut-elle bien la tienne?

— Oui sans doute.

Je reviens à mon sujet. Que l'on me passe cette petite digression.

Je fus enchaîné au banc N° 24, salle Saint-Antoine, où je suis resté vingt-six mois sans sortir.

Après j'ai joui de la liberté dans le bagne.

CONCLUSION.

Quand on songe combien il a fallu d'audace pour nouer et conduire au gré de ma volonté les intrigues qui m'ont conduit aux galères ; quand on remarque

ce concours de circonstances fortuites qui ont semblé se donner un mutuel appui pour favoriser mes desseins criminels, l'esprit s'arrête étonné et sent le besoin de s'écrier au merveilleux.

Comment se persuader, en effet, que des prélats expérimentés, que des chefs d'administration distingués par leurs lumières soient tombés dans les piéges d'un filou qui n'avait pour lui que son adresse ?

Comment le ciel a-t-il permis que plusieurs années s'écoulassent sans que le plus léger indice, le moindre soupçon ne démasquât *l'escroc* déguisé, tantôt sous la calotte, tantôt sous le costume de général-ordonnateur ?

Ces questions cesseront d'être un problème si le lecteur se reporte au temps où les faits se sont passés.

A cette époque nous étions à peine affranchis du régime de la terreur, qui avait jeté le désordre et la confusion

dans tous les ordres de l'administration.

Tous les prêtres n'étaient pas encore de retour de l'émigration, en sorte qu'il ne pouvait pas exister de régularité dans le personnel du clergé ; il était donc facile de s'arroger tel ou tel titre ecclésiastique, et de se présenter sous ces auspices dans tous les diocèses, sans appréhender des questions embarrassantes de la part de messieurs les évêques ou de leurs représentans. Les chances aujourd'hui ne seraient pas aussi favorables.

A cette époque, nous étions en guerre avec l'Espagne : les officiers supérieurs étaient en grand nombre, et le ministère avait à s'occuper de choses bien plus sérieuses qu'à faire connaître officiellement la mission qu'il confiait à tel ou tel général. Aujourd'hui, un filou échouerait s'il tentait la fortune sous l'habit galonné.

Il est vrai de dire qu'avec l'or que je puisais à pleines mains, je rencontrais

partout des personnes disposées à seconder mes vues et sous les dehors de l'opulence, prélats et préfets m'ouvraient sans contrainte les portes de leurs brillans salons.

Mais, dira le lecteur, les différentes positions dans lesquelles vous vous êtes trouvé devaient nécessairement vous inspirer des sentimens de pitié pour vos dupes et des accès de gaîté relativement à votre position réelle, par rapport à celle que vous affectiez alors.

Jamais un sourire n'a passé sur mes lèvres alors que je venais de rançonner le personnage le plus éclairé Un sang-froid imperturbable présidait à toutes mes mauvaises actions, mais alors que je venais de commettre un crime, je sentais *là* comme un poids insupportable, et la tristesse que les remords de la conscience faisait passer sur mes traits, me prêtait cette apparence de gravité qui convenait parfaitement à mon rôle.

Le croira-t-on ? L'occasion de commettre un crime, je la recherchais avec ardeur. Se présentait-elle, je la maudissais !

De là des combats terribles entre mon âme et les passions. J'avais sacrifié à mes passions, je devais en être victime, malheureux !

Or que de fois je me rappelais les bons exemples de ma pauvre mère ! que de fois je me rappelais les deux années de vertu passées au couvent des missionnaires ! contraste affreux : alors j'étais pauvre, mais mon cœur était content ! Evêque, général, j'étais riche, mais ma conscience !...

Sa voix se faisait si souvent entendre qu'il me semblait qu'elle me disait : « Au moins, si tu fais le mal, fais aussi quelque bien. » Aussi c'était par un sentiment irrésistible que je me chargeai d'un enfant abandonné, et de deux domestiques pour leur donner un état.

Une fois engagé dans la route du crime, l'homme y marche à pas de géant : c'est son élément ; hors de là, il n'est plus *lui*. Ce qui explique l'effronterie avec laquelle je n'ai pas craint de franchir les degrés de l'autel pour profaner ce que nous avons de plus saint et de plus vénéré.

O vous, qui mettez votre gloire à pratiquer et à honorer la religion de vos ancêtres, si ce livre tombe entre vos mains, plaignez-moi, mais ne me condamnez pas pour avoir imposé une main sacrilége sur la tête de quarante lévites de bonne foi ! Je frémis à ce souvenir, et de tous mes crimes celui-ci m'est le plus amer. Dans cette circonstance, ma volonté n'était pas libre ; je devais souscrire au vœu de l'évêque de Nice ou me démasquer. Le dernier parti, la morale me le conseillait ; le démon me fit choisir l'autre.

En général, tous les ecclésiastiques avec lesquels j'ai eu des rapports ont été mes

dupes ; ce qui prouve que la vertu n'est pas méfiante et que l'homme de bien juge toujours de son semblable par lui-même. Malheureusement pour moi, j'étais une preuvre de cette maxime. « Que l'hypocrisie est un hommage rendu à la vertu. »

J'avoue, avec la même franchise, le chagrin que j'éprouve d'avoir abusé de la confiance des bons frères de Toulouse. Ils m'avaient ouvert généreusement les bras, et je les ai trompés indignement. A eux, hommage et vénération, à moi, honte et ignominie.

Quant à M. le préfet qui voulait si bien me montrer aux regards curieux de ses convives, je ne regrette nullement de l'avoir trompé. C'était un ambitieux.

Cette longue série de crimes ne devait pas rester impunie. Le temps devait arriver où ma conduite serait mise au grand jour ; c'est au moment où je me disposais à gagner une terre lointaine pour y jouir

des fruits de mes escroqueries, que la Providence me remit entre les mains de la justice.

Long-temps avant mon jugement, j'ai subi les peines de la captivité ! Que de longues et horribles nuits passées dans les cachots, sans consolation, sans appui, toujours dévoré par les remords ! L'espérance avec ses douces illusions m'avait abandonné ; l'or ne pouvait m'arracher à l'affreuse nécessité de passer sur le banc des criminels; la honte, si long-temps bannie de mon cœur, l'occupait sans réserve, et ce sentiment, je l'éprouvais comme la présence du bourreau.

Enfin, il parut, ce jour de deuil, suivi de plusieurs jours où ma conscience fut dévoilée comme un livre aux yeux de toute une population. Convaincu de ma culpabilité, je croyais lire, dans les traits de mes juges, l'arrêt de ma condamnation ; aussi qu'avais-je besoin du défenseur qui

me fut offert par la cour ? On a vu que je pris la parole, non pas tant pour me défendre que pour me faire une espèce de confession générale, avant de commencer la pénible et longue pénitence qui m'était réservée par la loi.

Je fus jugé, condamné à traîner les fers. Cet arrêt fatal qui fait pâlir les autres criminels, ne produisit pas le même effet sur moi, je m'y attendais. Il ne fut pas plus tôt prononcé que je sentis ma conscience lui imprimer le sceau de l'approbation. Les fers ! Quelle honte ! mais aussi que de justice !

Quelques personnes trouveront peut-être, dans le réquisitoire de M. le procureur du roi, une chaleur d'expression qui semble approcher tant soit peu de la passion ou de l'enthousiasme ; cette remarque ne serait peut-être pas dénuée de fondement si l'on ne savait que le ministère public devait parler de la sorte.

Au reste, je n'ai rien à reprocher à M. Girard ; au contraire, il a bien voulu, après ma condamnation, me faire restituer des effets qui m'appartenaient, et ce n'est pas sans plaisir que je l'ai revu depuis que je suis au bagne de Rochefort.

Je voudrais pouvoir en dire autant de tous les chefs auxquels j'ai été soumis aux galères : j'ai rencontré de braves gens, des hommes humains et sensibles ; mais que de bourreaux, que d'hommes vils, profitant de la position des malheureux condamnés pour les voler, les battre et leur faire endurer mille tourmens !

Quels motifs ont pu diriger le commissaire Crinville dans la conduite qu'il a tenue à mon égard ? La loi ne pèse-t-elle donc pas assez sur nous sans ajouter à sa rigueur, et les galériens sont-ils donc des *bêtes* qu'il faille mener à coups de bâton ! M. Crinville est mort ; je ne parlerai

jamais plus de lui ; il m'a fait souffrir : *que la terre lui soit légère.*

Telle est, lecteur, la vie que je livre à vos méditations, vie malheureuse, vie criminelle, existence à jamais flétrie aux yeux des hommes qui ne vivent que de préjugés, mais que Dieu ne condamnera pas dans sa miséricorde si, me conformant aux conseils du procureur du roi Girard, je m'abandonne, au sortir des galères, *dans les bras de la religion, dernière consolatrice du malheur et du crime.*

TABLE DES CHAPITRES.

pages

FIN DE LA TABLE.

ERRATA.

Page 4, ligne 2, au lieu de : *Claudine Bertin*, lisez: *Claudine Burtin.*

Page 21, lignes 10 et 21, au lieu de : *la pierre à enfoncer le monde*, lisez : *la pierre à enfoncer le mou.*

Page 37, ligne 14, au lieu de : *valeur de douze francs*, lisez : *valeur de douze cents francs.*

Page 50, ligne 21, au lieu de : *maison de Saint-Joseph*, lisez : *maison de Saint-Pierre.*

Page 125, ligne 22, au lieu de : *la Trinité*, lisez : *la Truite.*

Page 179, ligne 22, au lieu de : *raisonnant*, lisez : *résonnant.*

Page 186, ligne 16, au lieu de : *sur ses boutons*, lisez : *sur les boutons.*

Page 192, lignes 21 et 22, au lieu de : *s'ouvrent à moi*, lisez : *s'ouvrent devant moi.*

Page 278, lignes 10 et 11, au lieu de : *il leur est facile de voir que je si*, lisez : *de voir que je ne possède pas.*

Page 291, ligne 8, au lieu de : *Or que de fois* : lisez : *Oh que de fois.*

Page 292, lignes 15 et 16, au lieu de : *et de tous mes crimes, celui-ci m'est le plus amer*, lisez : *et de tous mes crimes, le dernier est celui qui pèse le plus sur mon cœur.*



